

Mémorial de Sainte-Hélène

par le comte de Las Cases



herodote.net

herodote.net vous propose ses ouvrages numériques sous deux versions différentes, lisibles à tout instant sur tous vos appareils (ordinateur, tablette, liseuse et smartphone). Ces versions vous offrent une navigation interactive, des liens vers des contenus externes (nécessite une connexion internet) et un système d'annotation et de signets.

Le format **pdf**, format standard Adobe©, est similaire à un livre imprimé. Sa mise en page étant fixe, nous vous recommandons sa lecture sur ordinateur et/ou tablette. Téléchargez au préalable le logiciel Adobe Reader (gratuit) pour plus de confort.

Le format **epub**, format ouvert, s'adapte à la taille de l'écran, même petit. Il vous permet de modifier – selon les options de votre appareil –, la police d'écriture, la taille de caractères, la couleur du fond ou encore de régler les marges ou l'interlignage.



Les **Amis d'herodote.net** peuvent découvrir en grand format les illustrations marquées d'une loupe sur simple clic après s'être identifiés (connection requise).

[Pour plus d'informations](#)

Mémorial de Sainte-Hélène

Par le comte de Las Cases

Tome III

Sommaire

Continuité du séjour à Briars.

Jeudi 23 novembre 1815.

Vendredi 24 novembre 1815.

Samedi 25 novembre 1815. Tempérament de l'Empereur. – Courses. – Système de médecine.

Dimanche 26 au mardi 28 novembre 1815. Vie de Briars, etc. – Ma première visite à Longwood. – Machine infernale, son historique.

Mercredi 29. – Jeudi 30 novembre 1815. Conspiration de Georges, Pichegru, etc. – Affaire du duc d'Enghien. – Esclave Tobie. – Réflexions caractéristiques de Napoléon.

Vendredi 1^{er} au dimanche 3 décembre 1815. Origine des Guides. – Autre danger de Napoléon. – Un gros officier allemand. – Un chien.

Lundi 4. – Mardi 5 décembre 1815. Guerre. – Principe. – Application. – Paroles sur divers généraux.

Mercredi 6 décembre 1815. Situation des princes d'Espagne à Valençay. – Le Pape à Fontainebleau. – Réflexions, etc.

Jeudi 7 décembre 1815. Sur la *Nouvelle Héloïse*, et sur l'amour. – Contrariétés.

Vendredi 8. – Samedi 9 décembre 1815. Lieutenant anglais. – Singularité. – Départ pour Longwood arrêté. – Politique. – État de la France. – Mémoire justificatif de Ney.

Établissement à Longwood

Dimanche 10 décembre 1815. Translation à Longwood. – Description de la route. – Prise de possession. Premier bain, etc.

Lundi 11 au jeudi 14 décembre 1815. Description de Longwood, etc. – Détail des appartements.

Vendredi 15. – Samedi 16 décembre 1815. Régularisation de la maison de l'Empereur. – Situation morale des captifs entre eux, etc. – Quelques nuances du caractère de l'Empereur. – Portrait de Napoléon par M. de Pradt, traduit d'une gazette anglaise. – Réfutation.

Dimanche 17 décembre 1815. Ma situation matérielle adoucie. – Mon lit changé, etc.

Lundi 18. – Mardi 19 décembre 1815. Habitudes et heures de l'Empereur. – Son style aux deux Impératrices. – Détails. – Maximes de l'Empereur sur la police. – Police secrète des lettres. – Détails curieux. – L'Empereur pour un gouvernement fixe et modéré.

Mercredi 20 au samedi 23 décembre 1815. Première tournée de l'Empereur à cheval. – Dureté des instructions ministérielles à son égard. – Nos peines, nos plaintes. – Paroles de l'Empereur. – Réponses brutales.

Dimanche 24 décembre 1815. Mépris de l'Empereur pour la popularité ; ses motifs, ses arguments, etc. – Sur ma femme. – La mère et la sœur du général Gourgaud.

Lundi 25 décembre 1815. L'Empereur souvent blessé dans ses campagnes. – Cosaques. – *Jérusalem délivrée*.

Mardi 26 décembre 1815. Ma conversation avec un Anglais.

Mercredi 27 décembre 1815. Sur l'émigration. – Bienfaisance des Anglais. – Ressources des émigrés, etc.

Jeudi 28 décembre 1815. Vendredi 29 décembre 1815. Excursion difficile. – Premier essai de notre vallée. – Marais perfide. – Moments caractéristiques. – Anglais désabusés. – Poison de Mithridate.

Samedi 30 décembre 1815. L'Empereur laboure un sillon. – Denier de la veuve. – Entrevue avec l'amiral. – Nouveaux arrangements. – Le Polonais Piontkowski.

- Dimanche 31 décembre 1815. Sous-gouverneur Skelton.
- Lundi 1^{er} janvier 1816 au mercredi 3. Premier de l'an. – Fusils de chasse, etc. – Famille du gouverneur Wilks.
- Jeudi 4 au lundi 8 janvier 1816. Vie de Longwood. – Course à cheval de l'Empereur. – *Notre Nymphé*. – Sobriquets. – Des îles, de leur défense. – Grandes forteresses, Gibraltar. – Culture et lois de l'île. – Enthousiasme, etc.
- Mardi 9 janvier 1816. L'Empereur vivement contrarié. – Nouvelles brouilleries avec l'amiral.
- Mercredi 10 janvier 1816. Chambre de Marchand. – Linge, vêtements de l'Empereur, manteau de Marengo. – Éperons de Champaubert, etc., etc.
- Jeudi 11 janvier 1816. Amiral Taylor, etc.
- Vendredi 12 au dimanche 14 janvier 1816. L'Empereur couché en joue. – Nos passe-temps du soir. – Romans. – Sortie politique.
- Lundi 15 janvier 1816. Sur l'*Histoire secrète du cabinet de Bonaparte*, par Goldsmith. – Détails, etc.
- Mardi 16 janvier 1816. L'Empereur se décide à apprendre l'anglais, etc.
- Mercredi 17 janvier 1816. Première leçon d'anglais, etc.
- Jeudi 18 au samedi 20 janvier 1816. Nos habitudes journalières. – Conversation avec le gouverneur Wilks. – Armées. – Chimie. – Politique. – Détails sur l'Inde. – *Delphine* de Mme de Staël. – MM. Necker, Calonne.
- Dimanche 21 janvier 1816. Mon nouveau logement, etc. – Description. – Visite matinale, etc.
- Lundi 22 au vendredi 26 janvier 1816. Lettres de l'Empereur. – Mme de Sévigné. – Charles XII. – *Paul et Virginie*. – Vertot. – Rollin. – Velly. – Garnier.
- Samedi 27 janvier 1816. Difficulté vaincue. – Dangers personnels de l'Empereur à Eylau, à Iéna, etc. – Troupes russes, autrichiennes, prussiennes. – Jeune Guibert. – Corbineau. – Maréchal Lannes. – Bessières. – Duroc.

Continuité du séjour à Briars.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 23 novembre 1815.

L'Empereur a été fort souffrant ; il est demeuré enfermé chez lui, et n'a voulu recevoir personne. Il m'a fait demander sur les neuf heures du soir ; je l'ai trouvé très abattu, fort triste ; il m'a à peine dit quelques mots, et moi je n'ai rien osé lui dire. Si sa souffrance était physique, j'avais une vive inquiétude ; si elle était morale, mon chagrin était grand de ne pouvoir employer vis-à-vis de lui toutes les ressources dont le cœur abonde pour celui qu'on aime véritablement. Il m'a renvoyé au bout d'une demi-heure.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 24 novembre 1815.

L'Empereur a continué d'être fort souffrant, et n'a voulu encore voir personne. Assez tard, il m'avait fait venir pour dîner avec lui. On a servi sur une très petite table, à côté de son canapé sur lequel il est resté ; il a mangé assez bien. Il se sentait le besoin d'une secousse qui arriverait bientôt, disait-il, tant il connaissait sa constitution. Après dîner, l'Empereur a pris les *Mémoires* du maréchal de Villars¹, qui l'amusaient. Il a lu tout haut plusieurs articles qui ont amené des ressouvenirs et plusieurs citations d'anecdotes.

1. Le Maréchal de Villars (1653-1734), duc et pair de France, fait maréchal de France en 1702. Auteur de *Mémoires*, publiées en 1735-1736. (JMS)



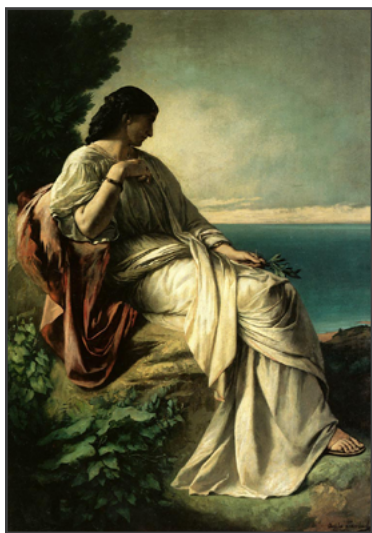
Le maréchal de Villars à la bataille de Denain en 1712, par Alaux.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Samedi 25 novembre 1815.

Tempérament de l'Empereur. – Courses. – Système de médecine.

L'Empereur était encore souffrant ; il avait passé une mauvaise nuit. Il m'a fait venir dîner près de son canapé, dont il ne sortait pas ; mais il était évidemment mieux. Après dîner il a voulu lire ; il se trouvait sur son sofa au milieu d'un grand nombre de livres ; la rapidité de



🔍 Plaidoyer d'*Iphigénie* de Racine, par Feuerbach.

son imagination, la fatigue du même sujet, ou le dégoût de relire sans cesse ce qu'il sait déjà, lui faisaient prendre, jeter et reprendre encore tous ces livres les uns après les autres ; il finit par s'arrêter sur l'*Iphigénie* de Racine, faisant ressortir les perfections, indiquant et discutant le peu de défauts qu'on lui trouve, et il m'a renvoyé d'assez bonne heure.

L'Empereur, contre l'opinion commune, celle que j'avais entretenue moi-même, est loin d'avoir une forte constitution ; ses membres sont gros, mais sa fibre est très molle ; avec une

poitrine fort large, il est toujours enrhumé ; son corps est soumis aux plus légères influences ; l'odeur de peinture suffit pour le rendre malade ; certains mets, la plus petite humidité, agissent immédiatement sur lui ; son corps est bien loin d'être de fer, ainsi qu'on l'a cru, c'est seulement son moral. On connaît ses prodigieuses fatigues au-dehors, ses perpétuels travaux au-dedans ; jamais aucun souverain n'a égalé ses fatigues corporelles. Ce qu'on cite de plus fort est la course de Valladolid à Burgos, à franc-étriers (trente-cinq lieues d'Espagne en cinq heures et demie, plus de sept lieues à l'heure².) L'Empereur était parti avec une nombreuse suite, à cause du danger des guérillas : à chaque pas il resta du monde en route ; Napoléon

2. Ceci paraîtra incroyable ; moi-même, en relisant aujourd'hui mon manuscrit, je doute ; mais je ne peux oublier cependant, que lorsqu'il en fut question à Longwood, c'était à dîner ; ce devint l'objet d'une discussion assez longue, et je n'ai bien certainement écrit alors que ce qui demeura convenu. D'ailleurs, il existe encore plusieurs de ceux qui l'accompagnaient ; on pourra vérifier. (LC)

arriva presque seul. On cite aussi la course de Vienne au Simmering (dix-huit ou vingt lieues), où il se rendit à cheval, déjeuna et revint aussitôt après. On lui a vu faire souvent des chasses de trente-huit lieues, les moindres étaient de quinze. Un jour, un officier russe, arrivant en courrier de Pétersbourg, en douze ou treize jours, joignit l'Empereur à Fontainebleau, au départ de la chasse ; pour délasserment il eut la faveur d'être invité à suivre : il n'eut garde de refuser ; mais il tomba dans la forêt, et ce ne fut pas sans peine qu'on le retrouva.

J'ai vu l'Empereur, au Conseil d'État, traiter les affaires huit ou neuf heures de suite, et lever la séance avec les idées aussi nettes, la tête aussi fraîche qu'au commencement. Je l'ai vu lire, à Sainte-Hélène, dix ou douze heures de suite, des sujets abstraits, sans en paraître nullement fatigué.

Il a supporté sans ébranlement, les plus fortes secousses qu'un homme puisse éprouver ici bas. À son retour de Moscou ou de Leipzig, après l'exposé du désastre au Conseil d'État, il dit : « On a répandu dans Paris que les cheveux m'en avaient blanchi ; mais vous voyez qu'il n'en est rien (montrant son front de la main), et j'espère que j'en saurais supporter bien d'autres. » Mais toutes ces prodigieuses épreuves ne se sont accomplies, pour ainsi dire, qu'en déception de son physique, qui ne se montre jamais moins susceptible que quand l'activité de l'esprit est plus grande.

L'Empereur mange très irrégulièrement et en général fort peu. Il répète souvent qu'on peut souffrir de trop manger, jamais d'avoir mangé trop peu. Il est homme à rester vingt-quatre heures sans manger, seulement pour se donner de l'appétit le lendemain. Il boit bien moins encore ; un seul verre de vin de Madère ou de Champagne suffit pour réveiller ses forces ou lui donner de la gaieté. Il dort fort peu,

et à des heures très irrégulières ; se relevant au premier réveil pour lire ou pour travailler, et se recouchant pour redormir encore.

L'Empereur ne croit pas à la médecine, il ne prend jamais aucun remède. Il s'est créé un traitement particulier : son grand secret avait été depuis longtemps, disait-il, de commettre un excès en sens opposé à son habitude présente ; c'est ce qu'il appelle rappeler l'équilibre de la nature : s'il était depuis quelque temps en repos, il faisait subitement une course de soixante mille, une chasse de tout un jour.

S'il se trouvait au contraire surpris au milieu de très grandes fatigues, il se condamnait à vingt-quatre heures de repos absolu. Cette secousse imprévue lui causait infailliblement une crise intérieure qui amenait aussitôt le résultat désiré ; cela, disait-il, ne lui avait jamais manqué.

L'Empereur a la lymphe trop épaisse, son sang circule difficilement. La nature l'a doué de deux avantages bien précieux, dit-il : l'un est de s'endormir dès qu'il a besoin de repos, à quelque heure et en quelque lieu que ce soit ; l'autre, de ne pouvoir commettre d'excès nuisibles dans son boire ou dans son manger : « Si je dépassais le moindrement mon tirant d'eau, disait-il, mon estomac rendrait aussitôt le surplus. » Il vomit très facilement, une simple toux d'irritation suffit pour lui faire rendre son dîner.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 26 au mardi 28 novembre 1815.

Vie de Briars, etc. – Ma première visite à Longwood. – Machine infernale, son historique.

Le 26, l'Empereur s'est habillé de très bonne heure, il était tout à fait bien. Il avait voulu sortir ; le temps était charmant, et d'ailleurs sa chambre n'avait pas été faite depuis trois jours. Nous avons été dans le jardin, où il a voulu déjeuner sous le berceau ; il se trouvait fort gai, et sa conversation a parcouru beaucoup d'objets et de personnes.



Carte de Sainte-Hélène en 1816. 1. Les Briars, 2. Longwood, 3. Plantation-House (résidence du gouverneur), 4. Résidence du Major Hodson.

L'Empereur, tout à fait rétabli, reprit ses occupations ordinaires : elles étaient sa seule ressource ; sa chambre, la lecture, la dictée, le jardin, devaient remplir toute sa journée ; quelquefois encore l'allée inférieure, dont une nouvelle saison ou l'état de la lunaison nous bannissait insensiblement. Les nombreuses visites que la curiosité attirait chez notre hôte pour y rencontrer l'Empereur, l'avaient gêné, et l'en avaient tout à fait éloigné. Nous demeurions claquemurés dans notre petite enceinte. Nous n'avions dû y rester que quelques jours, six semaines étaient écoulées, et il n'était pas encore question de notre changement. Durant tout ce temps l'Empereur s'était trouvé aussi resserré que s'il fût demeuré à bord du vaisseau. Il ne s'était encore permis qu'une seule excursion chez le major Hodson, et nous apprîmes plus tard qu'elle avait même causé une extrême inquiétude : elle était parvenue, au milieu du bal de l'amiral, aux oreilles des autorités et les avait mises tout en émoi.

On travaillait toujours à Longwood, qui devait être notre nouvelle demeure. Les troupes que nous avons amenées d'Angleterre étaient campées aux environs. Le colonel donnait un bal, nous y étions invités ; l'Empereur voulut que j'y allasse et que j'examinasse l'endroit. Je m'y rendis avec Mme Bertrand, dans une voiture attelée de six bœufs ; c'est dans cet équipage mérovingien que nous escaladâmes la distance qui nous séparait de Longwood. C'était la première fois que je voyais de nouvelles parties de l'île ; toute la route ne me montra qu'une constante répétition des grandes convulsions de la nature : toujours d'énormes rochers hideux et nus, entièrement privés de végétation. Si, à chaque changement d'horizon, on apercevait au loin quelque verdure, quelques bouquets de bois, tout cela disparaissait en approchant, comme les ombres des poètes ; ce n'était plus que quelques plantes marines, quelques arbrisseaux sauvages, ou bien

encore quelques tristes arbres à gomme³, ceux-ci sont toute la parure de Longwood. Je revins à cheval vers les six heures, pour me retrouver à temps auprès de l'Empereur. Il me questionna beaucoup sur notre nouvelle demeure. Il ne m'en trouva nullement enthousiasmé. Il me demandait, en résumé, s'il y avait à gagner ou à perdre. Je pus lui rendre toute ma pensée en deux mots : « Sire, nous sommes ici en cage ; là, nous serons parqués. »

Le 28, l'Empereur quitta son habit militaire, qu'il avait repris pour se rendre à bord du Bellerophon, et mit un frac de fantaisie.

Dans diverses conversations de ce jour, il a touché un grand nombre de conspirations dirigées contre lui. La machine infernale a eu son tour : cette invention diabolique, qui causa tant de rumeur et fit tant de victimes, fut exécutée par les royalistes, qui en reçurent l'idée des jacobins⁴.

Une centaine de jacobins forcenés, disait l'Empereur, les vrais exécuteurs de septembre, du dix août, etc., etc., avaient résolu de se défaire du Premier Consul ; ils avaient imaginé, à cet effet, une espèce d'obus de quinze ou seize livres qui jeté dans la voiture, eût éclaté par son propre choc, et anéanti tout ce qui l'eût entouré ; se proposant, pour être plus sûr de leur coup, de semer une certaine partie de la route de chausses-trappes qui, arrêtant subitement les chevaux, devaient amener l'immobilité de la voiture. L'ouvrier auquel on proposa l'exécution de ces chausses-trappes, prenant des soupçons sur ce qu'on lui demandait, aussi bien que sur la moralité de ceux qui l'ordonnaient,

3. Arbres du genre *Commidendrum*, endémiques de Sainte-Hélène, (en anglais, *gumwood*). (JMS)

4. Engin explosif utilisé dans l'attentat de la rue Saint-Nicaise, le 24 décembre 1800, destiné à tuer Napoléon Bonaparte, alors Premier Consul. La très forte explosion tua 22 personnes, fit plus de 100 blessés, et détruisit 46 maisons. (JMS)

en prévint la police. On eut bientôt tracé ces gens-là, si bien qu'on les prit sur le fait essayant hors Paris, près du Jardin des Plantes, l'effet de cette machine qui fit une explosion terrible. Le Premier Consul, qui avait pour système de ne point divulguer les nombreuses conspirations dont il était l'objet, ne voulut pas qu'on donnât de suite à celle-ci ; on se contenta d'emprisonner les coupables.



Explosion de la machine infernale, rue Saint-Nicaise.

Bientôt on se lassa de les tenir au secret, et ils eurent une certaine liberté. Or, dans la même prison se trouvaient des royalistes, enfermés pour avoir voulu tuer le Premier Consul, à l'aide de fusils à vent : ces deux bandes fraternisèrent et ceux-ci transmirent à leurs amis du dehors l'idée de la machine infernale, comme de beaucoup préférable à tout autre, moyen.

Il est très remarquable que pendant la soirée de la catastrophe, le Premier Consul montra une répugnance extrême pour sortir : on donnait un Oratorio⁵, Mme Bonaparte et quelques intimes du Premier Consul voulaient absolument l'y faire aller ; celui-ci était tout endormi sur un canapé, et il fallut qu'on l'en arrachât, que l'un lui apportât son épée, l'autre son chapeau. Dans la voiture même, il sommeillait de nouveau, quand il ouvrit subitement les yeux, rêvant, dit-il, qu'il se noyait dans le Tagliamento. Pour comprendre ceci, il faut savoir que quelques années auparavant, étant général de l'armée d'Italie, il avait passé de nuit, en voiture, le Tagliamento, contre l'opinion de tout ce qui l'entourait. Dans le feu de la jeunesse, et ne connaissant aucun obstacle, il avait tenté ce passage, entouré d'une centaine d'hommes armés de perches et de flambeaux.

Toutefois la voiture se mit à la nage, il courut le plus grand danger, et se crut réellement perdu. Or, en cet instant, il s'éveillait au milieu d'une conflagration la voiture était soulevée, il retrouvait en lui toutes les impressions du Tagliamento, lesquelles, du reste, n'eurent que la durée d'une seconde ; car une effroyable détonation se fit aussitôt entendre. « Nous sommes minés ! » furent les paroles qu'il adressa à Lannes et à Bessières qui se trouvaient avec lui. Ceux-ci voulaient arrêter à toute force ; mais il leur dit de s'en bien donner de garde. Le Premier Consul arriva et parut à l'Opéra, comme si de rien n'était. Il fut sauvé par l'audace et la rapidité de son cocher. La machine n'atteignit qu'un ou deux hommes de la queue de l'escorte.

Les circonstances les plus triviales se combinent parfois avec les plus immenses résultats. Ce cocher était ivre, et il est certain que c'est cette ivresse qui a conservé les jours du Premier Consul. Son ivresse était

5. La première représentation de *La Création (Die Schöpfung)* de Joseph Haydn. (JMS)

telle que ce n'est que le lendemain qu'il sut ce qui était arrivé ; il avait pris la détonation pour un salut. Aussitôt après l'événement, on s'en prit aux Jacobins qu'on avait jadis convaincus de la préméditation de cet attentat ; et on en déporta un bon nombre : ils n'étaient pourtant pas les vrais coupables ; un autre hasard bien bizarre fit découvrir ceux-ci.

Trois ou quatre cents cochers de fiacre donnèrent un repas de corps, à un louis ou douze francs par tête, au cocher du Premier Consul, devenu pour eux le héros du jour et du métier. Dans la chaleur du repas, un des convives buvant à son habileté, lui dit qu'il savait qui lui avait joué ce tour-là. On s'en saisit aussitôt, et il se trouva que le jour même, ou la veille de la fatale explosion, ce cocher s'était arrêté avec son fiacre devant une porte cochère pour laisser passer la petite charrette qui avait fait tout le mal. On courut à cet endroit, où l'on louait en effet des voitures de toute espèce ; les propriétaires ne la renièrent pas ; ils montrèrent le hangar où elle avait été raccommodée ; des traces de poudre y étaient encore. Ils croyaient, dirent-ils, l'avoir louée à des contrebandiers bretons. On retraça facilement tous ceux qui y avaient travaillé, celui qui avait vendu le cheval, etc., etc. ; et l'on acquit des indices que ce complot partait des royalistes chouans. On dépêcha quelques gens intelligents à leur quartier-général dans le Morbihan : ils ne s'en cachaient pas, ne se plaignant que de n'avoir pas réussi ; quelques coupables, par-là, furent saisis et punis. On assure que le chef a depuis cherché dans les austérités de la religion l'expiation de son crime ; qu'il s'est fait trappiste.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 29. – Jeudi 30 novembre 1815.

Conspiration de Georges, Pichegru, etc. – Affaire du duc d'Enghien. – Esclave Tobie. – Réflexions caractéristiques de Napoléon.

Je trouve ici, dans mon manuscrit, des détails précieux sur la conspiration de Georges, de Pichegru, de Moreau et sur le procès du duc d'Enghien ; mais comme il en est question à différentes reprises dans mon journal, je renvoie plus loin, ce qui se trouve ici, afin d'en présenter ailleurs l'ensemble complet.

Le petit jardin de M. Balcombe, où nous nous promenions souvent, se trouvait cultivé par un vieux nègre. La première fois que nous le rencontrâmes, l'Empereur, suivant sa coutume, me le fit questionner, et son récit nous intéressa fort. C'était un Indien-Malais qui avait été frauduleusement enlevé de chez lui, il y avait nombre d'années, par un équipage anglais, transporté à bord et vendu à Sainte-Hélène où il demeurait depuis dans l'esclavage.

Sa narration portait tout le caractère de la sincérité ; sa figure était franche et bonne, ses yeux spirituels et encore vifs ; tout son maintien nullement avili, mais tout à fait attachant.

Nous fûmes indignés au récit d'un tel forfait ; et à peu de jours de là l'Empereur pensa à l'acheter pour le faire reconduire dans son pays. Il en parla à l'amiral dont le premier mot, en défense des siens, fut de prétendre que le vieux Tobie, c'était le nom du malheureux esclave, ne devait être qu'un imposteur, et que la chose était impossible. Toutefois il fit une enquête à ce sujet, et la chose ne se trouva que trop vraie ; alors il partagea notre indignation, et promit d'en faire son affaire. Nous avons quitté Briars, nous avons été transportés à Longwood, et le pauvre Tobie, partageant le sort commun de toutes

choses ici bas, a été bientôt oublié ; je ne sais pas ce que le tout est devenu.



Napoléon et l'esclave Tobie, Las Cases sert d'interprète.

Quoi qu'il en soit, lorsque nous venions dans le jardin, l'Empereur s'arrêtait la plupart du temps près de Tobie, et me le faisait questionner sur son pays, sa jeunesse, sa famille, sa situation actuelle ; on eût dit qu'il cherchait à étudier ses sensations. L'Empereur terminait toujours la conversation en me lui faisant donner un napoléon.

Tobie s'était fort attaché à nous ; notre venue semblait être sa joie ; interrompant aussitôt son travail, et appuyé sur sa bêche, il contemplait d'un air satisfait, nos deux figures, n'entendant pas un mot de notre langage entre nous, mais souriant d'avance aux premières

paroles que je lui traduirais. Il n'appelait l'Empereur que le *bon Monsieur* (*the good gentleman*) : c'était le seul nom qu'il lui donnait ; il n'en savait pas davantage.

Je me suis arrêté sur ces détails, parce que les rencontres de Tobie étaient suivies, de la part de l'Empereur de réflexions toujours neuves, piquantes et surtout caractéristiques. On connaît la mobilité de son esprit ; aussi la chose était-elle traitée chaque fois sous une face nouvelle. Je me suis contenté de consigner ici les suivantes.

« Ce pauvre Tobie que voilà, disait-il une fois, est un homme volé à sa famille, à son sol, à lui-même et vendu : peut-il être de plus grand tourment pour lui ! de plus grand crime dans d'autres ! Si ce crime est l'acte du capitaine anglais tout seul, c'est à coup sûr un des hommes les plus méchants ; mais s'il a été commis par la masse de l'équipage, ce forfait peut avoir été accompli après tout, par des hommes peut-être pas si méchants que l'on croirait ; car la perversité est toujours individuelle, presque jamais collective. Les frères de Joseph ne peuvent se résoudre à le tuer ; Judas, froidement, hypocritement, avec un lâche calcul, livre son maître au supplice. Un philosophe a prétendu que les hommes naissent méchants : ce serait une grande affaire et fort oiseuse que d'aller rechercher s'il a dit vrai. Ce qu'il y a de certain c'est que la masse de la société n'est point méchante ; car si la très grande majorité voulait être criminelle, et méconnaître les lois, qui est-ce qui aurait la force de l'arrêter ou de la contraindre ? Et c'est là précisément le triomphe de la civilisation, parce que cet heureux résultat sort de son sein et naît de sa propre nature. La plupart des sentiments sont des traditions ; nous les éprouvons parce qu'ils nous ont précédés : aussi la raison humaine, son développement, celui de nos facultés, voilà toute la clef sociale, tout le secret du législateur. Il n'y a que ceux qui veulent tromper les peuples, et gouverner à leur

profit, qui peuvent vouloir les retenir dans l'ignorance ; car plus ils sont éclairés, plus il y aura de gens convaincus de la nécessité des lois, du besoin de les défendre ; et plus la société sera assise, heureuse, prospère. Et s'il peut arriver jamais que les lumières soient nuisibles dans la multitude, ce ne sera que quand le gouvernement, en hostilité avec les intérêts du peuple, l'acculera dans une position forcée, ou réduira la dernière classe à mourir de misère ; car alors il se trouvera plus d'esprit pour se défendre ou devenir criminel.

« Mon seul **Code**⁶, par sa simplicité, a fait plus de bien en France que la masse de toutes les lois qui m'ont précédé. Mes écoles, mon enseignement mutuel, préparent des générations inconnues. Aussi sous mon règne les crimes allèrent-ils en décroissant avec rapidité, tandis que chez nos voisins, en Angleterre, ils allaient au contraire croissant d'une manière effrayante. Et c'en est assez, il me semble, pour pouvoir prononcer hardiment sur les deux administrations respectives⁷ !

6. Code civil des Français (1804), dit Code Napoléon. (*JMS*)

7. Cette vérité se trouve développée par des documents authentiques qui présentent des résultats bien plus grands, sans doute, qu'on ne saurait se l'imaginer. (*Voyez, Situation de l'Angleterre, par M. de Montvéran.*)

FRANCE			ANGLETERRE	
Habitants.	Cond. à Mort.	Années.	Habitants.	Cond. à Mort.
34,000,000.	882.	(1801.)	16,000,000.	3,400
42,000,000.	692.	(1811.)	17,000,000.	6,400

D'où l'on voit qu'en 1801, en France, il y avait 26 condamnations à mort par million d'habitants, et qu'en 1811, dix ans après, elles avaient déjà diminué de deux tiers ; n'y en ayant plus que 9 par million d'habitants.

En Angleterre, au contraire, où les condamnations étaient de 212 par million en 1801, elles s'étaient accrues de plus de moitié, étant en 1811 de 376 par million d'habitants.

On peut observer aussi, en passant, que ces condamnations en Angleterre, se trouvaient alors à celles de la France, comme 9 est à 376, ou comme 1 à 42.

Le rapport de la mendicité en France, aux pauvres à la charge des paroisses, en Angleterre, est bien autrement prodigieux : la France ne présentant, en 1812, guère que 30,000 individus, sur 43 millions d'habitants, tandis qu'en Angleterre, même année, le quart de la population, ou 4,250,000 pauvres, se trouvait à la charge des paroisses. (*Montvéran*). (*LC*)

« Et voyez comme aux États-Unis, sans force apparente, sans efforts aucuns, tout y prospère ; combien on y est heureux et tranquille : c'est qu'en réalité c'est la volonté, ce sont les intérêts, publics qui y gouvernent. Mettez le même gouvernement en guerre avec la volonté, les intérêts de tous, et vous verrez aussitôt quel tapage, combien de tiraillements, de troubles, de confusion, et surtout quel accroissement de crimes.

« Arrivé au pouvoir, on eût voulu que j'eusse été un Washington : les mots ne coûtent rien, et bien sûrement ceux qui l'ont dit avec autant de facilité, le faisaient sans connaissance des temps, des lieux, des hommes et des choses. Si j'eusse été en Amérique, volontiers j'eusse été aussi un Washington, et j'y eusse eu peu de mérite ; car je ne vois pas comment il eût été raisonnablement possible de faire autrement. Mais si lui se fût trouvé en France, sous la dissolution du dedans et sous l'invasion du dehors, je lui eusse défié d'être lui-même, ou s'il eût voulu l'être, il n'eût été qu'un niais, et n'eût fait que continuer de grands malheurs. Pour moi, je ne pouvais être qu'un *Washington couronné*. Ce n'était que dans un congrès de rois, au milieu des rois convaincus ou maîtrisés, que je pouvais le devenir. Alors, et là seulement, je pouvais montrer avec fruit sa modération, son désintéressement, sa sagesse ; je n'y pouvais raisonnablement parvenir qu'au travers *de la dictature universelle* : j'y ai prétendu, m'en ferait-on un crime ? Penserait-on qu'il fût au-dessous des forces humaines de s'en démettre ? Sylla, gorgé de crimes, a bien osé abdiquer, poursuivi par l'exécration publique. Quel motif eût pu m'arrêter, moi qui n'aurais eu que des bénédictions à recueillir !... Il me fallait vaincre à Moscou !... Combien, avec le temps, regretteront mes désastres et ma chute !... Mais demander de moi, avant le temps ce qui n'était pas de saison, était d'une bêtise vulgaire ; moi l'annoncer, le promettre

eût été pris pour du verbiage, du charlatanisme ; ce n'était point mon genre... Je le répète, il me fallait vaincre à Moscou !... »

Une autre fois, arrêté devant Tobie, il disait : « Ce que c'est pourtant que cette pauvre machine humaine ! pas une enveloppe qui se ressemble ; pas un intérieur qui ne diffère ! Et c'est pour se refuser à cette vérité qu'on commet tant de fautes ! Faites de Tobie un Brutus, il se serait donné la mort ; un Ésope, il serait peut-être aujourd'hui le conseiller du gouverneur ; un chrétien ardent et zélé, il porterait ses chaînes en vue de Dieu et les bénirait. Pour le pauvre Tobie, il n'y regarde pas de si près, il se courbe et travaille innocemment ! » Et après l'avoir considéré quelques instants en silence, il dit en s'éloignant : « Il est sûr qu'il y a loin du pauvre Tobie à un roi Richard !... Et toutefois, continuait-il en marchant, le forfait n'en est pas moins atroce ; car cet homme, après tout, avait sa famille, ses jouissances, sa propre vie. Et l'on a commis, un horrible forfait en venant le faire mourir ici sous le poids de l'esclavage. » Et s'arrêtant tout à coup, il me dit : « Mais je lis dans vos yeux ; vous pensez qu'il n'est pas le seul exemple de la sorte à Sainte-Hélène ! » Et soit qu'il fût heurté de se voir en parallèle avec Tobie, soit qu'il crût que mon courage eût besoin d'être relevé, soit enfin toute autre chose, il poursuivit avec feu et majesté : « Mon cher, il ne saurait y avoir ici le moindre rapport ; si l'attentat est plus relevé, les victimes aussi offrent bien d'autres ressources. On ne nous a point soumis à des souffrances corporelles ; et l'eût-on tenté, nous avons une âme à tromper nos tyrans !... Notre situation peut même avoir des attraits !... L'univers nous contemple !... Nous demeurons les martyrs d'une cause immortelle !... Des millions d'hommes nous pleurent, la patrie soupire, et la gloire est en deuil !... Nous luttons ici contre l'oppression des dieux, et les vœux des nations sont pour nous !... » Et, après une pause de quelques secondes, il reprit : « Mes véritables souffrances ne sont point ici !... Si je ne considérais que

moi, peut-être aurais-je à me réjouir !... Les malheurs ont aussi leur héroïsme et leur gloire !... L'adversité manquait à ma carrière !... Si je fusse mort sur le trône, dans les nuages de ma toute puissance, je serais demeuré un problème pour bien des gens ; aujourd'hui, grâce au malheur, on pourra me juger à nu ! »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 1^{er} au dimanche 3 décembre 1815.

Origine des Guides. – Autre danger de Napoléon. – Un gros officier allemand. – Un chien.

Un grand nombre d'objets remplissent ces journées ; j'en élague une partie comme inutile, et j'en tais une autre par convenance ; je ne retranscris ici que quelques traits nouveaux, relatifs au Général en chef de l'armée d'Italie.

Napoléon, après le passage du Mincio, toutes les mesures ordonnées, et l'ennemi poursuivi dans toutes les directions, s'arrêta dans un château, sur la rive gauche. Il souffrait de la tête, et prit un bain de pieds. Un gros détachement ennemi, égaré et perdu, arrive, en remontant le fleuve, jusqu'à ce château. Napoléon y était presque seul ; la sentinelle en faction à la porte n'a que le temps de la pousser, en criant aux armes, et le général de l'armée d'Italie, au sein de sa victoire, est réduit à s'évader par les derrières du jardin, avec une seule botte, l'autre jambe nue. S'il eût été pris avant que sa réputation ne l'eût consacré, les actes de génie par lesquels il venait de débiter, n'eussent peut-être jamais été, pour le vulgaire que des échauffourées heureuses et blâmables.

Le danger auquel venait d'échapper le général français, circonstance qui, dans sa manière d'opérer, pouvait se renouveler souvent, devint l'origine des guides, chargés de garder sa personne. Ils ont été imités depuis par les autres armées.

Napoléon, dans la même campagne, courut encore un aussi pressant danger ; Wurmser, réduit à se jeter dans Mantoue, et débouchant subitement dans une plaine, apprit d'une vieille femme qu'il n'y avait qu'un instant que le général français, presque seul de sa personne, se trouvait arrêté devant sa porte, et qu'il avait pris la fuite à la vue même des Autrichiens. Wurmser expédia aussitôt un bon nombre de cavaliers dans toutes les directions, ne doutant pas de la précieuse capture. « Mais il recommandait surtout, il faut lui rendre cette justice, disait l'Empereur, de ne pas me tuer, ni de me faire aucun mal. » Heureusement la vitesse de son cheval et son heureuse étoile sauvèrent le jeune général.

On va voir que la nouvelle manière de faire la guerre pratiquée par Napoléon, déconcertait tout le monde. À peine la campagne était ouverte que toute la Lombardie était inondée dans toutes les directions et qu'on faisait déjà les approches de Mantoue, pêle-mêle au milieu des ennemis. Le général en chef se trouvant dans les environs de Pizzighitone, rencontra un gros capitaine ou colonel allemand qu'on venait de faire prisonnier. Napoléon eut la fantaisie de le questionner, sans en être connu, et lui demanda comment allaient les affaires. « Oh ! très mal, lui dit l'autre : je ne sais pas comment cela finira ; mais on n'y comprend plus rien. On nous a envoyés pour nous combattre un jeune étourneau qui vous attaque à droite, à gauche, par-devant, par-derrière ; on ne sait plus que faire. Cette manière est insupportable ; aussi, pour ma part, je suis tout consolé d'avoir fini. »

Napoléon disait qu'à la suite d'une de ses grandes affaires d'Italie, il traversa, lui trois ou quatrième, le champ de bataille dont on n'avait pu encore enlever les morts : « C'était par un beau clair de lune et dans la solitude profonde de la nuit, disait l'Empereur ; tout à coup un chien sortant de dessous les vêtements d'un cadavre, s'élança sur nous et retourna presque aussitôt à son gîte, en poussant des cris douloureux ; il léchait tour à tour le visage de son maître, et se lançait de nouveau sur nous ; c'était tout à la fois demander du secours et rechercher la vengeance. Soit disposition du moment, continuait l'Empereur, soit le lieu, l'heure, le temps, l'acte en lui-même, ou je ne sais quoi, toujours est-il vrai que jamais rien, sur aucun de mes champs de bataille, ne me causa une impression pareille. Je m'arrêtai involontairement à contempler ce spectacle. Cet homme, me disais-je, a peut-être des amis ; il en a peut-être dans le camp, dans sa compagnie, et il gît ici abandonné de tous, excepté de son chien ! Quelle leçon la nature nous donnait par l'intermédiaire d'un animal !... »

« Ce qu'est l'homme ! et quel n'est pas le mystère de ses impressions ! J'avais sans émotion ordonné des batailles qui devaient décider du sort de l'armée ; j'avais vu, d'un œil sec, exécuter des mouvements qui amenaient la perte d'un grand nombre d'entre nous ; et ici, je me sentais ému, j'étais remué par les cris et la douleur d'un chien !... Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'en ce moment j'eusse été plus traitable pour un ennemi suppliant : je concevais mieux Achille rendant le corps d'Hector aux larmes de Priam. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 4. – Mardi 5 décembre 1815.

Guerre. – Principe. – Application. – Paroles sur divers généraux.

Mes yeux étaient devenus fort malades ; j'ai été obligé d'interrompre mon travail : ils s'en vont tout à fait, je les aurais perdus sur la campagne d'Italie.

Depuis quelque temps la température éprouvait une variation sensible ; au demeurant, nous n'entendions plus rien aux saisons : le soleil passant dans l'année deux fois sur nos têtes, nous devions avoir, disions-nous, du moins deux étés ou, pour mieux dire, le tout, dans nos idées accoutumées, ne ressemblait plus à rien ; car, pour achever la confusion, nous devions faire tous nos calculs désormais au rebourg de l'Europe, puisque nous nous trouvions dans l'hémisphère méridional. Quoiqu'il en fût, il pleuvait souvent, l'atmosphère était très humide, il faisait plus froid. L'Empereur ne sortait plus le soir ; il s'enrhumait à chaque instant, il ne reposait pas bien. Il fut obligé de cesser de manger sous la tente, et de faire servir de nouveau dans sa chambre : il s'y trouvait mieux ; mais il ne pouvait y bouger. La conversation continuait à table après qu'on avait desservi. Aujourd'hui il entreprit le général Gourgaud, qui était resté pour dîner, sur les éléments et sur les premiers exercices de l'artillerie. Celui-ci sortait de cette arme, était encore tout frais émoulu. L'examen fut très curieux et fort gai ; l'Empereur ne fut jamais le plus faible ; on eût dit, qu'il venait de passer lui-même son examen à l'école.

On parla ensuite de guerre, de grands capitaines. « Le sort d'une bataille, disait l'Empereur, est le résultat d'un instant, d'une pensée on s'approche avec des combinaisons diverses, on se mêle, on se bat un certain temps, le moment décisif se présente, *une étincelle morale* prononce, et la plus petite réserve accomplit. » Il a été parlé de Lutzen et de Bautzen, etc., etc.

Plus tard l'Empereur a dit qu'à la campagne de Waterloo, s'il avait suivi la pensée de tourner la droite ennemie, il y eût réussi facilement ; il avait préféré de percer le centre et de séparer les deux armées. Mais tout a été fatal dans cette affaire, qu'il dit avoir pris la teinte d'une absurdité, et pourtant il devait obtenir la victoire. Jamais aucune de ses batailles n'avait présenté moins de doute à ses yeux ; il est encore à concevoir ce qui est arrivé.

« *Grouchy* s'est égaré, a-t-il dit.

« *Ney* était tout hors de lui.

« *Derlon* s'est rendu inutile.

« Personne n'a été soi-même, etc., etc. »

Si le soir il eût connu la position de *Grouchy*, continuait-il, et qu'il eût pu s'y jeter, il lui eût été possible au jour, avec cette magnifique réserve, de rétablir les affaires, et peut-être même de détruire les alliés par un de ces prodiges, de ces retours de fortune qui lui étaient familiers et qui n'eussent surpris personne ; mais il n'avait nulle connaissance de *Grouchy*, et puis il n'était pas facile de se gouverner au milieu des débris de cette armée. « On se la peindrait difficilement dans cette nuit de douleur, disait-il ; c'était un torrent hors de son lit, elle entraînait tout. »

Laissant ensuite cela, il disait que les périls des généraux de nos jours ne pouvaient se comparer à ceux des temps anciens ; il n'y avait pas de position aujourd'hui où un général ne pût être atteint par l'artillerie ; jadis les généraux ne couraient de risque que quand ils chargeaient eux-mêmes ; ce qui n'était arrivé à César que deux ou trois fois.

Il était rare et difficile, disait-il dans un autre moment, de réunir toutes les qualités nécessaires à un grand général. Ce qui était le plus désirable et tirait aussitôt quelqu'un hors de ligne, c'est que chez lui

l'esprit ou le talent fût en équilibre avec le caractère ou le courage : c'est ce qu'il appelait être *carré* autant de base que de hauteur. Si le courage, continuait-il, était de beaucoup supérieur, le général entreprenait vicieusement au-delà de ses conceptions ; et, au contraire, il n'osait pas les accomplir, si son caractère ou son courage demeurait au-dessous de son esprit. Il citait alors le *Vice-Roi*⁸, chez lequel cet équilibre était le seul mérite et suffisait néanmoins pour en faire un homme très distingué.

De là on a beaucoup parlé du courage physique et du courage moral ; et l'Empereur disait, au sujet du courage physique, qu'il était impossible à *Murat* et à *Ney* de n'être pas braves ; mais qu'on n'avait pas moins de tête qu'eux, le premier surtout.

Quant au courage moral, il avait trouvé fort rare, disait-il, celui de deux heures après minuit ; c'est-à-dire le courage de l'improvisiste qui, en dépit des événements les plus soudains, laisse néanmoins la même liberté d'esprit, de jugement et de décision. Il n'hésitait pas à prononcer qu'il était celui qui s'était trouvé avoir le plus de ce courage de deux heures après minuit, et qu'il avait vu fort peu de personnes qui ne fussent demeurées de beaucoup en arrière.

Il disait, à la suite de cela, qu'on se faisait une idée peu juste de la force d'âme nécessaire pour livrer, avec une pleine méditation de ses conséquences, une de ces grandes batailles d'où vont dépendre le sort d'une armée, d'un pays, la possession d'un trône. Aussi observait-il qu'on trouvait rarement des généraux empressés à donner bataille : « Ils prenaient bien leur position, s'établissaient, méditaient leurs combinaisons ; mais là commençaient leurs indécisions ; et rien de plus difficile et pourtant de plus précieux que de savoir se décider. »

8. Eugène de Beauharnais (1781-1824), Vice-Roi d'Italie. (*JMS*)

Passant à un grand nombre de généraux, et daignant répondre à quelques questions : « *Kléber*, disait-il, était doué du plus grand talent ; mais il n'était que l'homme du moment : il cherchait la gloire comme la seule route aux jouissances ; d'ailleurs nullement national ; il eût pu, sans effort, servir l'étranger : il avait commencé dans sa jeunesse sous les Prussiens, dont il demeurait fort engoué.



Mort de Desaix à la bataille de Marengo.

« *Desaix* possédait à un degré très supérieur cet équilibre précieux défini plus haut.

« *Moreau* était peu de chose dans la première ligne des généraux : la nature, en lui, n'avait pas fini sa création ; il avait plus d'instinct que de génie.

« Chez *Lannes* le courage l'emportait d'abord sur l'esprit ; mais chez lui l'esprit montait chaque jour pour se mettre en équilibre. Il était devenu très supérieur quand il a péri : je l'avais pris *pygmée*, je l'ai perdu *géant*. »

Chez tel autre qu'il nommait, l'esprit, au contraire, surpassait le caractère : on ne pouvait lui refuser de la bravoure assurément ; mais enfin il calculait le boulet, ainsi que beau coup d'autres.

Parlant d'ardeur et de courage, l'Empereur disait : « Il n'est aucun de mes généraux dont je ne connaisse ce que j'appelle son *tirant d'eau*. Les uns, disait-il en s'accompagnant du geste, en prennent jusqu'à la ceinture, d'autres jusqu'au menton, enfin d'autres jusque par-dessus la tête, et le nombre de ceux-ci est bien petit, je vous assure. »

Suchet était quelqu'un chez qui le caractère et l'esprit s'étaient accrus à surprendre.

Masséna avait été un homme très supérieur qui, par un privilège très particulier, ne possédait l'équilibre tant désiré qu'au milieu du feu : il lui naissait au milieu du danger.

« Les généraux qui semblaient devoir s'élever, les destinées de l'avenir, terminait-il, étaient *Gérard, Clausel, Foy, Lamarque*, etc. : c'étaient mes nouveaux maréchaux. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 6 décembre 1815.

Situation des princes d'Espagne à Valençay. – Le Pape à Fontainebleau. –
Réflexions, etc.

L'Empereur, après m'avoir dicté ce matin, a travaillé successivement avec ces messieurs, et a prolongé quelque temps sa promenade avec eux. À leur départ je l'ai suivi dans l'allée inférieure : il était triste,

silencieux ; sa physionomie avait quelque chose de contrarié et de sévère. « Eh ! bien, m'a-t-il dit en remontant pour dîner, nous aurons à Longwood des sentinelles sous nos fenêtres ; on voudrait me forcer d'avoir un officier étranger à ma table, dans mon salon ; je ne saurais monter à cheval sans en être accompagné ; en un mot, nous ne saurions faire un pas, un mouvement sous peine d'un outrage !... »

Je lui ai dit que c'était une goutte d'absinthe de plus dans le calice amer que nous devons boire à sa gloire et à sa toute puissance passée ; que son stoïcisme d'ailleurs suffisait pour délier ses ennemis, et les ferait rougir de leur brutalité à la face des nations. Je me suis hasardé de dire que les princes d'Espagne à Valençay, le Pape à



 Charles IV d'Espagne, par Goya.

Fontainebleau, n'avaient sans doute jamais rien éprouvé de pareil. « Je le crois bien, a-t-il repris ; les princes chassaient à Valençay, ils y donnaient des bals, sans soupçonner physiquement leurs chaînes ; le respect, les égards, les entouraient de toutes parts. Le vieux roi Charles IV avait été transféré de Compiègne à Marseille, et de Marseille à Rome, quand il l'avait voulu. Et, cependant, quelle différence de ces localités à celles d'ici ! Le Pape, à Fontainebleau, bien qu'on en ait osé dire dans le monde, avait été traité de même ; et encore ne

sait-on point le nombre de personnes qui, malgré tous ces adoucissements, avaient refusé dans ces circonstances d'en être les gardiens ;

refus qui ne m'avaient point offensé, parce qu'ils m'avaient paru simples : ces emplois étaient du domaine de la délicatesse intérieure, et nos mœurs européennes veulent que le pouvoir se trouve limité par l'honneur. Il ajoutait que quant à lui, comme homme et officier, il n'eût pas hésité à refuser de garder le Pape, dont il n'avait jamais ordonné d'ailleurs la translation en France. »

Ma figure exprimait une grande surprise : « Ceci vous étonne, a-t-il repris, vous ne le saviez pas ? Cela est pourtant vrai ainsi que beaucoup d'autres choses semblables que vous apprendrez avec le temps. D'ailleurs, faudrait-il encore distinguer les actes du souverain qui agit collectivement, de ceux de l'homme privé que rien ne gêne dans son sentiment : la politique admet, ordonne même à l'un ce qui demeurerait souvent sans excuse dans l'autre. »

Le moment du dîner amena d'autres conversations, et trompa son chagrin ; la gaîté prit le dessus.

Cependant l'Empereur songeait sérieusement à quitter sa mauvaise cabane, quelqu'inconvénient d'ailleurs que fit pressentir la nouvelle demeure. Il m'a chargé, en allant finir ma soirée chez notre hôte, de lui porter une boîte avec son chiffre, et de lui dire qu'il était fâché de tout l'embarras qu'il devait lui avoir causé.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 7 décembre 1815.

Sur la *Nouvelle Héloïse*, et sur l'amour. – Contrariétés.

L'Empereur m'a fait descendre de bonne heure chez lui. Il s'est mis à lire la *Nouvelle Héloïse*⁹, s'arrêtant souvent sur l'art et la force des raisonnements, le charme du style et des expressions ; il a lu plus de deux heures. Cette lecture produisit sur moi une grande impression, une forte mélancolie mêlée de douceur et de peine. Cette production m'avait toujours fort attaché, elle réveillait d'heureux souvenirs, créait de tristes regrets ; l'Empereur en sourit plus d'une fois. Durant le déjeuner, l'ouvrage demeura le sujet de la conversation.



La rencontre au bois de Boulogne, dans *Julie, ou la Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau.

Jean-Jacques avait chargé son sujet, disait l'Empereur, il avait peint la frénésie ; l'amour devait être un plaisir et non pas un tourment.

Moi j'affirmais qu'il n'y avait rien dans Jean-Jacques qu'un homme n'ait pu sentir, et que le tourment même, dont parlait l'Empereur, était un bonheur. « Je vois, me disait-il en riant, que vous avez donné dans le *romanesque* : cela vous a-t-il rendu heureux ? – Je ne me plains pas de ma destinée, Sire, répondais-je ; si j'avais à recommencer, je n'y voudrais rien changer. »

9. *Julie, ou la Nouvelle Héloïse*, roman épistolaire de Jean-Jacques Rousseau paru en 1761. (JMS)

L'Empereur a repris la lecture après le déjeuner. Cependant, à mesure que nous avançons, il s'arrêtait de temps à autre ; la magie l'atteignait à son tour. Il finit par laisser le livre, et nous avons pris la route du jardin. « En effet, disait-il chemin faisant, cet ouvrage a du feu, il remue, il inquiète. » Le sujet a été traité à fond ; nous avons débité beaucoup de verbiage, à la suite duquel il a été conclu que l'amour parfait était le bonheur idéal ; que tous deux étaient aussi aériens l'un que l'autre, aussi fugitifs, aussi mystérieux, aussi inexplicables, que l'amour du reste devait être l'*occupation* de l'homme oisif, la *distraktion* du guerrier, l'*écueil* du souverain.

Le grand-maréchal et M. Gourgaud nous ont rejoints, ils arrivaient de Longwood. L'amiral, depuis quelques jours, était fort pressé de nous y envoyer ; l'Empereur n'était pas moins désireux de s'y rendre ; il était si mal à Briars ! Toutefois il fallut que l'odeur de la peinture le lui permit ; il était impossible à son organisation particulière de la supporter ; jamais, dans les palais impériaux, il n'était arrivé de l'y exposer. Souvent, dans ses voyages, on avait été obligé de changer à la hâte les logements qu'on lui avait préparés. À bord du *Northumberland* il avait été malade de la seule peinture du vaisseau. Ici on lui avait dit la veille que tout était prêt, qu'il n'y avait plus d'odeur. Il avait dès lors résolu de partir pour Longwood le surlendemain samedi, afin de jouir de l'absence des ouvriers le dimanche ; mais le grand-maréchal et M. Gourgaud lui ont déclaré en cet instant, qu'ils venaient de vérifier la place, qu'elle ne serait pas tenable ; ils se sont étendus longuement sur cet objet. L'Empereur a pris beaucoup d'humeur du premier rapport qu'on lui avait fait, et de la résolution qu'il lui avait fait prendre. Ces deux messieurs s'en sont retournés ; nous avons gagné l'allée inférieure, l'Empereur toujours assez mal disposé ; M. de Montholon est arrivé de Longwood fort mal à propos ; il a répété que tout était préparé, que l'Empereur pouvait y aller quand il voudrait ;

la contrariété et l'humeur ont éclaté à ces deux rapports aussi voisins et aussi contradictoires. Heureusement l'instant du dîner est venu faire diversion ; on avait mis le couvert dans la chambre à coucher, l'Empereur était assez enrhumé pour ne plus pouvoir supporter la tente. Après le dîner, il a repris sa lecture ; il a fini la journée, comme il l'avait commencée, avec la *Nouvelle Héloïse*.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 8. – Samedi 9 décembre 1815.

Lieutenant anglais. – Singularité. – Départ pour Longwood arrêté. – Politique. – État de la France. – Mémoire justificatif de Ney.

Le doute élevé hier sur l'odeur de la peinture à Longwood m'ayant donné l'idée d'aller le vérifier moi-même, et désirant pouvoir en rendre compte à l'Empereur à son déjeuner, je suis parti de très grand matin, faisant les trois quarts de la route à pied, parce que personne n'était encore levé aux écuries ; j'étais de retour avant neuf heures. Il était très vrai que les appartements sentaient peu ; mais c'était encore trop pour l'Empereur.

Le neuf, l'Empereur a reçu, au jardin, la présentation du capitaine du *Minden*, de soixante-quatorze, venant du Cap, et repartant sous peu de jours pour l'Europe. Ce capitaine avait déjà eu l'honneur de lui être présenté à Paris, sous le consulat, douze ans auparavant. Il a demandé la permission de présenter à l'Empereur un de ses lieutenants, à cause de quelques circonstances personnelles qui nous ont paru bien singulières. Ce jeune homme était né à Bologne, précisément lors de la première entrée de l'armée française dans cette ville. Le Général français, lui Napoléon, était même intervenu pour quelque chose, que le jeune

homme ne sut pas expliquer, dans la cérémonie de son baptême ; et le Général français avait fait présent, à cette occasion, d'une cocarde tricolore, conservée précieusement depuis dans la famille.

Après le départ de ces personnes, le grand-maréchal arriva de Longwood ; il trouvait que l'odeur était réellement peu de chose. L'Empereur était si mal ! une portion de ses effets était déjà partie, il arrêta de se rendre à Longwood le lendemain. J'en fus bien aise pour mon compte ; depuis quelques jours j'avais pu me convaincre du parti pris d'obliger l'Empereur à déguerpir. J'avais gardé pour moi les communications publiques ou secrètes qu'on m'en avait faites ; je me faisais une loi de lui épargner autant de contrariétés que possible, me contentant d'agir en conséquence. Il y avait deux jours qu'on était venu enlever la tente, sans que nous l'eussions désiré ; l'officier qui en était chargé avait aussi ordre d'enlever en même temps les contrevents de la demeure de l'Empereur. Je pris sur moi de m'y opposer ; cela ne se pouvait pas, lui dis-je, l'Empereur dormait encore, et je le renvoyai. D'un, autre côté, afin de m'effrayer, on me dit, on me confia avec mystère et sous le secret que si l'Empereur demeurait plus longtemps, il était question d'envoyer cent soldats camper aux portes de l'enclos. Je répondis que c'était très bien, et n'en tins nul compte, etc., etc.

Quel pouvait être le motif de cette presse nouvelle ? Je soupçonne que le caprice de nos geôliers et l'exercice de l'autorité y avaient beaucoup plus de part que toute autre chose.

Nous avions reçu des papiers jusqu'au 15 septembre ; ils devinrent le sujet de la conversation ; l'Empereur les analysa : l'avenir demeurait enveloppé des nuages les plus sinistres. Toutefois trois grands résultats seulement s'offraient à la pensée, disait l'Empereur : le partage

de la France, le règne des Bourbons, ou une dynastie nouvelle. Louis XVIII, observait-il, avait pu régner facilement en 1814, en se faisant national ; aujourd'hui il ne lui restait plus que la chance, fort odieuse et très incertaine d'une excessive sévérité, celle de la terreur ; sa dynastie pouvait demeurer, ou celle qui lui succéderait n'être encore que dans le secret du temps. Un de nous ayant observé qu'il pourrait se faire que ce fût le Duc d'Orléans ; l'Empereur a, par un mouvement fort serré, fort éloquent, prouvé qu'à moins que le Duc d'Orléans n'arrivât au trône par son tour de succession, il eût été dans l'intérêt bien entendu de tous les souverains de l'Europe de le préférer, lui Napoléon, au Duc d'Orléans arrivant par un crime ; « car, que prétend aujourd'hui la doctrine des Rois contre les événements du jour ? Empêcher le renouvellement de l'exemple que j'ai fourni contre ce qu'ils appellent la légitimité ? Or, l'exemple que j'ai fourni ne se renouvelle pas dans des siècles : celui que donnerait le Duc d'Orléans, proche parent du monarque sur le trône, peut se renouveler chaque jour, à chaque instant, dans chaque pays. Il n'est pas de souverain qui n'ait à quelques pas de lui, dans son propre palais, des cousins, des neveux, des frères, quelques pareils, propres à imiter facilement celui qui une fois les aurait remplacés. »

Nous lûmes, dans les mêmes papiers, l'extrait du Mémoire justificatif du maréchal Ney. L'Empereur le trouvait des plus pitoyables : il n'était pas propre à lui sauver la vie, et ne relevait nullement son honneur. Ses moyens étaient pâles, sans couleurs, pour ne pas dire plus. Avec ce qu'il avait fait, il protestait encore de son dévouement au Roi, et surtout de son éloignement pour l'Empereur. « Système absurde, disait Napoléon, que semblent avoir généralement adopté ceux qui ont paru dans ces moments mémorables, sans faire attention que je suis tellement identifié avec nos prodiges, nos monuments, nos institutions, tous nos actes nationaux, qu'on ne saurait plus m'en séparer

sans faire injure à la France : sa gloire est à m'avouer ! et quelque subtilité, quelque détour, quelque mensonge qu'on emploie pour essayer de prouver le contraire, je n'en demeurerai pas moins encore tout cela aux yeux de cette nation.



Le maréchal Michel Ney
peint par Gérard.

« La défense politique de Ney, continuait l'Empereur, semblait toute tracée : il avait été entraîné par un mouvement général qui lui avait paru la volonté et le bien de la patrie il y avait obéi sans préméditation, sans trahison. Des revers avaient suivi, il se trouvait traduit devant un tribunal, il ne lui restait plus rien à répondre sur ce grand événement. Quant à la défense de sa vie, il n'avait rien à répondre encore, si ce n'est qu'il était à l'abri derrière une capitulation sacrée qui garantissait à

chacun le silence et l'oubli sur tous les actes, sur toutes les opinions politiques. Si, dans ce système, il succombait, ce serait du moins à la face des peuples, en violation des lois les plus saintes ; laissant le souvenir d'un grand caractère, emportant l'intérêt des âmes généreuses, et couvrant de réprobation et d'infamie ceux qui, au mépris d'un traité solennel, l'abandonnaient sans pudeur. Mais ce rôle est peut-être au-dessus de ses forces morales, disait l'Empereur. Ney est le plus brave des hommes : là se bornent toutes ses facultés. »

Il est certain que Ney quitta Paris tout au Roi ; qu'il n'a tourné qu'entraîné par ses soldats. Si alors il s'est montré ardent en sens contraire,

c'est qu'il sentait qu'il avait beaucoup à se faire pardonner. Du reste, il est juste de dire qu'après son fameux ordre du jour, il écrivit à l'Empereur que ce qu'il venait de faire était principalement dans l'intérêt de la patrie ; et que ne devant pas lui être agréable, il le pria de trouver bon qu'il se retirât. L'Empereur lui fit répondre de venir, qu'il le recevrait comme le lendemain de la bataille de la Moskowa. Ney, rendu près de Napoléon, lui disait encore que d'après ce qui était arrivé à Fontainebleau, il devait lui rester, sans doute, des préventions sur son attachement et sa fidélité ; qu'en conséquence il ne lui demandait d'autre poste que celui de grenadier dans sa garde. L'Empereur, pour réponse, lui tendit la main, en l'appelant le Brave des Braves, comme il faisait souvent. Plus tard il disait à l'Empereur.....

L'Empereur comparait la situation de Ney à celle de Turenne. Ney pouvait être défendu ; Turenne était injustifiable, et pourtant Turenne fut pardonné, honoré, et Ney allait probablement périr.

« En 1649, Turenne, disait-il, commandait l'armée du Roi ; ce commandement lui avait été conféré par Anne d'Autriche, régente du royaume. Malgré qu'il eût prêté serment de fidélité, il corrompit son armée, se déclara pour la Fronde, et marcha sur Paris. Mais dès qu'il fut reconnu coupable de *haute-trahison*, son armée repentante l'abandonna, et Turenne, poussé, se réfugia auprès du prince de Hesse, pour échapper à la justice.

« Ney, au contraire, fut entraîné par le vœu, par les clameurs unanimes de son armée. Il n'y avait que neuf mois seulement qu'il reconnaissait un monarque qu'avaient précédé six cent mille baïonnettes étrangères ; monarque qui n'avait pas accepté la constitution à lui présentée par le sénat, comme condition formelle et nécessaire de son retour, et qui déclarant qu'il régnait depuis dix-neuf ans, manifestait

par là qu'il regardait tous les gouvernements précédents comme des usurpations.

« Ney, élevé dans la souveraineté nationale, avait combattu pendant vingt-cinq ans pour soutenir cette cause, et de simple soldat s'était élevé au rang de maréchal. Si sa conduite au 20 mars n'est pas honorable, elle est au moins explicable, et sous quelques rapports excusable ; mais celle de Turenne était véritablement criminelle, parce que la Fronde était un parti allié à l'Espagne, lequel faisait alors la guerre à son Roi ; enfin, parce qu'il était poussé par son propre intérêt et celui de sa famille, espérant obtenir une souveraineté aux dépens de la France, et par conséquent au préjudice de sa patrie. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Établissement à Longwood

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 10 décembre 1815.

Translation à Longwood. – Description de la route. – Prise de possession. – Premier bain, etc.

L'Empereur m'a fait appeler vers les neuf heures pour le suivre dans le jardin ; il était contraint de sortir de bonne heure de sa chambre, tout devant en être enlevé le matin même pour être transporté à Longwood. Arrivé au jardin, l'Empereur y a fait appeler notre hôte, M. Balcombe, et a demandé son déjeuner ; il a voulu que M. Balcombe déjeunerât avec lui. Il était à merveille ; sa conversation a été fort gaie.

Vers les deux heures on a annoncé l'amiral ; il s'avancait avec un certain embarras : la manière dont l'Empereur s'était vu traiter à Briars, les gênes imposées à ceux des siens demeurés à la ville, avaient créé de l'éloignement ; l'Empereur avait cessé de recevoir l'amiral : toutefois il l'a traité en ce moment comme s'ils s'étaient vus la veille.

Enfin on a quitté Briars, on s'est mis en route pour Longwood. L'Empereur a monté le cheval qu'on lui avait fait venir du Cap : il le voyait pour la première fois ; il était petit, vif, assez gentil. L'Empereur avait repris son uniforme des chasseurs de la garde ; sa grâce et sa bonne mine étaient particulièrement remarquables ce jour-là ; tout le monde en faisait l'observation autour de nous, et je me complaisais à l'entendre dire. L'amiral lui prodiguait ses soins. Beaucoup de monde s'était réuni sur la route pour le voir passer, et plusieurs officiers anglais, joints à nous, grossissaient sa suite.

Pour se rendre de Briars à Longwood on revient pendant quelque temps vers la ville, puis tournant tout à coup à droite, on franchit, à l'aide de trois ou quatre sinuosités, la chaîne qui forme un des côtés de la vallée ; alors on se trouve sur un plateau un tant soit peu ascendant, et l'on découvre un nouvel horizon, de nouveaux sites¹⁰. On laisse derrière soi la chaîne des montagnes pelées, et des rocs stériles qui caractérisent le côté du débarquement ; on a en front une nouvelle chaîne transversale, dont le pic de Diane est le sommet le plus élevé, en même temps qu'il semble être la clef et le noyau de tout le système environnant ; sur la gauche, qui est la partie orientale de l'île ou le côté de Longwood, l'horizon est fermé par la chaîne crevassée de rochers nus qui forment le contour et la barrière de l'île ; le sol se montre entièrement en désordre, inculte et désert : mais sur la droite l'œil plonge sur un terrain assez étendu, fort tourmenté il est vrai, mais du moins montrant de la verdure, un assez grand nombre d'habitations et toutes les traces de la culture ; de ce côté le tableau, il faut l'avouer, est tout à fait romantique et même agréable.

À mesure qu'on avance sur une route en fort bon état, se creuse sur la gauche une vallée profonde. Au bout de deux milles, la route fait brusquement un coude à gauche, à ce coude se trouve *hut's-gate*, mauvaise petite maison choisie pour la demeure du grand-maréchal et de sa famille. À quelques pas de là ; la vallée de gauche, qui va toujours en se creusant, forme alors un gouffre circulaire, auquel son étendue, sa profondeur et son ensemble gigantesque, ont fait donner le nom de *Bol-de-Punch-du-Diable* ; la route étant fort rétrécie en cet endroit par une éminence à droite, on se trouve obligé de prolonger à

10. **Voir la carte.**

gauche et de très près, ce précipice jusqu'à ce qu'elle s'en détache pour atteindre Longwood, qu'on rencontre bientôt sur la droite¹¹.

À la porte de Longwood s'est trouvé une garde sous les armes, rendant les honneurs prescrits à l'auguste captif. Son cheval, vif et indocile, peu accoutumé à tout ce spectacle et effrayé par le tambour, se refusait obstinément à franchir le seuil, et ce n'est que par la force de l'éperon que le cavalier est venu à bout de l'y lancer ; et alors aussi des regards significatifs se sont échangés involontairement entre ceux qui formaient son escorte ; et nous nous sommes trouvés enfin dans notre nouvelle demeure.

L'amiral s'est empressé de tout montrer dans les plus petits détails ; il avait constamment tout dirigé, certains ouvrages étaient même de ses mains. L'Empereur a trouvé le tout très bien ; l'amiral s'en est montré des plus heureux ; on voyait qu'il avait redouté la mauvaise humeur et le dédain ; mais l'Empereur au contraire témoignait une bonté parfaite.

Il s'est retiré vers les six heures, et m'a fait signe de le suivre dans sa chambre, il a parcouru alors divers petits meubles qui s'y trouvaient, s'informant si j'en avais autant ; sur la négative, il me les a fait emporter avec une grâce charmante, disant : « Prenez toujours ; pour moi je ne manquerai de rien, on me soignera plus que vous. » Il se trouvait très fatigué ; il m'a demandé s'il n'en portait pas les traces. C'était le

11. Ce serait peut-être ici le lieu de placer la carte géographique qui a été promise ; mais ayant été travaillée avec assez de soin pour en faire une espèce de gravure, on a eu l'idée de ne plus mettre dans le volume cette carte, qui se trouverait gâtée par ses plis ; mais de la donner séparément, de manière à ce qu'on pût la faire encadrer, si on en avait la fantaisie.

Il a été dessiné aussi, et comme pendant à cette carte géographique, quatre différentes vues de Sainte-Hélène, sous un même cadre, qu'on pourra se procurer à volonté. (LC)

résultat de cinq mois d'un repos absolu : il avait beaucoup marché le matin, et venait de faire quelques milles à cheval.

Cette nouvelle demeure se trouvait garnie d'une baignoire que l'amiral était venu à bout de faire exécuter, tant bien que mal, par ses charpentiers. L'Empereur, qui avait été privé de bains depuis la Malmaison, et pour qui ils étaient devenus une des nécessités de la vie, a voulu en prendre un dès l'instant même. Il m'a dit de lui tenir compagnie durant ce temps, et là il traçait les petits détails de notre établissement nouveau ; et comme le local qu'on m'avait assigné était des plus mauvais, il a voulu que je m'établisse, durant le jour, dans ce qu'il a appelé son cabinet topographique, attenant à son propre cabinet. Le tout, disait-il, afin que je me trouvasse moins éloigné de lui. Tout cela était dit avec une bonté qui me pénétrait. Il l'a poussée même jusqu'à me dire, à plusieurs reprises, qu'il fallait que je vinsse le lendemain prendre aussi un bain dans sa baignoire ; et sur ce que mon attitude s'en excusait par un respect profond et une retenue indispensable : « Mon cher, a-t-il dit, en prison il faut savoir s'entr'aider. Je ne saurais après tout occuper cette machine tout le jour, et ce bain vous ferait autant de bien qu'à moi. » On eût dit qu'il cherchait à me dédommager de ce que j'allais le perdre, de ce que je ne serais plus le seul auprès de lui. En effet, tant de bonté me donnait du bonheur, il est vrai ; mais ce n'était pas sans quelque tristesse. Tout ce que faisait là l'Empereur était le prix de mes assiduités de Briars, sans doute ; mais cela m'annonçait aussi peut-être la fin de cette habitude journalière que j'avais due à notre solitude profonde.

Après son bain, l'Empereur ne voulant pas se rhabiller, a dîné dans sa chambre et m'a retenu avec lui ; nous étions seuls, la conversation a conduit à une circonstance toute particulière, dont le résultat pouvait

être d'une grande importance. Il m'en a demandé mon avis et m'a chargé de lui en présenter le lendemain mes idées...

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 11 au jeudi 14 décembre 1815.

Description de Longwood, etc. – Détail des appartements.

Enfin se déroulait pour nous une portion nouvelle de notre existence, sur le malheureux rocher de Sainte-Hélène. On venait de nous établir dans nos futures demeures et de nous assigner les limites de notre sauvage prison.

Longwood, dans le principe, simple ferme de la compagnie, abandonnée au sous-gouverneur pour lui tenir lieu de maison de campagne, se trouve dans une des parties les plus élevées de l'île. Le thermomètre anglais marque dix degrés de différence en moins avec la vallée où nous avons débarqué. C'est un plateau assez étendu sur la côte orientale, et assez près du rivage. Des vents éternels, parfois violents et toujours de la même partie, en balayant constamment la surface ; des nuages le couvrent presque toujours ; le soleil qui y paraît rarement, n'en a pourtant pas moins d'influence sur l'atmosphère : il attaque le foie, si on ne s'en préserve avec soin¹² ; des pluies abondantes et soudaines achèvent d'empêcher qu'on ne distingue ici aucune saison régulière ; il n'en est point à Longwood, ce n'est qu'une continuité de vent, de nuages, d'humidité ; toujours une température modérée et monotone qui présente du reste peut-être plus d'ennui que d'insalubrité. L'herbe, en dépit des fortes pluies, disparaît rongée par le

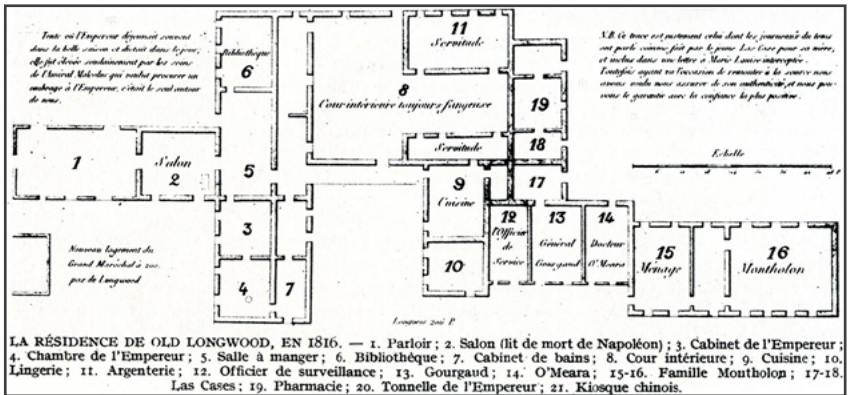
12. Voyez l'ouvrage du docteur O'Meara. (*Bechet aimé*, 1824.) (LC)

vent ou flétrie par la chaleur ; l'eau y est amenée par un conduit, et se trouve si malsaine que le sous-gouverneur, que nous avons remplacé, n'en faisait usage, pour lui ou pour ses gens, qu'après l'avoir fait bouillir ; nous avons été contraints d'en faire autant nous-mêmes. Les arbres qu'on y voit, et qui de loin lui prêtent un aspect riant, ne sont que des arbres à gomme, arbuste chétif et bâtard qui ne donne point d'ombre. Une partie de l'horizon présente au loin l'immense mer ; le reste n'offre plus que d'énormes rochers stériles, des abîmes profonds, des vallées déchirées, et au loin la chaîne nuageuse et verdie du Pic-de-Diane. En résumé, l'aspect de Longwood ne saurait être agréable qu'au voyageur fatigué d'une longue navigation, pour qui toute terre a des charmes. S'il s'y trouve transporté par un beau jour, frappé des objets bizarres qui s'offrent soudainement à sa vue, il peut s'écrier même : que c'est beau ! Mais cet homme n'y est que pour un instant ; et quel supplice sa fausse admiration ne fait-elle pas éprouver alors aux captifs condamnés à y demeurer toujours !

Depuis deux mois on n'avait pas cessé de travailler pour mettre Longwood en état de nous recevoir ; toutefois les résultats étaient bien peu de chose.

On entre à Longwood par une pièce qui venait d'être bâtie, destinée à servir tout à la fois d'antichambre et de salle à manger ; de là on passe dans une pièce attenante, dont on avait fait le salon ; on entre ensuite dans une troisième fort obscure, en travers sur celles-ci ; on l'avait désignée pour recevoir les cartes et les livres de l'Empereur : elle est devenue plus tard la salle à manger. En tournant à droite, dans cette chambre, on trouvait la porte de l'appartement de l'Empereur ; cet appartement consistait en deux très petites pièces égales, à la suite l'une de l'autre, formant son cabinet et sa chambre à coucher ; un petit corridor extérieur, en retour de ces deux pièces, lui servait de salle de bain. À l'opposite de l'appartement de l'Empereur, à l'autre

extrémité du bâtiment, était le logement de madame de Montholon, de son mari et de son fils, local qui a formé depuis la bibliothèque de l'Empereur. En dehors de tout cela, et au travers d'issues informes, une petite pièce carrée, au rez-de-chaussée, contiguë à la cuisine, fut ma demeure. Au travers d'une trappe pratiquée au plancher, et à l'aide d'une échelle de vaisseau, on arrivait au gîte de mon fils, véritable grenier qui ne renfermait guère que la place de son lit. Nos fenêtres et nos lits demeuraient sans rideaux ; le peu de meubles de nos chambres provenait évidemment de ce dont les habitants s'étaient défait dans cette circonstance ; heureux, sans doute, de trouver cette occasion de les placer à profit pour les renouveler ensuite avec avantage.



Plan de la résidence de Old Longwood en 1816.

Le grand-maréchal, sa femme et ses enfants avaient été laissés à deux milles en arrière de nous, dans un abri tel que dans le pays même, il porte le nom de *Hutte* (*Hut's-gate*).

Le général Gourgaud fut mis sous une tente, ainsi que le médecin¹³ et l'officier préposé à notre garde, en attendant que l'on eût achevé leurs chambres, que construisaient à la hâte les matelots du *Northumberland*.

Une espèce de jardin régnait autour de nous ; mais le défaut d'eau, la nature du climat, le peu de soins que nous pouvions lui donner faisaient qu'il n'en avait réellement que le nom.

En face de nous, et séparé par un ravin assez profond, était campé, à une assez petite distance, le 53^e, dont divers postes couronnaient les sommités voisines : tel était notre nouveau séjour.

Le 12, je rendis compte à l'Empereur de l'objet particulier sur lequel il m'avait dit, deux jours auparavant, de lui présenter mes idées ; il ne décida rien, croyant la chose tout à fait inutile. J'avais osé insister parce que, dans le doute même, il n'y avait du moins rien à risquer ni à perdre : c'était se donner la chance de la loterie sans la dépense de la mise. L'événement a prouvé du reste qu'il avait bien jugé ; la chose eût été parfaitement inutile ; elle n'eût pu amener aucun résultat... ..

Le même jour le colonel Wilks, ancien gouverneur pour la compagnie, que l'amiral était venu déplacer, vint faire sa visite à l'Empereur ; je servis d'interprète. Le lendemain ou le surlendemain, le *Minden* fit voile pour l'Europe ; j'en profitai pour écrire à Londres et à Paris.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

13. Ce médecin était le docteur O'Meara, du *Northumberland*, qui voyant Napoléon partir pour Sainte-Hélène, sans médecin, s'offrit généreusement, aux grands applaudissements de tous les siens, et à la vive reconnaissance de nous tous. Les ministres anglais seuls semblent s'en être irrités : tout le monde sait les outrages, les injustices révoltantes, les persécutions que leur froide et barbare furie ont accumulés plus tard sur la tête de ce digne Anglais, qui n'avait fait pourtant qu'honorer l'humanité, son pays et son cœur. (LC)

Vendredi 15. – Samedi 16 décembre 1815.

Régularisation de la maison de l'Empereur. – Situation morale des captifs entre eux, etc. – Quelques nuances du caractère de l'Empereur. – Portrait de Napoléon par M. de Pradt, traduit d'une gazette anglaise. – Réfutation.

La maison domestique de l'Empereur, au départ de Plymouth, se trouva composée encore de onze personnes. Je me fais un plaisir de consacrer ici leurs noms ; je le dois à leur dévouement.

Quelque nombreuse que se trouvât cette maison de l'Empereur, on pourrait dire cependant que, depuis notre départ d'Angleterre, durant notre traversée, et depuis notre débarquement à Sainte-Hélène, elle avait cessé d'exister pour lui¹⁴.

Notre dispersion, les incertitudes de notre établissement, nos besoins, l'irrégularité avec laquelle ils étaient satisfaits, avaient nécessairement créé le désordre.

Dès que nous nous trouvâmes tous réunis à Longwood, l'Empereur voulut régulariser tout ce qui était autour de lui, et chercha à employer chacun de nous suivant la pente de son esprit. Conservant au grand-maréchal le commandement et la surveillance du tout en grand, il confia à M. de Montholon tous les détails domestiques ; il donna au général Gourgaud la direction de l'écurie, et me réserva le détail des meubles avec l'administration intérieure de ce qui nous

14. Personnes composant le service de l'Empereur.

Chambre : Marchand, Parisien, 1^{er} valet de chambre ; Saint-Denis, dit Ali, de Versailles, valet de chambre ; Noverraz, Suisse, idem ; Santini, Corse, huissier.

Livrée : Archambault aîné, de Fontainebleau, piqueur ; Archambault cadet, idem, idem ; Gentilini, Elbois, valets de pied.

Bouche : Cipriani, Corse mort à Sainte-Hélène, maître d'hôtel ; Pierron, Parisien, officier ; Lepage, cuisinier ; Rousseau, de Fontainebleau, argentier. (LC)

serait fourni. Cette dernière partie me semblait tellement en contact avec les détails domestiques, et je trouvais que l'unité sur ce point devait être si avantageuse au bien commun, que je me prêtai le plus que je pus à m'en faire dépouiller ; ce qui ne fut ni difficile ni long.

Ces nouvelles dispositions de l'Empereur arrêtées, tout commença à marcher tant bien que mal, et nous en fûmes certainement beaucoup mieux. Toutefois ces dispositions, quelque raisonnables qu'elles fussent, ne laissèrent pas de semer parmi nous des germes d'éloignement qui poussèrent de légères racines, et reparurent parfois à la surface : l'un trouvait qu'il avait perdu, l'autre voulait donner trop de lustre à sa partie, un autre se trouvait lésé dans le partage. Nous n'étions pas les membres d'une même famille qui s'employant chacun selon leurs moyens, ne songent qu'à faire prospérer la masse commune. Ce que la nécessité eût dû nous contraindre de faire, nous étions loin de le mettre en pratique ; nous nous débattions encore sur les débris de quelque luxe, et les restes de quelque ambition.

Quand l'attachement à la personne de l'Empereur nous réunit autour de lui, le hasard seul, et non pas les sympathies, présida à notre agglomération ; ce fut un ensemble purement fortuit, et non le résultat des affinités. Aussi formions-nous masse à Longwood, plutôt par encercle que par cohésion. Et comment en eût-il été autrement ? Nous étions presque tous étrangers les uns aux autres, et malheureusement les circonstances, l'âge, le caractère, étaient en nous autant de dispositions à le demeurer.

Ces circonstances, bien que légères, ont eu pourtant la conséquence fâcheuse de nous priver, en grande partie, de nos plus douces ressources. Elles ont empêché parmi nous cette confiance, cet épanchement, cette union intime qui peuvent répandre quelques charmes, même au sein des plus cruelles infortunes. Mais aussi par contre, ces

mêmes circonstances m'ont bien souvent rendu témoin des dispositions privées du cœur de l'Empereur : ses invitations indirectes à nous unir et à confondre nos sentiments ; son soin constant à nous épargner tout juste motif de jalousie ; cette distraction calculée qui lui dérobaient ce dont il ne voulait pas s'apercevoir ; enfin, jusqu'aux gronderies mêmes si paternelles, dont, nous nous rendions quelquefois l'objet, et qui, pour le dire en passant à l'honneur de chacun de nous, étaient évitées avec autant de zèle, reçues avec autant de respect que si elles fussent émanées du trône des Tuileries.

Qui aujourd'hui sur la terre pourrait se flatter de connaître dans l'Empereur l'homme privé plus que moi ? Qui a possédé les deux mois de solitude au désert de Briars ? Qui a joui de ces longues promenades au clair de lune, de ces heures nombreuses écoulées avec lui ? Qui a eu comme moi l'instant, le lieu, le sujet des conversations ? Qui a reçu le ressouvenir des charmes de l'enfance, le récit des plaisirs de la jeunesse, l'amertume des douleurs modernes ?

Aussi puis-je m'expliquer à présent bien des circonstances qui semblaient, dans le temps, à plusieurs, difficiles à entendre. Je comprends bien, surtout aujourd'hui, ce qui nous frappait si fort, et le caractérisait particulièrement aux jours de sa puissance ; savoir : Qu'on n'était jamais complètement perdu avec lui, que quelqu'éclatante qu'eût été la disgrâce, quelque profond qu'eût été l'abîme où l'on avait été jeté, on devait toujours espérer d'en revenir ; qu'une fois auprès de lui, quelque faute que l'on fit, quelque déplaisir que l'on causât, il était bien rare de s'en voir éloigné tout à fait. C'est qu'il est dans l'Empereur, à un degré éminent, deux qualités bien précieuses : un grand fond de justice et une disposition naturelle à s'attacher. Quelque soient les contrariétés et les mouvements de colère qu'il tient à éprouver, il est encore un sentiment de justice qui reste tout puissant sur lui ; on est

toujours sûr de le rendre attentif à de bonnes raisons ; on est même sûr, si l'on garde le silence, de les lui voir produire lui-même, s'il s'en présente à son esprit. D'un autre côté, il n'oublie jamais les services une fois rendus ; pas davantage les habitudes prises ; tôt ou tard le ressouvenir lui en vient à l'esprit ; il se dit tout ce que l'on a dû souffrir, trouve que le châtiment a été assez long, et fait alors chercher au loin celui que le monde même avait oublié ; celui-ci réparait au grand étonnement de tous, à l'étonnement de lui-même. On en connaît une foule d'exemples.

L'Empereur, sans être démonstratif, s'attache sincèrement. Une fois qu'il a pris l'habitude de quelqu'un, il ne pense pas qu'il puisse s'en séparer ; il en aperçoit les fautes, il les condamne, il blâme son propre choix, il gronde même avec force ; mais on n'a rien à craindre, et sont comme autant de nouveaux liens.

On sera surpris sans doute de me voir esquisser ces traits du caractère de Napoléon, avec autant de simplicité. Tout ce qu'on en écrit ordinairement est si recherché ; on se croit obligé à tant d'antithèses, à tant de brillant ; c'est qu'en général les autres cherchent l'effet, ils se torturent l'esprit ; moi j'écris ici ce que je vois, j'exprime ce que je sens. Cette réflexion du reste ne saurait venir plus à propos.

L'Empereur parcourait aujourd'hui avec moi, dans les papiers anglais, un portrait de lui par l'archevêque de Malines¹⁵, hérissé d'antithèses et d'esprit alambiqué, de contrastes et d'afféterie : il a voulu que le grand-maréchal le lui transcrivit mot à mot, en voici les principaux traits :

15. Dominique Dufour de Pradt, archevêque de Malines (1759-1837). (*JMS*)

« L'esprit de Napoléon (dit l'abbé de Pradt dans son ambassade de Varsovie, en 1812) était vaste ; mais à la manière des Orientaux, et, par une disposition contradictoire, il retombait, comme de son propre poids, dans des détails qu'on pourrait dire ignobles. Le premier jet était toujours grand, et le second petit et vil. Il en était de son esprit comme de sa bourse, dont la munificence et la lésine tenaient chacune un cordon. Son génie, fait à la fois pour la scène du monde et pour les tréteaux, représentait un manteau royal joint à un habit d'arlequin. C'était l'homme des deux extrêmes ; l'homme qui, ayant commandé aux Alpes de s'abaisser, au Simplon de s'aplanir, à la mer de s'approcher ou de s'éloigner de ses rivages, a fini par se livrer lui-même à une croisière anglaise.

« Doué d'une sagacité merveilleuse, infinie ; étincelant d'esprit ; saisissant, créant, dans toute question, des rapports inaperçus et nouveaux ; abondant en images vives, pittoresques, en expressions animées, et pour ainsi dire dardées, plus pénétrantes par l'incorrection même de son langage, toujours un peu empreint d'étrangeté ; sophiste et subtile, mobile à l'excès, il s'était fait d'autres règles d'optique que les autres hommes. Joignez à ces dispositions, l'ivresse du succès, l'habitude de boire dans la coupe enchantée, de s'enivrer de tout l'encens de l'univers, et vous serez sur la voie de l'homme qui, unissant dans ses bizarreries tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus vil parmi les mortels, de plus majestueux dans l'éclat de la souveraineté, de plus péremptoire dans le commandement, avec ce qu'il y a de plus ignoble et de plus lâche jusque dans ses plus grands attentats ; joignant les guets-apens aux détronements, présente une espèce de *Jupiter Scapin*, qui n'avait pas encore paru sur la scène du monde. »

Certes, voilà de l'esprit, et du plus recherché. Je passerai, sur l'inconvenance, le scandale du caractère grave d'un prêtre, d'un archevêque

comblé des bienfaits de son souverain, auquel, durant sa prospérité, il fit la cour la plus assidue ; qu'il entoura des plus grandes flatteries, et qui se permet, au jour de l'infortune, des expressions aussi triviales, aussi grotesques, aussi injurieuses que celles qu'on vient de lire plus haut..... (*Napoléon en habit d'Arlequin !... Un Jupiter Scapin !...*)



Dufour de Pradt, archevêque de Malines.

Je ne m'arrêterai que sur le mérite du jugement de M. l'abbé de Pradt quand il dit que le premier jet de l'Empereur était toujours grand, le second petit ; que c'était l'homme des extrêmes ; l'homme qui, ayant commandé aux Alpes de s'abaisser, au Simplon de s'aplanir, a fini par se livrer lui-même à une croisière anglaise. »

M. l'abbé de Pradt a donc bien peu senti l'élévation, la grandeur, la magnanimité d'une si noble démarche. Se séparer d'un peuple qu'égarèrent des meneurs infidèles,

afin de lui faciliter ses destinées ; sacrifier ses intérêts personnels aux maux d'une guerre civile, sans résultats nationaux ; dédaigner des asiles honorables, assurés ; mais dépendants ; préférer le refuge chez un peuple dont on fut pendant vingt ans le constant ennemi ; lui

supposer une magnanimité égale à la sienne ; honorer assez ses lois, pour s'y croire à l'abri de l'ostracisme de l'Europe. Certes, de telles pensées, de telles déterminations, ne sauraient être l'opposé du gigantesque, du noble et du grand.

N. B. : Ici venaient, dans mon journal, plusieurs pages pleines de très mauvais détails sur M. l'archevêque de Malines, tous sortis de la bouche de l'Empereur, ou produits par nous-mêmes ; je les passe aujourd'hui, je crois le devoir à la satisfaction que l'on m'a dit avoir été éprouvée plus tard par l'Empereur à la lecture des concordats écrits par M. de Pradt ; je cède, pour mon compte, à celle que m'ont causée depuis, cent autres témoignages de même nature et de la même source.

L'amende honorable spontanée des gens, est de mille fois supérieure à toutes les rétorsions qu'on pourrait accumuler contre eux. Et puis, il est des personnes pour qui un retour n'est pas sans mérite, et qui se plaisent à en tenir compte : je suis de ce nombre.

Au moment où j'écrivais ceci, on m'a fait lire, de M. l'abbé de Pradt, des lignes nouvelles qui sont certainement très belles dans leur diction ; mais qui sont bien plus belles encore par leur justesse et leur vérité. Je ne puis me refuser à les transcrire ici ; elles seront une compensation de celles qui précèdent.

Une déclaration des souverains, émanée de Laybach, qualifiant avec réprobation Napoléon de représentant de la révolution, M. l'archevêque de Malines s'exprime ainsi :

« Il est trop tard pour insulter Napoléon quand il est sans armes, lorsque pendant tant d'années on a fléchi devant lui, quant à son tour il en avait... Des mains armées doivent respecter les mains désarmées, et la gloire du vainqueur se compose en partie d'égards

pour les captifs, surtout quand ce n'est pas sous le génie, mais sous le nombre, qu'on a succombé. Il est trop tard d'appeler Napoléon révolutionnaire, après l'avoir appelé longtemps restaurateur de l'ordre en France, et par elle en Europe ; il est trop tard pour lui lancer un trait flétrissant, après lui avoir tendu la main comme ami, donné sa foi comme allié, et cherché des appuis pour un trône ébranlé, en mêlant son sang avec le sien. »

Plus loin il dit :

« *Lui, Représentant de la révolution ?*

« Elle rompt les liens de la France avec Rome, il les renoue.

« Elle a abattu et fermé les temples, il les relève.

« Elle a fait deux clergés ennemis, il les rappelle à l'amitié.

« Elle a profané Saint-Denis, il le purifie et offre des expiations aux cendres des Rois.

« Elle a abattu le trône, il le relève et le rehausse. »

« Elle a éloigné de leur patrie les hautes classes de la France ; il leur en ouvre les portes avec celles de son palais, quoiqu'il les connaisse pour ses irréconciliables ennemies, et pour la plupart ennemies des services publics ; il les incorpore de nouveau avec la société dont elles avaient été si violemment séparées.

« C'est le *Représentant d'une révolution*, à laquelle on attache la note d'antisociale, qui a fait venir de Rome le chef de l'église pour verser sur son front l'huile qui consacre les diadèmes ?

« C'est le *Représentant d'une révolution*, qu'on déclare ennemie des Rois, celui qui en a rempli l'Allemagne, qui a fait passer les princes

à des rangs supérieurs à ceux qu'ils occupaient, qui a refait la haute-royauté, et recréé un modèle effacé.

« C'est le *Représentant d'une révolution*, qu'on veut faire passer pour un principe d'anarchie, celui qui, nouveau Justinien, a fait rédiger, au milieu du tumulte des armes, des embûches de la politique extérieure, tous ces Codes qui sont ce qu'il y a encore de moins défectueux dans la législation humaine, et de la main duquel est sortie cette machine de gouvernement, la plus vigoureuse qui existe sur la terre.

« C'est le *Représentant d'une révolution*, accusée vulgairement d'avoir tout détruit, celui qui a refait les universités, les écoles, qui a couvert son empire de chefs-d'œuvre des arts ; c'est l'auteur des travaux les plus vastes, les plus hardis qui aient étonné et honoré l'esprit humain ; c'est en présence des Alpes aplanies à sa voix ; des mers domptées à Cherbourg, à Flessingue, au Helder, à Anvers ; des fleuves docilement courbés sous le poids des ponts d'Iéna, de Sèvres, de Bordeaux, de Turin ; des canaux liant les mers entre elles, dans un cours indomptable pour le souverain des mers ; enfin, c'est en présence de Paris, métamorphosé par lui, qu'on le dit un agent général de destruction ! Celui qui a tout refait, *représente* ce qui a tout détruit ! Encore une fois, à quels hommes privés de discernement croit-on donc parler ! etc., etc. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 17 décembre 1815.

Ma situation matérielle adoucie. – Mon lit changé, etc.

L'Empereur m'a fait demander à deux heures ; il commençait sa toilette. En me voyant il m'a trouvé pâle ; je lui ai dit que cela pouvait venir de l'atmosphère de ma chambre, dont le voisinage de la cuisine faisait une véritable étuve, souvent remplie de fumée. Il a voulu alors que je m'emparasse tout à fait du cabinet topographique pour y travailler le jour, et y coucher la nuit, dans le lit même que l'amiral lui avait fait préparer, et dont il n'avait pas voulu faire usage, préférant son lit de campagne habituel. En finissant sa toilette et choisissant parmi deux ou trois tabatières qu'il avait sous la main, il en a donné une assez brusquement à son valet de chambre (Marchand). « Serrez cela, a-t-il dit, je la retrouve toujours sous mes yeux ; elle me fait mal. » Je ne saurais dire ce que c'était ; je présume toutefois qu'il s'agissait d'un portrait du Roi de Rome.

L'Empereur est sorti, je l'ai suivi ; il a fait le tour de la maison et a voulu entrer dans ma chambre. Touchant un miroir de toilette, il m'a demandé si c'était celui qu'il m'avait donné.

Puis, portant la main à la muraille que chauffe la cuisine, il m'a répété que je ne pouvais pas demeurer là ; qu'il voulait absolument que je couchasse désormais dans son lit du cabinet topographique, ajoutant la parole charmante que c'était le *lit d'un ami*.

Nous nous sommes dirigés ensuite vers une mauvaise ferme qui était en vue. Sur notre chemin se trouvait le casernement des Chinois : ce sont des hommes de main-d'œuvre, des laboureurs, etc., que les bâtiments anglais enrôlent à Macao, qui restent dans l'île au service de la compagnie un certain nombre d'années, et s'en retournent après avoir

recueilli un petit pécule, à la manière de nos Auvergnats. L'Empereur voulu leur faire beaucoup de questions, mais nous n'avons jamais pu nous entendre.

Nous avons voulu ensuite entrer dans ce qu'on appelle la ferme de Longwood. L'expression avait séduit l'Empereur ; il croyait trouver ces belles fermes de Flandres ou d'Angleterre ; ce n'était que la fange de nos plus sales métairies. De là nous sommes descendus au jardin de la compagnie, formé dans la rigole des deux ravins opposés. L'Empereur a fait venir le jardinier et celui qui surveille le bétail de la compagnie et commande les Chinois ; il leur a fait, à chacun, une foule de questions relatives à leurs emplois. Il est rentré très fatigué de sa course à pied : nous avons pourtant à peine fait un mille ; mais c'était sa première excursion.

Avant dîner, l'Empereur m'a fait appeler, ainsi que mon fils, pour notre travail accoutumé. Il m'appelait paresseux, et me faisait observer que mon fils en riait sous cape. Il m'en a demandé la raison ; j'ai répondu que c'était sans doute parce que Sa Majesté le vengeait. « Ah ! j'entends, a-t-il dit en riant, je suis ici le grand-père. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 18. – Mardi 19 décembre 1815.

Habitudes et heures de l'Empereur. – Son style aux deux Impératrices. – Détails.
– Maximes de l'Empereur sur la police. – Police secrète des lettres. – Détails curieux. – L'Empereur pour un gouvernement fixe et modéré.

Peu à peu nos heures et nos habitudes se régularisèrent et s'établirent. L'Empereur déjeunait vers les dix heures dans sa chambre, sur un

guéridon, parfois il appelait l'un de nous. À la table de service nous déjeunions à peu près à la même heure ; l'Empereur, pour notre agrément particulier, nous avait laissés libres d'en faire les honneurs et d'y inviter qui bon nous semblerait.

Il n'y avait pas encore d'heures fixes pour la promenade ; la chaleur était très forte dans le jour, l'humidité prompte et grande vers le soir. On annonçait depuis longtemps des chevaux de selle et de voiture venant du cap de Bonne-Espérance ; mais ils n'arrivaient point. L'Empereur travaillait dans la journée avec plusieurs de nous ; il me réservait d'ordinaire pour le temps qui précédait le dîner, lequel n'était guère servi que sur les huit ou neuf heures.

Il me faisait donc venir sur les cinq ou six heures avec mon fils ; je n'écrivais ni ne lisais plus, à cause de l'état de mes yeux ; mon fils était venu à bout de me remplacer ; c'était lui qui écrivait ce que l'Empereur dictait ; je n'étais plus là que pour l'aider à se retrouver plus tard dans son griffonnage, ce à quoi je m'étais habitué de manière à pouvoir reproduire, presque littéralement et dans leur entier, toutes les paroles de l'Empereur.

La campagne d'Italie était finie, nous la repassions en entier ; l'Empereur corrigeait ou dictait de nouveau. On dînait, ainsi que je viens de le dire, de huit à neuf heures ; la table était mise dans la première pièce en entrant ; Mme de Montholon était à la droite de l'Empereur ; j'étais à sa gauche ; MM. de Montholon, Gourgaud et mon fils étaient dans les parties opposées. La salle avait encore de l'odeur, surtout quand le temps était humide ; et quelque peu qu'il y en eût, c'était encore assez pour incommoder l'Empereur ; aussi nous n'étions pas dix minutes à table. On préparait le dessert dans la pièce voisine, qui était le salon ; nous allions nous y remettre à table, on y

servait le café ; la conversation se prolongeait, on lisait quelques scènes de Molière, de Racine, de Voltaire ; nous regrettions chaque fois de n'avoir pas Corneille. De là on passait à une table de reversi¹⁶ ; c'était le jeu de l'Empereur au temps de sa jeunesse, disait-il. Ce ressouvenir lui était agréable ; il pensait qu'il pouvait s'en amuser longtemps ; il ne tarda pas à se détromper ; du reste, nous le jouions avec toutes ses variantes, ce qui amenait beaucoup de mouvement ; j'ai vu jusqu'à 15 ou 18,000 fiches de remises. L'Empereur essayait presque à chaque coup de faire le reversi, c'est-à-dire de faire toutes les levées, ce qui est assez difficile, et cela lui réussissait néanmoins souvent : le caractère perce toujours et partout ! On se retirait de dix à onze heures.

Aujourd'hui 19, quand j'aborde l'Empereur, il me donne à lui traduire un libelle qui lui était tombé sous la main. À travers mille inepties, nous arrivons à des lettres privées qu'il adressait à l'impératrice Joséphine, sous la forme solennelle de *Madame et chère épouse*. Ensuite c'était une combinaison d'espions et d'agents, à l'aide desquels l'Empereur lisait dans l'intérieur de toutes les familles en France, et perçait dans l'obscurité de tous les cabinets de l'Europe. L'Empereur n'a pas voulu aller plus loin, et m'a fait jeter le livre, en me disant : « C'est par trop bête ! »

Le fait est que Napoléon, dans ses relations privées, n'a jamais cessé d'écrire très bourgeoisement *tu* à l'Impératrice Joséphine, et *ma bonne petite Louise* à Marie-Louise.

La première fois que j'ai vu de l'écriture suivie de l'Empereur, c'est à Saint-Cloud, après la bataille de Friedland, entre les mains de l'Impératrice Joséphine, qui se plaisait à nous la faire déchiffrer comme

16. Le reversi est un jeu de société de stratégie qui se joue sur un tablier de 64 cases unicolores, où l'on doit placer des pions de deux couleurs. (JMS)

des espèces d'hiéroglyphes. Elle portait : « Mes enfants viennent d'illustrer encore une fois ma carrière ; la journée de Friedland s'inscrira dans l'histoire à côté de celles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. *Tu* feras tirer le canon ; Cambacérès fera publier le bulletin... » Plus tard la même faveur me procura la vue de la même écriture, lors du traité de Tilsit. Elle disait : « La reine de Prusse¹⁷ est réellement charmante ; elle est pleine de coquetterie pour moi ; mais n'en sois pas jalouse ; je suis une toile cirée sur laquelle tout cela ne fait que glisser. Il m'en coûterait trop cher pour faire le galant. »



Louise de Prusse,
par Mme Vigée-Lebrun.

À ce sujet on racontait alors parmi nous, dans le salon de Joséphine, que la reine de Prusse tenant à sa main une fort belle rose, l'Empereur la lui avait demandée, la Reine avait d'abord hésité quelques instants, disait-on, puis elle l'avait donnée en disant : « Pourquoi faut-il que je vous donne si facilement, vous qui demeurez inflexible sur tout ce que je vous demande ? » Faisant allusion à la place de Magdebourg, quelle avait ardemment sollicitée. Circonstance du reste tant soi peu variée, ainsi qu'on pourra s'en convaincre plus tard par le récit même de Napoléon qu'on trouvera par la suite.

17. Louise de Mecklembourg-Strelitz, reine de Prusse de 1797 à 1810. (JMS)

Telle était pourtant la nature des rapports privés, que des ouvrages anglais d'un certain mérite ont défigurés au point de démontrer l'Empereur comme un tyran farouche, insolent et brutal ; prêt à faire violence, à l'aide de ses mamelouks, à cette belle Reine, sous les yeux mêmes de son mari malheureux.

Mais voici précisément, sur le même sujet et de la même époque, une lettre authentique, dont je n'ai eu connaissance que depuis peu, et qui achèvera de donner une idée juste du style de Napoléon vis-à-vis de Joséphine, en même temps quelle fera connaître des formes aimables, et surtout une sensibilité et une galanterie domestiques qu'amis et ennemis étaient assurément bien loin de soupçonner alors en celui que, par toute l'Europe, la calomnie et le mensonge étaient venus à bout de faire passer pour le plus dur, le plus brutal, le plus insensible des hommes. Cette lettre de Napoléon est une réponse à des observations que lui adressait Joséphine sur le bulletin de la grande armée, qui s'exprimait avec trop peu de ménagement sur la reine de Prusse.

« J'ai reçu la lettre où tu me parais fâchée du mal que je dis des femmes. Il est vrai que je hais les femmes intrigantes au-delà de tout ; je suis accoutumé à des femmes bonnes, douces et conciliantes : ce sont celles que j'aime. Si elles m'ont gâté ce n'est pas ma faute, mais la tienne. Au reste, tu verras que j'ai été fort bon pour une qui s'est montrée sensible et bonne, Mme d'Hatzfeld. Lorsque je lui montrai la lettre de son mari, elle me dit, en sanglotant, avec une profonde sensibilité et naïvement : *c'est bien là son écriture. Son accent allait à l'âme, elle me fit peine, je lui dis : Eh bien, Madame, jetez cette lettre au feu, je ne serai plus assez puissant pour faire condamner votre mari.* Elle brûla la lettre, et me parut bien heureuse ; son mari est depuis tranquille, deux heures plus tard il était perdu. Tu vois donc que

j'aime les femmes bonnes, naïves et douces ; mais c'est que celles-là seules te ressemblent, etc., etc.

6 novembre 1806, à neuf heures du soir. »

Quand ce grand échafaudage de police et d'espionnage dont parlait le mauvais livre que nous venons de parcourir, échafaudage qui a fait tant de bruit dans le monde à la même époque ; quel état du continent peut se vanter d'en avoir eu moins que le gouvernement français ? Et cependant quel terrain pouvait en demander plus que la France ! Quelles circonstances le commandaient plus impérieusement ! Tous les pamphlets de l'Europe se sont dirigés sur ce point, pour rendre odieux chez autrui ce qu'ils cherchaient par là à cacher d'autant plus chez eux. Toutefois, ces mesures, si nécessaires en principe, avilissantes sans doute dans leurs détails, n'ont jamais été traitées que fort en grand par l'Empereur, et toujours d'après sa maxime constante, qu'il n'y a que ce qui est indispensable qui doit être fait. Je l'ai souvent entendu, au Conseil d'État, se faire rendre compte de ces objets, les traiter avec une sollicitude particulière, les corriger, chercher à en prévenir les inconvénients, créer des commissions de son conseil pour aller visiter les prisons, et lui faire des rapports directs. Employé moi-même dans une mission de cette nature, j'ai pu me convaincre, en effet, de tous les abus, de toutes les vexations des subalternes ; mais aussi de toute l'inclination et de l'extrême désir du Souverain de les réprimer.

L'Empereur voulut même, disait-il, chercher à relever, aux yeux des peuples, cette branche d'administration que flétrissaient en quelque sorte les préjugés et l'opinion, eu la confiant à quelqu'un dont le caractère et la moralité seraient sans reproches. Il fit appeler, en 1810, à Fontainebleau, un de ses conseillers d'État. Celui-ci avait été émigré, ou à-peu-près. Sa famille, sa première éducation, ses premières

opinions, tout eût pu le rendre suspect à quelqu'un de plus défiant que l'Empereur. Dans le cours de la conversation, il lui demanda : « Si le comte de Lille se découvrait maintenant à Paris, et que vous fussiez chargé de la police, le feriez-vous arrêter ? – Oui, sans doute, répondit le conseiller d'État, parce qu'il aurait rompu son ban, et qu'il y serait en opposition à toutes les lois existantes. » Et l'Empereur continuant à poser des questions auxquelles il fut répondu à sa satisfaction, il termina, disant : « Eh ! bien, retournez à Paris, je vous y fais mon préfet de Police. »

Quant au secret des lettres sous le gouvernement de Napoléon, quoiqu'on en ait dit dans le public, on en lisait très peu à la poste, assurait l'Empereur : celles qu'on rendait aux particuliers, ouvertes ou recachetées, n'avaient pas été lues la plupart du temps ; jamais on n'en eût fini. Ce moyen était employé, bien plus pour prévenir

les correspondances dangereuses, que pour les découvrir. Les lettres réellement lues n'en conservaient aucune trace ; les précautions étaient des plus complètes. Il existait depuis Louis XIV, disait l'Empereur, un bureau de *police politique* pour découvrir les relations avec l'étranger. Depuis ce souverain, les mêmes familles en étaient demeurées en possession ; les individus et leurs fonctions étaient inconnus ; c'était un véritable emploi. Leur éducation s'était achevée à grands frais dans les diverses capitales de l'Europe ; ils avaient leur morale particulière, et se prêtaient avec



Caricature de l'époque dénonçant le Cabinet noir.

répugnance à l'examen des lettres de l'intérieur ; c'était pourtant eux qui l'exerçaient. Dès que quelqu'un se trouvait couché sur la liste de cette importante surveillance, ses armes, son cachet étaient aussitôt gravés par le bureau, si bien que ses lettres, après avoir été lues, parvenaient néanmoins intactes, et sans aucun indice de soupçon, à leur adresse. Ces circonstances, les graves inconvénients qu'elles pouvaient amener, les grands résultats qu'elles pouvaient produire, faisaient la principale importance du directeur-général des postes, et commandaient dans sa personne beaucoup de prudence, de sagesse et de sagacité.

L'Empereur a donné à ce sujet de grandes louanges à M. Lavalette¹⁸ ; il n'était nullement partisan, du reste, de cette mesure, disait-il ; car, quant aux lumières diplomatiques qu'elle pouvait procurer, il ne pensait pas qu'elles pussent répondre aux dépenses qu'elles occasionnaient : ce bureau coûtait six cent mille francs. Et quant à la surveillance exercée sur les lettres des citoyens, il croyait qu'elle pouvait causer plus de mal que de bien. « Rarement, disait-il, les conspirations se traitent par cette voie ; et quant aux opinions individuelles obtenues par les correspondances épistolaires, elles peuvent devenir plus funestes qu'utiles au prince, surtout avec notre caractère. De qui ne nous plaignons-nous pas avec notre expansion et notre mobilité nationales ? Tel que j'aurai maltraité à mon lever, observait-il, écrira dans le jour que je suis un tyran : il m'aura comblé de louanges la veille, et le lendemain, peut-être, il sera prêt à donner sa vie pour moi. La violation du secret des lettres peut donc faire perdre au prince ses meilleurs amis, en lui inspirant à tort de la méfiance et des préventions ; d'autant plus que les ennemis capables d'être dangereux sont

18. Antoine de Lavalette (1769-1830), officier et haut fonctionnaire, est nommé en 1804 directeur général des Postes, il est également directeur du Cabinet noir, le bureau de la censure. (*JMS*)

toujours assez rusés pour ne pas s'exposer à ce danger. Il est tel de mes ministres dont je n'ai jamais pu surprendre une lettre. »

Je crois avoir déjà dit qu'au retour de l'île d'Elbe, on a trouvé, aux Tuileries, une foule de pétitions et de pièces où Napoléon se trouvait fort indécemment mentionné : il les fit brûler. « Elles eussent formé un recueil bien abject, disait l'Empereur. J'eus un moment l'idée d'en insérer quelques-unes dans le *Moniteur* ; elles auraient dégradé quelques individus, mais n'eussent rien appris sur le cœur humain : les hommes sont toujours les mêmes ! »

L'Empereur, du reste, était loin de connaître tout ce que la police exécutait en son nom sur les écrits et sur les individus : il n'en avait ni le temps ni les moyens. Aussi tous les jours apprend-il de nous, ou par des pamphlets qui lui tombent sous la main, des arrestations d'individus ou des suppressions d'ouvrages qui sont tout à fait neuves pour lui.

En parlant des ouvrages cartonnés ou défendus par la police, sous son règne, l'Empereur disait que n'ayant rien à faire à l'île d'Elbe, il s'y était amusé à parcourir quelques-uns de ces ouvrages, et souvent il ne concevait pas les motifs que la police avait eus, dans la plupart des prohibitions quelle avait ordonnées.

De là il est passé à discuter la liberté ou la limitation de la presse. C'est selon lui une question interminable et qui n'admet point de demi-mesure. Ce n'est pas le principe en lui-même, dit-il, qui apporte la grande difficulté ; mais bien les circonstances sur lesquelles on aura à faire l'application de ce principe pris dans le sens abstrait. L'Empereur serait même par nature, disait-il, pour la liberté illimitée.

C'est sous ce même point de vue, et avec les mêmes raisonnements, que je l'ai vu constamment traiter ici toutes les grandes questions ; aussi Napoléon a-t-il vraiment été et doit-il demeurer, avec le temps, le type, l'étendard et le prince des idées libérales : elles sont dans son cœur, dans ses principes, dans sa logique. Si parfois ses actions semblent s'en être écartées, c'est que les circonstances l'ont impérieusement maîtrisé. En voici une preuve que j'acquis dans le temps, et que je n'appréciais pas alors autant qu'aujourd'hui.

Causant à l'écart dans un de ces cercles du soir aux Tuileries, avec trois ou quatre personnes de la Cour groupées autour de lui, ainsi que cela arrivait souvent, il termina une grande question politique par ces paroles remarquables : « Car moi aussi je suis foncièrement et naturellement pour un gouvernement fixe et *modéré*. » Et comme la figure d'un des interlocuteurs lui exprimait quelque surprise. « Vous ne le croyez pas, continua-t-il : pourquoi ? Est-ce parce que ma marche ne semble point d'accord avec mes paroles ? Mais, mon cher, que vous connaissiez peu les choses et les hommes ! La nécessité du moment n'est-elle donc rien à vos yeux ? Je n'aurais qu'à relâcher les rênes, et vous verriez un beau tapage ; ni vous ni moi ne coucherions peut-être pas après demain aux Tuileries. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 20 au samedi 23 décembre 1815.

Première tournée de l'Empereur à cheval. – Dureté des instructions ministérielles à son égard. – Nos peines, nos plaintes. – Paroles de l'Empereur. – Réponses brutales.

L'Empereur est monté à cheval après déjeuner. Nous avons pris le chemin de la ferme ; nous avons rencontré le fermier dans le jardin

de la compagnie ; nous nous en sommes fait suivre. Nous avons parcouru tout le terrain avec lui ; l'Empereur lui faisant une foule de questions sur tous les détails de sa ferme, ainsi qu'il le faisait, me disait-il, dans ses chasses aux environs de Versailles, où il discutait avec les fermiers les idées du Conseil d'État, pour venir reproduire ensuite à ce même Conseil d'État les objections des fermiers. Nous avons prolongé le terrain de Longwood le long de la vallée, jusqu'à ce que les chevaux n'ayant plus de passage, nous sommes vus contraints de rétrograder. Nous avons alors traversé le vallon, gagné le plateau du camp, couru jusqu'à la montagne des Signaux, et prolongeant sa crête, nous sommes venus, en dehors du camp, par la maison des Signaux, jusqu'au chemin qui conduit de Longwood chez Mme Bertrand. L'Empereur voulait d'abord aller jusque chez elle ; mais à mi-chemin il s'est ravisé, et nous sommes rentrés dans Longwood.

Les instructions des ministres anglais, à l'égard de l'Empereur à Sainte-Hélène, avaient été dictées avec cette dureté et ce scandale qui ont présidé en Europe à leur violation solennelle du droit des gens. Un officier anglais devait être constamment à la table de l'Empereur ; mesure barbare qui nous eût privés de la douceur de nous trouver en famille : on ne s'en abstint que parce que l'Empereur n'eût jamais mangé que dans sa chambre. Peut-être se repentait-il, et j'ai de bonnes raisons de le croire, de n'en avoir pas agi ainsi à bord du *Northumberland*.

Un officier anglais devait sans cesse accompagner l'Empereur à cheval ; gêne cruelle qui tendait à ne pas lui permettre un moment de distraction dans sa malheureuse situation. On y renonça, du moins pour l'intérieur de certaines limites qu'on nous fixa à cet effet, parce,

que l'Empereur avait déclaré qu'autrement il ne monterait jamais à cheval.

Dans notre triste situation, chaque jour venait ajouter quelque chose à nos contrariétés ; c'était sans cesse une piquûre nouvelle, d'autant plus cruelle que le mal s'établissait pour un long avenir.

Ulcérés comme il était permis de l'être, nous étions sensibles à tout ; et trop souvent les motifs qu'on nous donnait prenaient encore les couleurs de l'ironie. Ainsi des sentinelles étaient mises, à la nuit, sous les fenêtres de l'Empereur et jusqu'à nos portes ; c'était, nous disait-on, pour notre propre sûreté. On gênait la libre communication avec les habitants, on nous mettait au secret, et l'on répondait que c'était pour que l'Empereur ne fût point importuné. Les consignes, les ordres, variaient sans cesse ; nous vivions dans la perplexité, dans l'hésitation, dans la crainte d'être exposés à chaque pas à quelque affront imprévu. L'Empereur, qui ressentait vivement toutes ces choses, prit le parti d'en faire écrire à l'amiral par M. de Montholon. Il parlait avec chaleur, et accompagnait ses paroles d'observations dignes de remarque. « Que l'amiral ne s'attende pas, disait-il, que je traite aucun de ces objets avec lui. S'il venait demain, malgré mon juste ressentiment, il me trouverait le visage aussi riant et la conversation aussi insignifiante que de coutume ; non qu'il y eût de la dissimulation de ma part, ce ne serait que le fruit de mon expérience. Je me souviens encore de lord Withworth qui remplit l'Europe d'une longue conversation avec moi dont à peine quelques mots étaient vrais. Toutefois ce fut alors ma faute ; elle fut assez forte pour m'apprendre à n'y plus revenir. Aujourd'hui l'Empereur a gouverné trop longtemps, pour ne pas savoir qu'il ne doit point se commettre à la discrétion de quelqu'un, auquel il donnerait le droit de dire à faux : *l'Empereur m'a dit cela* ; car l'Empereur n'aurait pas même la ressource d'affirmer que non. Un

témoignage en vaut un autre ; il faut donc de nécessité qu'il emploie quelqu'un qui puisse dire au narrateur qu'il ment dans ce qu'il lui fait dire, et qu'il est prêt à lui rendre raison de son expression, ce que l'Empereur ne saurait faire. »

La lettre de M. de Montholon était vive, la réponse fut injurieuse et brutale : *On ne connaissait pas telle chose à Sainte-Hélène qu'un Empereur ; la justice et la modération du Gouvernement anglais à notre égard, seraient l'admiration des âges futurs*, etc., etc. Le docteur O'Meara fut chargé d'accompagner cette réponse écrite d'additions verbales les plus révoltantes ; de demander par exemple, si l'Empereur désirait que l'amiral lui envoyât des libelles et des lettres anonymes atroces qu'il avait reçus à son adresse, etc., etc.

Je travaillais avec l'Empereur quand on lui rendit compte de cette réponse. Je ne pus cacher l'étonnement et l'indignation que me causaient certaines expressions. Toutefois la philosophie seule devait nous tenir lieu de ressentiment : il fallait bien se dire que toute satisfaction était hors de notre pouvoir ; car adresser une plainte directe au Prince Régent, c'eût été ménager peut-être une jouissance à ce prince, et à celui qui nous offensait un titre méritoire ; et puis d'ailleurs il ne pouvait exister de plaintes de l'Empereur adressées à qui que ce fût sur la terre ; il n'était plus pour lui, à cet égard, d'autre tribunal que Dieu, les nations et la postérité.

Le 25, la frégate *la Doris* est arrivée du Cap : elle apportait sept chevaux qui y avaient été achetés pour l'Empereur.

Dimanche 24 décembre 1815.

Mépris de l'Empereur pour la popularité ; ses motifs, ses arguments, etc. —
Sur ma femme. — La mère et la sœur du général Gourgaud.

L'Empereur lisait quelque chose dans lequel on le faisait parler avec trop de bonté ; il s'est récrié sur l'erreur de l'écrivain : « Comment a-t-on pu me faire dire cela ? C'est trop tendre, trop doucereux pour moi ; on sait bien que je ne le suis pas. — Sire, disais-je, on a eu une bonne intention ; la chose est innocente en elle-même, et a pu produire un bon résultat au-dehors. Cette réputation de bonté, que vous semblez vouloir dédaigner, eût pu avoir un poids immense sur l'opinion ; elle eût prévenu du moins les couleurs, dont un système en Europe a faussement peint Votre Majesté aux yeux des peuples. Votre cœur, que je connais à présent, est certainement aussi bon que celui de Henri IV, que je n'ai pas connu ; eh bien ! sa bonté est encore proverbiale ; il est demeuré une idole, et je soupçonne que Henri IV était un tant soit peu charlatan ; pourquoi Votre Majesté a-t-elle dédaigné de l'être ? Elle montre trop d'horreur pour cette espèce de moyen. Après tout, c'est le charlatanisme qui gouverne le monde ; heureux toutefois quand il n'est qu'innocent ! »

L'Empereur s'est mis à rire de ce qu'il appelait mon verbiage. « Mon cher, qu'est-ce que la popularité, la débonnairété ? disait-il. Qui fut plus populaire, plus débonnaire que le malheureux Louis XVI ? Pourtant quelle a été sa destinée ? Il a péri ! C'est qu'il faut servir dignement le peuple, et ne pas s'occuper de lui plaire : la belle manière de le gagner, c'est de lui faire du bien ; rien n'est plus dangereux que de le flatter : s'il n'a pas ensuite tout ce qu'il veut, il s'irrite et pense qu'on lui a manqué de parole ; et si alors on lui résiste, il hait d'autant plus qu'il se dit trompé. Le premier devoir du prince, sans doute, est de faire ce que veut le peuple ; mais ce que veut le peuple n'est

presque jamais ce qu'il dit : sa volonté, ses besoins, doivent se trouver moins dans sa bouche que dans le cœur du prince.

« Tout système peut sans doute se soutenir : celui de la débonnairété comme celui de la sévérité ; chacun a ses avantages et ses inconvénients : tout se balance dans ce bas monde. Que si vous me demandez à quoi ont pu me servir mes expressions et mes formes sévères, je répondrai : "À m'épargner de faire ce dont je menaçais." Quel mal, après tout, ai-je fait ? Quel sang ai-je versé ? Qui peut se vanter, dans les circonstances où je me suis trouvé, qu'il eût fait mieux ? Quelle époque de l'histoire, semblable à mes difficultés, offre mes innocents résultats ? Car que me reproche-t-on ? On a saisi les archives de mon administration, on est demeuré maître de mes papiers, qu'a-t-on eu à mettre au grand jour ? Tous les souverains, dans ma position, au milieu des factions, des troubles, des conspirations, ne sont-ils pas entourés de meurtres et d'exécutions ? Voyez pourtant quel a été avec moi le calme subit de la France ? Cette marche vous étonne, continue-t-il en riant, vous qui parfois montrez la douceur et la *naïveté* d'un enfant ? »

Et me voilà, dans ma propre défense, soutenant vivement à mon tour que tous les systèmes pouvaient avoir leur avantage. « Tout homme, convenais-je, doit se créer sans doute un caractère par l'éducation ; mais il faut qu'il en pose les bases sur celui que lui a donné la nature ; autrement il court le risque de perdre les avantages de celui-ci, sans obtenir ceux du caractère qu'il voudrait se donner ; ce pourrait n'être plus qu'un instrument qui fausserait sans cesse. Le cours de la vie de chacun doit être, après tout, le résultat évident, le vrai jugement de son caractère. Or, de quoi pourrai-je avoir à me plaindre ? Du dernier degré de la misère ? Je me suis relevé seul à une assez belle aisance, et du pavé de Londres, je suis parvenu aux marches de votre trône, aux

sièges de votre conseil ; le tout sans que j'aie à être embarrassé, devant qui que ce soit, d'aucune parole, d'aucun écrit, d'aucune démarche. N'est-ce pas aussi avoir produit en petit mes petites merveilles ? Et qu'aurais-je donc pu faire de mieux avec un autre tour donné à mon caractère ? »

On est venu interrompre la conversation, pour dire à l'Empereur que l'amiral et des dames, venues par *la Doris*, sollicitaient la faveur d'être présentés. L'Empereur a répondu sèchement qu'il ne voyait personne, qu'on le laissât tranquille.

Au point où nous en étions, la politesse personnelle de l'amiral était une injure de plus, et, quant à ceux qui le suivaient, comme on ne pouvait venir à nous qu'avec la permission de l'amiral, l'Empereur ne pouvait accorder qu'on fit ainsi les honneurs de sa personne : s'il était au secret, il fallait qu'on le signifiât ; s'il n'y était pas, il devait voir qui bon lui semblait sans l'intervention de personne. Il ne fallait pas surtout qu'on se targuât en Europe de l'entourer de toutes sortes d'égards et de respects, quand on ne l'abreuvait que d'inconvenances et de caprices.

L'Empereur est sorti à cinq heures et s'est promené dans le jardin. Le général, colonel du 53^e régiment, est venu l'y trouver, et lui a demandé la permission de lui présenter, le lendemain, son corps d'officiers ; l'Empereur l'a accepté pour trois heures.

Demeurés seuls nous deux, l'Empereur a prolongé sa promenade ; il s'est arrêté devant une des plates-bandes, à considérer une fleur, et m'a demandé si ce n'était pas là un lys ; c'en était un magnifique.....

Après le dîner, durant notre reversi accoutumé, dont l'Empereur commençait du reste à se fatiguer : « Où croyez-vous, m'a-t-il dit tout à coup, que soit en ce moment Mme de Las Cases ? – Hélas ! Sire, lui ai-je répondu, Dieu le sait ! – Elle est à Paris, a-t-il continué, c'est aujourd'hui mardi, il est neuf heures, elle est à l'Opéra. – Non, Sire, elle est trop bonne femme pour être au spectacle quand je suis ici. – Voilà bien les maris, disait l'Empereur en riant, toujours confiants et crédules ! » Puis passant au général Gourgaud, il l'a plaisanté de même sur sa mère et sa sœur. Celui-ci, s'en attristant beaucoup, et ses yeux se mouillant, l'Empereur le regardant de côté, disait d'une manière charmante : N'est-ce pas bien méchant à moi, bien barbare, bien tyran, de toucher ainsi des cordes si tendres ?¹⁹ »

L'Empereur me demandait ensuite combien j'avais d'enfants ; quand et comment j'avais connu Mme de Las Cases. Je lui répondais que Mme de Las Cases était ma première connaissance dans la vie ; que notre mariage était un nœud que nous avions lié nous-mêmes dans notre enfance, et que pourtant il avait fallu la plupart des événements de la révolution pour pouvoir l'accomplir, etc., etc.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

19. Le général Gourgaud avait pour sa mère et sa sœur une tendresse extrême ; il en était aimé de même. Ses soins pour elles allaient au point de leur peindre, dans ses lettres, Sainte-Hélène comme un lieu de délices, afin de les tranquilliser sur son compte : c'étaient des forêts d'orangers, de citronniers ; un printemps perpétuel, en un mot tout à fait du roman. Et les ministres anglais n'ont pas rougi, plus tard, de faire tourner contre lui ces innocentes supercheries de sa sollicitude filiale !!! (LC)

Lundi 25 décembre 1815.

L'Empereur souvent blessé dans ses campagnes. – Cosaques. – *Jérusalem délivrée.*

L'Empereur, qui n'avait pas été bien la veille, a continué d'être indisposé, et a fait prévenir qu'il ne pourrait pas recevoir les officiers du 53^e, ainsi qu'il l'avait fixé. Vers le milieu du jour il m'a fait appeler, et nous avons relu quelques chapitres de la campagne d'Italie. Je comparais celui de la bataille d'Arcole à un chant de l'*Iliade*.

Quelque temps avant l'heure du dîner, nous nous trouvions réunis autour de lui dans sa chambre ; on est venu nous dire que nous étions servis ; il nous a renvoyés ; je sortais le dernier, il m'a retenu. « Restez, m'a-t-il dit, nous dînerons ensemble. Nous sommes les vieux, laissons aller les jeunes ; nous nous tiendrons compagnie. » Puis il a voulu s'habiller, ayant l'intention, disait-il, de passer dans le salon après son dîner.

En faisant sa toilette, il passait sa main sur sa cuisse gauche, où se voyait un trou considérable ; il y enfonçait le doigt en me le montrant significativement, et voyant que j'ignorais ce que ce pouvait être, il m'a dit que c'était le coup de baïonnette qui avait failli lui coûter la cuisse au siège de Toulon. Marchand, qui l'habillait, s'est permis d'observer qu'on le savait bien à bord du *Northumberland* ; qu'un des hommes de l'équipage lui avait dit, lorsqu'on y arriva, que c'était un Anglais qui, le premier avait blessé notre Empereur.

L'Empereur prenant alors ce sujet, disait qu'on avait généralement admiré et prôné le rare bonheur qui le tenait comme invulnérable au milieu de tant de batailles. « Et l'on était dans l'erreur, ajoutait-il, seulement j'avais toujours fait mystère de tous mes dangers. » Et il a raconté qu'il avait eu trois chevaux tués sous lui au siège de Toulon ;

qu'il en avait eu plusieurs tués ou blessés dans ses campagnes d'Italie ; trois ou quatre au siège de Saint-Jean-d'Acre. Qu'il avait été blessé maintes fois : qu'à la bataille de Ratisbonne, une balle lui avait frappé le talon ; qu'à celle d'Esling ou de Wagram, je ne saurais dire laquelle, un autre coup de feu lui avait déchiré la botte, le bas et la peau de la jambe gauche ; en 1814, il avait perdu un cheval et son chapeau à Arcis-sur-Aube, ou dans son voisinage ; et après le combat de Brienne, en rentrant le soir à son quartier-général, triste et méditatif, il se trouva chargé inopinément par des Cosaques qui avaient passé sur les derrières de l'armée ; il en repoussa un de la main, et se vit contraint de tirer son épée pour sa défense personnelle ; plusieurs de ces Cosaques furent tués à ses côtés. « Mais ce qui donne un prix bien extraordinaire à cette circonstance, disait-il, c'est qu'elle se passa auprès d'un arbre que je considérais en cet instant, et que je reconnais pour être celui au pied duquel, durant nos récréations, à l'âge de douze ans, je venais lire la *Jérusalem délivrée*²⁰. » C'était donc là que Napoléon avait éprouvé sans doute les premières émotions de la gloire !



Napoléon blessé à Ratisbonne.

20. Poème épique du Tasse, récit de la première croisade où Godefroy de Bouillon combat pour lever le siège de Jérusalem. (JMS)

L'Empereur répétait qu'il avait été très souvent exposé dans ses batailles ; mais on le taisait toujours avec le plus grand soin. Il avait recommandé, une fois pour toutes, le silence le plus absolu sur toutes les circonstances de cette nature. « Quelle confusion, quel désordre n'eussent pas résulté du plus léger bruit, du plus petit doute touchant mon existence, disait-il. À ma vie, se rattachait le sort d'un grand empire, toute la politique et les destinées de l'Europe ! »

« Cette habitude, du reste, de tenir ces circonstances secrètes, faisait, ajoutait-il en ce moment, qu'il n'avait pas songé à les relater dans ses campagnes ; et puis elles étaient aujourd'hui presque hors de sa mémoire ; ce n'était plus guère, disait-il, que par hasard et dans le cours de ses conversations qu'elles pouvaient lui revenir, etc., etc. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 26 décembre 1815.

Ma conversation avec un Anglais.

L'Empereur a continué d'être indisposé.

Un des Anglais, dont la femme avait été refusée hier à la suite de l'amiral, est venu me rendre visite ce matin, dans l'intention d'essayer une nouvelle et dernière tentative pour parvenir à Napoléon. Cet Anglais parlait très bien le français, ayant demeuré en France pendant toute la guerre. C'était un de ceux connus dans le temps sous le nom de *détenus* ; un de ceux qui, venus en France comme voyageurs, s'y trouvèrent arrêtés par le Premier Consul, lors de la rupture du traité d'Amiens, en représailles de ce que le gouvernement anglais avait, suivant sa coutume, saisi nos bâtiments marchands avant de nous

déclarer la guerre. Cette circonstance causa une longue et vive discussion entre les deux gouvernements, et empêcha même, durant toute la guerre, un cartel d'échange. Les ministres anglais s'obstinèrent à ne vouloir pas regarder leurs compatriotes arrêtés comme des prisonniers dans la crainte que ce ne fût une renonciation implicite à leur espèce de *droit de piraterie*. Toutefois cette obstination de leur part valut une longue captivité à leurs compatriotes ; ils ont été retenus en France plus de dix ans : c'est l'absence du siège de Troie, aussi longue, aussi pénible ; mais moins glorieuse.

Cet Anglais était beau-frère de l'amiral Burton, qui venait de mourir, commandant la station de l'Inde. Cette circonstance pouvait lui donner quelques rapports directs avec les ministres, à son arrivée en Angleterre ; il pouvait avoir été choisi par l'amiral pour y rendre bien des chose qui nous concernent ; je n'ai donc pas refusé la conversation, je l'ai même prolongée. Elle a duré plus de deux heures, toute calculée de ma part sur ce qu'il pouvait redire à l'amiral, répéter au gouvernement ou dans les cercles en Angleterre. J'en fais grâce ; on n'y retrouverait que l'éternelle récapitulation de nos reproches et de nos griefs, la fastidieuse répétition de nos plaintes et de nos douleurs ; ce serait encore et toujours, la violation des droits estimés les plus sacrés ; l'outrage fait à notre bonne foi ; l'arrogance, l'impudeur, les plus basses insultes du pouvoir, etc. J'ai particulièrement appuyé sur les mauvais traitements qu'on nous faisait éprouver ici ; sur le travers d'esprit de celui qui tenait ici nos chaînes. « Sa gloire, disais-je, n'est pas de nous soumettre ; mais bien plutôt de nous satisfaire. Il devrait nous faire oublier, à force d'égards, toute la rigueur et les injustices de la politique. Rechercherait-il la réprobation des hommes, lorsque sa bonne fortune le conduisait à mêler noblement son nom à celui de l'homme du temps, du héros de l'histoire ? Objecterait-il ses

instructions ? Mais encore, dans nos mœurs européennes, l'honneur est là pour les interpréter convenablement, etc., etc.

Mon Anglais m'a écouté avec beaucoup d'attention ; il a montré même parfois un intérêt marqué, approuvant fort plusieurs de mes observations ; mais aura-t-il été sincère, et ne tiendra-t-il pas à Londres un langage tout à fait différent ?

Chaque fois qu'un bâtiment arrive de Sainte-Hélène en Angleterre, les papiers publics présentent aussitôt sur les captifs de Longwood des relations infidèles, absurdes, qui doivent nécessairement les rendre ridicules à la masse du public. Comme nous nous en exprimions ici avec amertume, des Anglais honnêtes et distingués, nous dirent : « Ne vous y méprenez pas, ces injures ne viennent pas sans doute de nos compatriotes qui vous visitent ici ; mais bien de nos ministres à Londres ; car aux excès et à la violence du pouvoir, l'administration qui nous gouverne aujourd'hui joint toute la petitesse des intrigues les plus basses et les plus viles. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 27 décembre 1815.

Sur l'émigration. – Bienfaisance des Anglais. – Ressources des émigrés, etc.

L'Empereur se trouvant mieux est monté à cheval vers une heure, et au retour a reçu les officiers du 53^e. Il a été pour eux tout à fait aimable et gracieux.

Après cette visite, l'Empereur, qui m'avait dit de demeurer avec lui, s'est promené, dans le jardin ; je lui ai rendu compte de ma

conversation de la veille avec l'Anglais qui était venu me faire visite. De là ses questions se sont portées sur l'émigration, Londres et les Anglais.

Je lui disais que l'émigration n'aimait pas les Anglais ; mais qu'il y avait peu d'émigrés qui ne se fussent attachés à quelque Anglais : que les Anglais n'aimaient point l'émigration ; mais qu'il y avait peu de familles anglaises qui n'eussent adopté quelque Français. Ce devait être là toute la clef des sentiments et des rapports, souvent contradictoires, qu'on rencontre d'ordinaire sur cet objet. Quant au bien qu'ils nous avaient fait, surtout la classe mitoyenne, qui est celle qui caractérise toujours un peuple, il était au-delà de toute expression, et nous endette envers elle d'une véritable reconnaissance ! Il est difficile d'énumérer les bienfaits particuliers, les institutions bienveillantes, les mesures charitables employées vis-à-vis de nous ; ce sont les particuliers qui, par leur exemple, ont amené le Gouvernement à des secours réguliers ; et quand ceux-ci ont été établis, les autres n'ont point cessé.

L'Empereur me demandait si j'avais participé à ces secours. J'avais trouvé plus doux de ne rien devoir qu'à mon travail, et l'organisation sociale et industrielle de l'Angleterre était telle qu'avec ce sentiment on était sûr de réussir.

« Mais n'avez-vous jamais aperçu l'occasion de faire fortune ? – Deux fois. Un évêque de Rodez, *Colbert*, Écossais de naissance, qui m'aimait beaucoup, me proposa de suivre son frère à la Jamaïque : il y allait chef du pouvoir exécutif, était un des planteurs les plus considérables ; il m'eût confié la gestion de ses biens, et m'eût fait avoir celle de ses amis ; l'évêque me garantissait en trois ans une véritable

fortune. Je ne pus m'y résoudre, je préférâi continuer une vie misérable, à m'éloigner des côtes de France.

« Une autre fois, des amis voulaient m'envoyer dans l'Inde ; j'y eusse été employé, protégé ; on me garantissait encore, en très peu de temps, une fortune considérable. Je ne voulus, pas ; je me trouvais trop âgé, c'était trop loin, disais-je. Il y a vingt ans de cela et je suis à Sainte-Hélène.

« Cependant il en était peu dont l'émigration, dans le principe, eût été plus dure, bien qu'il n'en fût pas de plus brillante vers sa fin. Je m'étais vu plus d'une fois à la veille de manquer littéralement de tout ; pourtant, je n'avais jamais été découragé ni même malheureux. J'avais trouvé le vrai trésor de la philosophie en me comparant au grand nombre de ceux qui, autour de moi, étaient plus malheureux encore ; aux vieillards, aux femmes, à ceux qui, dépourvus d'une certaine instruction, de certaines facultés, n'apprendraient jamais une langue étrangère, ne sauraient jamais se créer aucun moyen. Moi, j'avais de la jeunesse, de l'ardeur, je me sentais capable de quelque chose, j'étais plein d'espérance ; je montrais ce que je ne savais pas, tout ce qu'on voulait ; j'apprenais la veille ce qu'on me demandait pour le lendemain. Plus tard mon Atlas historique fut une idée heureuse qui m'ouvrit une mine d'or ; ce n'était pourtant alors qu'une véritable esquisse ; mais, à Londres, tout s'encourage, tout se vend ; et puis le Ciel bénit mes efforts. Débarqué à l'entrée de la Tamise, j'avais gagné Londres à pied, n'ayant que sept louis dans ma poche, sans connaissances, sans recommandations sur ces rives étrangères ; j'en sortis en poste, possédant deux mille cinq cents guinées, ayant fait des amis tendres pour lesquels j'aurais donné ma vie. »

jour, je m'égarai un soir assez tard dans le faubourg Saint-Germain ; je manquai le passage du pont Louis XVI que je connaissais si bien, et allai déboucher sur le boulevard des Invalides, sans plus savoir où je me trouvais. Les postes étaient doublés partout et multipliés, je demandai ma route à une sentinelle ; j'entendis distinctement son camarade, à quelques pas de là, lui demander pourquoi il ne m'arrêtait pas ; celui-ci répondit que je ne faisais aucun mal. Je gagnai mon gîte à pas redoublés, frémissant sur le danger que je venais de courir : j'étais en contravention formelle vis-à-vis de la police ; mon émigration, mon nom, mes habitudes, mes opinions, me classaient parmi les mécontents ; tous les renseignements qu'on eût pris m'eussent été défavorable, je n'aurais pu me réclamer de personne ; on eût trouvé dans ma poche, et c'est ce qui me frappait davantage ; cinq guinées : bien que je fusse en France depuis plus de deux ans, c'était les dernières que m'avait valu mon travail, je les portais toujours, je les ai ici, leur vue était pour moi une espèce de bonheur, elles me rappellent un temps pénible qui n'était plus. Or, que ne pouvait-il, que ne devait-il pas arriver par le concours de toutes ces circonstances ? J'aurais eu beau nier, affirmer ; personne ne m'eût cru ; j'eusse beaucoup souffert, sans doute, et pourtant je n'étais nullement coupable. Voilà cependant la justice des hommes ! Toutefois, je ne me mis pas plus en règle vis-à-vis de la police, et il ne m'arriva jamais rien.

« Lorsque je fus présenté à la Cour de Votre Majesté, les émigrés qui étaient dans le même cas que moi, firent lever leur surveillance qui était de dix ans ; moi, je me promis bien de laisser finir la mienne de sa belle mort.

« Invité, au nom de Votre Majesté, à une fête qu'elle donnait à Fontainebleau, je trouvai plaisant d'aller à la police demander un passeport. On convint qu'il m'était régulièrement nécessaire ; mais on

me le refusa, pour ne pas rendre, dit-on, l'administration ridicule. Plus tard, devenu Chambellan de Votre Majesté, j'eus à faire un voyage privé ; et pour cette fois, ils m'affranchirent pour toujours, et en riant de toute formalité future.



Charles-Philippe de France,
comte d'Artois en 1815, par Gérard.

« Au retour de Votre Majesté, en 1815, voulant rendre service à quelques émigrés qui étaient revenus avec le Roi, j'allai pour eux, à la police. J'étais un conseiller d'État, tous les registres me furent ouverts. Après l'article de mes amis je fus curieux de connaître le mien ; j'appris que j'y étais noté comme grand courtisan de M. le Comte d'Artois²¹, à Londres. Je ne pus m'empêcher de réfléchir sur ce que pouvaient amener la différence des temps et la bizarrerie des révolutions. Du reste, ma note était tout à fait inexacte ; j'allais bien, il est vrai, chez M. le Comte

d'Artois ; mais de mois en mois tout au plus peut-être ; pour en être courtisan, avec la meilleure volonté, je ne l'aurais pas pu ; j'avais à

21. Frère de Louis XVI et de Louis XVIII, c'est le futur Charles X. (JMS)

pourvoir à ma subsistance de chaque jour ; j'avais la fierté de vouloir vivre de mes occupations, le temps m'était précieux. J'amusais beaucoup l'Empereur par mon récit, et je trouvais un grand charme à le lui faire.

Aujourd'hui, la frégate *la Doris* a fait voile pour l'Europe.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 28 décembre 1815.

La famille de Briars est venue dans l'espoir de voir l'Empereur ; mais il s'est trouvé incommodé de nouveau. Sa santé s'altère ; cet endroit lui est visiblement contraire. Il m'a fait appeler à trois heures ; il avait eu un léger accès de fièvre, il se trouvait mieux. Il m'a beaucoup parlé de ses dispositions domestiques intérieures qui parfois laissent venir jusqu'à lui quelques tracasseries. Ensuite il a fait sa toilette pour essayer de se promener. Je l'ai décidé à remettre son gilet de flanelle que, dans ce lieu de température humide et inconstante, il avait imprudemment mis de côté.

Nous sommes allés nous promener au jardin ; la conversation continuant toujours sur le même sujet que ci-dessus. L'Empereur marchant à l'aventure, a gagné les arbres à gomme qui prolongent le parc, causant de notre situation locale, de nos rapports avec les autorités, formant des conjectures sur les événements politiques de l'Europe etc., etc. La pluie est venue nous surprendre, et nous a forcés à nous abriter sous un arbre. Le grand-maréchal et M. de Montholon sont venus nous joindre. Au retour l'Empereur m'a dit de le suivre, et s'est mis à jouer au piquet dans le salon avec Mme de Montholon.

Il faisait fort humide, l'Empereur a désiré du feu ; à peine allumé, la fumée nous a chassés, il a fallu nous réfugier dans la chambre même de l'Empereur où la partie a continué. Bientôt il n'a plus fait que tenir les cartes ; sa conversation était venue tout à fait des plus intéressantes : il nous racontait des anecdotes de son plus petit intérieur, confirmant, redressant ou détruisant celles que M. de Montholon ou moi lui disions avoir circulé dans le monde ; rien n'était plus piquant, c'était une conversation toute confidentielle ; aussi fut-ce un vrai chagrin pour nous d'entendre annoncer à l'Empereur qu'il était servi.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 29 décembre 1815.

Excursion difficile. – Premier essai de notre vallée. – Marais perfide. – Moments caractéristiques. – Anglais désabusés. – Poison de Mithridate.

Il est un endroit de notre enclos d'où l'on voit au loin la partie de la mer où apparaissent les vaisseaux qui arrivent ; là est un arbre au pied duquel on peut la considérer à son aise. J'étais dans l'habitude depuis quelques jours, d'y aller dans mes moments d'oisiveté pour voir arriver, me disais-je, le vaisseau qui doit terminer notre exil. Le célèbre Munich est demeuré vingt ans au fond de la Sibérie, buvant chaque jour à son retour à Saint-Petersbourg, avant de voir arriver cet instant désiré. J'aurai son courage ; mais j'espère n'avoir pas besoin de sa patience.

Depuis quelques jours des bâtiments se succédaient ; de très bon matin on en avait aperçu trois, dont j'en jugeai deux bâtiments de guerre.

En revenant on me dit que l'Empereur était déjà levé ; j'allai le trouver dans le jardin pour lui faire part de ma découverte. Il voulut déjeuner sous un arbre et me retint. Après le déjeuner il me dit de le suivre à cheval. Nous prolongeâmes, en dehors de Longwood, tous les arbres à gomme, et essayâmes, à l'extrémité, de descendre dans une vallée très rapide et profondément sillonnée : c'étaient des sables, des cailloux presque mouvants, parsemés de ronces marines ; nous fûmes obligés de descendre de cheval. L'Empereur ordonna au général Gourgaud de prendre par un autre côté avec les chevaux et les deux piqueurs qui formaient notre suite ; il s'obstina à continuer, de sa personne, au milieu des difficultés où nous nous trouvions.

Je lui donnais le bras ; nous descendions et regrimpons avec peine tous les ravins ; il regrettait la légèreté de sa jeunesse ; me reprochait d'être plus leste que lui : il y trouvait plus de différence que le peu d'âge qui nous sépare. C'est, disais-je, que je rajeunissais pour le servir. Chemin faisant il observait que ceux qui pourraient nous considérer en ce moment reconnaîtraient sans peine l'inquiétude et l'impatience françaises. « Au fait, disait-il, il n'y a que des Français auxquels il puisse venir dans l'idée de faire ce que nous faisons en cet instant. » Nous arrivâmes enfin tout haletants au bas de la vallée. Ce que nous avions pris de loin pour un chemin tracé n'était qu'un petit ruisseau d'un pied et demi de large ; nous voulûmes le traverser en attendant nos chevaux ; mais les bords de ce petit ruisseau étaient perfides, ils semblaient d'une terre sèche qui nous supporta d'abord ; mais bientôt nous nous sentîmes enfoncer subitement, comme si nous eussions été sur de la glace qui se fût brisée ; nous étions menacés de disparaître. J'en avais déjà presque au-dessus du genou quand un effort m'en a fait sortir ; je me suis retourné pour donner la main à l'Empereur, il était enfoncé des deux jambes, ses mains à terre, s'efforçant de se dégager. Ce n'est pas sans peine ni sans boue que nous

avons retrouvé la terre ferme ; moi ne pouvant m'empêcher de me crier : *Marais d'Arcole ! Marais d'Arcole !* Nous les avons travaillés quelques jours auparavant ; Napoléon avait failli y demeurer. Pour lui il répétait en considérant ses vêtements : « Mon cher, voici une sale aventure. » Et puis il disait : « Si nous avons disparu ici, qu'eût-on dit en Europe ? Les cafards prouveraient sans nul doute que nous avons été engloutis pour tous nos crimes. »

Les chevaux nous ayant enfin rejoints, nous avons continué, forçant des haies, escaladant des murs, et avons remonté à grande peine toute la vallée qui sépare Longwood du pic de Diane. Nous sommes rentrés par le côté de Mme Bertrand ; il était trois heures. On est venu nous dire que les bâtiments aperçus ce matin étaient un brick et un transport venus d'Angleterre, et un Américain.

Sur les sept heures, l'Empereur m'a fait demander ; il était avec le grand-maréchal qui lui lisait les papiers-nouvelles depuis le 9 jusqu'au 16 octobre ; cela ne finissait pas ; il était neuf heures. L'Empereur, étonné qu'il fut si tard, s'est levé brusquement et impatienté qu'on ne lui donnât pas son dîner, a marché droit à la table, se plaignant qu'on l'eût fait attendre. On a eu la gaucherie de lui donner une raison fort ridicule ; cette inconvenance domestique l'a vivement choqué, puis il s'est choqué intérieurement encore de s'être montré si choqué ; aussi le dîner a-t-il été sombre et silencieux.

Revenu dans le salon pour le dessert, l'Empereur a cependant pris la parole sur les nouvelles que nous avaient apportées les gazettes : les conditions de la paix, les forteresses livrées aux étrangers, la fermentation des grandes villes. Il a traité ces sujets en maître ; mais il s'est retiré de bonne heure, l'instant qui avait précédé le dîner lui demeurait visiblement sur le cœur.

Peu de temps après, il m'a fait demander, voulant continuer les papiers. Comme je me mettais en devoir de lire, il s'est rappelé l'état de mes yeux et ne l'a plus voulu. J'insistai disant que je parcourais vite, et que ce ne serait pas long ; mais il les a éloignés lui-même, ajoutant : « La nature ne se commande pas ; je vous le défends ; j'attendrai demain. » Il s'est mis à marcher, et bientôt ce qu'il avait dans le cœur en est sorti. Qu'il me semblait aimable dans ses reproches et ses plaintes ! Qu'il était homme et bon ; car ce qu'il disait était juste et vrai ! Mais c'étaient de ces moments précieux où la nature, prise sur le fait, montre à nu le fond du cœur et du caractère. Et je me disais en le quittant, ce que j'ai d'ailleurs si souvent l'occasion de me redire : « Bon Dieu, que l'Empereur a été mal connu dans le monde ! »

Au demeurant, on lui rend déjà ici plus de justice. Ces Anglais si acharnés, si excusables d'ailleurs par les fausses peintures dont on les a si constamment nourris, commencent à prendre une idée plus juste de son caractère ; ils avouent qu'ils sont étrangement détrompés chaque jour, et que Napoléon est bien différent de ce Bonaparte que les intérêts politiques et le mensonge leur avaient tracé sous des aspects si odieux.

Tous ceux qui ont pu le voir, l'entendre et avoir à faire à lui, n'ont plus qu'une voix là-dessus ; il est échappé plus d'une fois à l'amiral, au travers de nos querelles avec lui, de se récrier que l'Empereur était sans contredit le meilleur naturel de toute la bande, le plus raisonnable, plus juste, le plus facile ; et il disait vrai.

Une autre fois, un honnête Anglais, que nous voyions souvent, confessait à Napoléon, dans toute l'humilité de son âme, et en forme d'expiation, qu'il avait à se reprocher et qu'il était honteux d'avouer qu'il avait cru fermement toutes les abominations débitées sur son

compte : ses étranglements, ses massacres, ses fureurs, ses brutalités ; enfin jusqu'aux difformités de sa personne et aux traits hideux de sa figure. « Après tout, ajoutait-il candidement, comment ne l'aurais-je pas cru ? Tous nos livres en étaient pleins, c'était dans toutes nos bouches ; pas une voix ne s'élevait pour le contredire. – Eh bien ! dit Napoléon en souriant, c'est à vos ministres pourtant que j'ai l'obligation de toutes ces gentilleses ; ils ont inondé l'Europe de pamphlets et de libelles contre moi. Peut-être auraient-ils à dire pour excuse qu'ils ne faisaient que répondre à ce qu'ils recevaient de France même ; et ici, il faut être juste, ceux d'entre nous qu'on a vu danser sur les ruines de leur patrie, ne s'en faisaient pas faute, et les tenaient abondamment pourvus.

« Quoiqu'il en soit, on me tourmenta souvent, au temps de ma puissance, pour que je fisse contrebattre ces menées ; je m'y refusai toujours. À quoi m'eût servi qu'on m'eût défendu ? On eût dit que j'avais payé, et cela ne m'eût que discrédité un peu davantage. Une victoire, un monument de plus ; voilà la meilleure, la véritable réponse, disais-je constamment. Le mensonge passe, la vérité reste. Les gens sages, la postérité surtout, ne jugent que sur des faits. Aussi qu'est-il arrivé ? Déjà le nuage se dissipe, la lumière perce, je gagne tous les jours ; bientôt il n'y aura rien de piquant en Europe que de me rendre justice. Ceux qui m'ont succédé tiennent les archives de mon administration, les archives de la police, les greffes des tribunaux ; ils ont à leur disposition, à leur solde, ceux qui eussent été les exécuteurs, les complices de mes atrocités et de mes crimes ; eh bien ! qu'ont-ils publié ? qu'ont-ils fait connaître ?

« Aussi la première fureur passée, les gens d'esprit et de jugement me reviendront ; je ne conserverai pour ennemis que des sots ou des méchants. Je puis demeurer tranquille, je n'ai qu'à laisser faire, et

la suite des événements, les débats des partis opposés, leurs productions adverses, feront luire chaque jour les matériaux les plus sûrs, les plus glorieux de mon histoire. Et à quoi ont abouti, après tout, les immenses sommes dépensées en libelles contre moi ? Bientôt il n'y en aura plus de traces ; tandis que mes monuments et mes institutions me recommanderont à la postérité la plus reculée.

« Aujourd'hui, du reste, on ne saurait plus recommencer ces torts envers moi ; la calomnie a épuisé tous ses venins sur ma personne ; elle ne saurait plus me heurter ; elle n'est plus pour moi que *le poison de Mithridate*. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Samedi 30 décembre 1815.

L'Empereur laboura un sillon. – Denier de la veuve. – Entrevue avec l'amiral. – Nouveaux arrangements. – Le Polonais Piontkowski.

L'Empereur m'avait fait appeler avant huit heures. Pendant qu'il faisait sa toilette, je lui ai achevé les papiers commencés la veille. Une fois habillé, il est sorti, a marché vers les écuries, a demandé son cheval et est parti seul avec moi, tandis qu'on préparait encore ceux de la suite. Nous nous sommes promenés à l'aventure ; arrivés dans un champ qu'on labourait, l'Empereur est descendu de son cheval, dont je me suis emparé, a saisi la charrue, au grand étonnement de celui qui la conduisait, et a tracé lui-même un sillon d'une longue étendue ; le tout avec une rapidité singulière et sans autres paroles entre nous que de me dire, en quittant, de donner un Napoléon. Remonté à cheval, il a continué sans intention dans le voisinage. Les piqueurs ont rejoint successivement.

Au retour, l'Empereur a voulu déjeuner sous un arbre dans le jardin, et nous a retenus. Il nous avait dit durant sa course qu'il venait de nous faire un petit cadeau, bien léger à la vérité, observait-il ; mais tout se mesure aux circonstances, et, dans celle-ci, c'était pour lui, disait-il, le denier de la veuve. C'était un traitement mensuel qu'il venait d'arrêter pour chacun de nous. Or ce traitement devait être prélevé sur une somme assez peu forte que nous avions dérobée à la vigilance anglaise, et cette somme demeurait ici l'unique et seule ressource de Napoléon. On sent combien elle devenait précieuse ; aussi j'ai employé le premier instant où je me suis trouvé seul avec lui, pour lui exprimer ma pensée à cet égard, et ma résolution personnelle de ne pas profiter de son bienfait. Il en a beaucoup ri, et comme j'insistais toujours : « Eh bien, m'a-t-il dit en me saisissant l'oreille, si vous n'en avez point besoin, gardez-le-moi, je saurai où le retrouver quand il me le faudra. »

Après son déjeuner, l'Empereur est rentré dans son intérieur, et je l'ai suivi pour finir les papiers-nouvelles. Il y avait longtemps que je lisais ; M. de Montholon a fait demander à être introduit ; il venait de causer longuement avec l'amiral, qui désirait beaucoup voir l'Empereur. L'Empereur a interrompu ma traduction, s'est promené quelque temps comme, s'il eût hésité puis, prenant son chapeau, il a gagné le salon pour y recevoir l'amiral. J'en ai eu une vive joie ; s'il était possible que notre état d'hostilité cessât, j'étais sûr que deux minutes de lui aplaniraient plus de difficultés que deux journées entières d'aucun de nous. En effet, j'ai compris que ses arguments, sa logique, sa bonhomie avaient tout entraîné. On m'a assuré que l'amiral était sorti enchanté. Pour l'Empereur, il était fort content ; il est loin de haïr l'amiral, il a même peut-être un faible pour lui. « Vous pouvez être un très habile homme de mer, doit-il lui avoir dit ; mais vous n'entendez rien à notre situation. Nous ne vous demandons rien ; nous pouvons

nous nourrir à l'écart de nos peines et de nos privations, nous suffire à nous-mêmes ; mais notre estime vaut bien qu'on s'en mette en peine. L'amiral s'est rejeté sur ses instructions. Mais ne sait-on pas, répliquait l'Empereur, l'espace immense qui existe entre la dictée des instructions et leur exécution ? Tel les ordonne de loin, qui s'y opposerait lui-même s'il devait les voir exécuter. Qui ne sait encore, continuait-il, qu'au moindre différend, à la moindre contrariété, au premier cri de l'opinion, les ministres désavouent des instructions, ou blâment vivement de ne les avoir pas mieux interprétées, etc., etc. »

L'amiral a été à merveille ; l'Empereur n'a eu qu'à se louer de lui ; toutes les aspérités se sont émoussées, on s'est entendu sur tout. Ainsi il a été convenu que l'Empereur pourrait aller désormais dans l'île ; que l'officier que les instructions attachaient à sa personne, n'exercerait qu'une surveillance lointaine, qui ne pourrait blesser les regards de l'Empereur ; que les visitants arriveraient à l'Empereur, non par la permission de l'amiral, qui était le surveillant de Longwood, mais par celle du grand-maréchal, qui en faisait les honneurs.

Ce jour notre petite colonie s'est accrue d'un Polonais, le capitaine Piontkowsti. Il était du nombre de ceux que nous avons laissés à Plymouth. Son dévouement pour l'Empereur, sa douleur d'en être séparé, avaient vaincu les Anglais et leur avaient arraché la permission de venir le rejoindre.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 31 décembre 1815.

Sous-gouverneur Skelton.

Le sous-gouverneur, colonel Skelton et sa femme, qui s'étaient toujours montrés fort prévenants pour nous, sont venus présenter leurs hommages à l'Empereur, qui, après une bonne heure de conversation, dont j'étais l'interprète, m'a fait traduire au colonel Skelton l'invitation de le suivre dans sa promenade à cheval ; le colonel a accepté avec joie. Nous nous sommes mis en route et avons parcouru la vallée qui nous sépare du pic de Diane, au grand étonnement du colonel, pour qui cette course était tout à fait nouvelle ; il la trouvait fatigante, et même en certains endroits n'hésitait pas à la prononcer dangereuse. L'Empereur l'a retenu à dîner ainsi que sa femme, et s'est montré fort aimable pour eux.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 1^{er} janvier 1816 au mercredi 3.

Premier de l'an. – Fusils de chasse, etc. – Famille du gouverneur Wilks.

Le premier jour de l'an, nous nous sommes tous réunis vers les dix heures du matin pour présenter nos hommages à l'Empereur, au sujet de la nouvelle année ; il nous a reçus quelques instants après ; nous avons bien plutôt à lui offrir des vœux que des félicitations. L'Empereur a voulu que nous déjeunassions et passassions tout ce jour ensemble en véritable famille, a-t-il dit, et il s'est arrêté sur notre situation ici. « Vous ne composez plus qu'une poignée au bout du monde observait-il, et votre consolation doit être au moins de vous y aimer. » Nous l'avons tous accompagné dans le jardin, où il a été se promener pendant qu'on préparait le déjeuner. En cet instant on

lui a apporté ses fusils de chasse, qui avaient été jusque-là retenus par l'amiral. Cet envoi n'était, du reste, de la part de l'amiral, qu'un procédé qui témoignait ses dispositions nouvelles ; ces fusils ne pouvaient être d'aucun autre agrément pour l'Empereur, la nature du terrain et le défaut de gibier ne lui permettant aucune illusion sur le divertissement de la chasse : il ne se trouvait, parmi nos arbres à gomme, que des tourterelles que quelques coups de fusil de la part du général Gourgaud et de mon fils eurent bientôt détruites ou forcées à l'émigration.

Mais il était dit que les meilleures intentions de l'amiral, les plus bienveillantes, porteraient toujours quelques restrictions, quelques teintes de caprice propres à en détruire l'effet : avec les deux ou trois fusils de l'Empereur, il s'en trouvait deux ou trois autres à nous ; ils nous furent délivrés, mais avec la condition qu'ils seraient remis chaque soir dans la tente de l'officier de garde. On s'imagine bien qu'une pareille sujétion fit remercier sans hésitation l'offre d'une telle faveur, et ces fusils ne nous restèrent sans condition qu'après quelques pourparler. Cependant, qui étions-nous ? quelques malheureux isolés du reste de l'univers, entourés de sentinelles, gardés par tout un camp ! Et de quoi s'agissait-il ? de deux fusils de chasse. Je cite cette circonstance, elle est bien petite en elle-même ; mais elle est caractéristique, et peindra mieux que beaucoup d'autres choses la vérité de notre situation et la nature de nos peines.

Le trois, j'ai été déjeuner chez Mme Bertrand²², avec laquelle je devais aller dîner chez le gouverneur. La distance de *Plantation-House*, sa demeure, demande une heure et demie de voyage avec six bœufs ; un attelage de chevaux serait dangereux. On traverse ou on tourne

22. Élisabeth Françoise (Fanny) Dillon (1785-1836), épouse du général comte Bertrand. (*JMS*)



Fanny Dillon,
épouse du général Bertrand.

cinq ou six gorges bordées de précipices de plusieurs centaines de pieds de profondeur ; on ôte quatre bœufs aux descentes trop rapides, et on les remet aux montées. Nous nous sommes arrêtés aux trois quarts de la route pour visiter une vieille bonne dame de quatre-vingt-trois ans, qui avait fait beaucoup de prévenances aux enfants de Mme Bertrand. Sa demeure était agréable ; il y avait seize ans quelle n'en était sortie, lorsque apprenant l'arrivée de l'Empereur, elle se mit en route pour la ville, disant que dût-il lui

en coûter la vie, elle serait heureuse si elle parvenait à l'apercevoir ; elle avait eu le bonheur de réussir.

Plantation-House est le lieu le mieux situé et le plus agréable de l'île ; le château, le jardin et les dépendances rappellent les demeures, dans nos provinces, des familles de vingt-cinq à trente mille livres de rente. Cet endroit est bien soigné et tenu avec goût : enfermé dans l'enceinte de Plantation-House, on pourrait se croire en Europe, et ne pas soupçonner les lieux de désolation qui composent la plus grande partie du reste de l'île. Le maître de la maison en ce moment, le colonel Wilks²³, le gouverneur pour la compagnie que l'amiral était venu déplacer, est un homme du meilleur ton, fort agréable ; sa femme est bonne et aimable ; sa fille charmante.

23. Colonel Mark Wilks (1759-1831), soldat, historien, administrateur pour l'East India Company. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire du royaume de Mysore, Inde du Sud. (JMS)

Le gouverneur avait réuni une trentaine de personnes ; les manières, les expressions, les formes, tout y était européen. Nous y avons passé quelques heures qui ont été les seules d'oubli et de distraction que j'aie éprouvées depuis notre sortie de France. Le colonel Wilks me montrait une partialité et une bienveillance toutes particulières ; nous en étions aux compliments et à la sympathie de deux auteurs qui s'encensent réciproquement. Nous avons fait échange de nos productions : il comblait M. Le Sage de choses flatteuses, et celles que je lui rendais étaient des plus sincères ; car son ouvrage renferme des points intéressants et nouveaux sur l'Indostan²⁴, qu'il a habité longtemps en mission diplomatique ; une douce philosophie, beaucoup d'instruction et un style fort pur, concourent en faire un livre distingué. M. Wilks, dans ses opinions politiques, est, du reste, un homme très froid, qui juge avec calme et sans passion des affaires du moment ; qui conserve les idées saines, les principes libéraux d'un Anglais sage et indépendant.

Au moment de nous mettre à table, à notre grande surprise, on nous a annoncé que l'Empereur venait de passer avec l'amiral, presque à la porte de Plantation-House ; et un des convives (M. Doveton de Sandy-bay), nous dit alors avoir eu la bonne fortune de le posséder ce matin même chez lui, pendant trois quarts d'heure.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

24. Hindoustan, péninsule indienne. (JMS)

Jeudi 4 au lundi 8 janvier 1816.

Vie de Longwood. – Course à cheval de l'Empereur. – *Notre Nymphé*. – Sobriquets. – Des îles, de leur défense. – Grandes forteresses, Gibraltar. – Culture et lois de l'île. – Enthousiasme, etc.

Quand je suis entré chez l'Empereur pour lui rendre compte de notre excursion de la veille, il m'a dit en me saisissant l'oreille : « Eh bien ! vous m'avez abandonné hier ; j'ai pourtant bien fini ma soirée. N'allez pas croire que je ne saurais me passer de vous. » Paroles charmantes, que le ton qui les accompagnait et la connaissance que j'avais de lui désormais me rendaient délicieuses.

Tous les jours le temps a été beau, la température sèche, la chaleur forte, mais tombant subitement, ainsi que de coutume, vers les cinq ou six heures.

L'Empereur, depuis son arrivée à Longwood, avait interrompu ses dictées ordinaires : il passait son temps à lire dans son intérieur, faisait sa toilette de trois à quatre heures, et sortait ensuite à cheval avec deux ou trois de nous autres. Les matinées devaient lui paraître plus longues ; mais sa santé s'en trouvait mieux. Nos courses étaient toutes dirigées vers la vallée voisine, dont j'ai déjà parlé ; soit que nous la remontassions en la prenant dans la partie inférieure et revenant par la maison du grand-maréchal ; soit au contraire que nous commençassions par ce dernier côté, pour la parcourir en descendant. Une fois même ou deux, nous la franchîmes en écharpe et traversâmes de la sorte d'autres vallées pareilles. Nous explorâmes ainsi le voisinage et visitâmes le peu d'habitations qui s'y trouvaient : toutes étaient pauvres et misérables. Les chemins étaient parfois impraticables, il nous fallait même de temps en temps descendre de cheval ; nous avions à franchir des haies, à escalader des murs de pierre qu'on rencontre fort souvent ; mais rien ne nous arrêtait.

Dans ces courses habituelles, nous avons adopté depuis quelques jours une station régulière dans le milieu de la vallée ; là, entourée de roches sauvages, s'était montrée une fleur inattendue : sous un humble toit nous avait apparu un visage charmant de quinze à seize ans. Nous l'avions surprise le premier jour dans son costume journalier, il n'annonçait rien moins que l'aisance ; le lendemain nous retrouvâmes la jeune personne avec une toilette fort soignée ; mais alors notre jolie fleur des champs ne nous parut plus qu'une fleur de parterre assez ordinaire. Toutefois, nous nous y arrêtions chaque jour quelques minutes ; elle s'avancait alors de quelques pas pour entendre les deux ou trois phrases que l'Empereur lui adressait ou lui faisait traduire en passant, et nous continuions notre route tout en devisant sur ses attraits. Dès cet instant elle augmenta la nomenclature spéciale de Longwood ; elle ne fut plus que *notre Nymphe*.



Sir George Cockburn.

L'Empereur, dans son intimité, avait la coutume de baptiser insensiblement tout ce qui l'entourait : ainsi la vallée que nous parcourions d'habitude en cet instant, n'avait plus d'autre nom que la *Vallée du silence* ; notre hôte de Briars, n'était que notre *Amphitriton* ; son voisin, le Major aux six pieds de haut, notre *Hercule* ; sir George Cockburn, *Monseigneur l'amiral* tant qu'on était en gaité ; dès que l'humeur arrivait, ce n'était plus que le *Requin*, etc., etc.

Notre nymphe est précisément l'héroïne de la petite pastorale dont il a plu au docteur Warden d'embellir ses lettres ; bien que j'eusse redressé son erreur lorsqu'il m'en donna lecture avant son départ pour l'Europe, lui disant : « Si vous avez le projet de créer un conte, c'est bien ; mais si vous avez voulu peindre la vérité, vous avez tout à changer. » Apparemment qu'il aura pensé que son conte avait beaucoup plus d'intérêt, et il l'a conservé.

Du reste, on m'a appris que Napoléon avait porté bonheur à notre nymphe : la petite célébrité qu'elle en avait acquise a attiré la curiosité des voyageurs ; ses attraits ont fait le reste : elle est devenue la femme d'un très riche négociant ou capitaine de la compagnie des Indes.

Au retour de nos courses, nous trouvions déjà rendues les personnes que l'Empereur invitait à dîner. Il eut successivement le général-colonel du 53^e, plusieurs de ses officiers et leurs femmes, l'amiral ; la bonne, belle et douce Mme Hodson, la femme de notre Hercule, que l'Empereur avait été visiter un jour dans le fond de Briars, et dont il avait tant caressé les enfants, etc., etc.

Après le dîner, l'Empereur faisait une partie, et le reste de la compagnie une autre.

Le jour où y dîna l'amiral, l'Empereur, en prenant son café, a causé quelques instants sur la position de l'île. L'amiral a dit que le 66^e venait renforcer le 53^e ; l'Empereur en a ri, et lui a demandé s'il ne se croyait pas déjà assez fort. Puis passant à des observations générales, il a dit qu'un soixante-quatorze²⁵ de plus valait mieux qu'un régiment ; que la sûreté d'une île, c'était des vaisseaux ; que des fortifications

25. Vaisseau de ligne de 74 canons. (*JMS*)

n'étaient qu'un retard ; qu'un débarquement, fait à forces supérieures, était un résultat tout obtenu, au temps près, si la distance n'admettait point un secours.

L'amiral lui ayant demandé quelle était, dans son opinion, la place la plus forte du monde ; l'Empereur a répondu qu'il était impossible de l'assigner, parce que la force d'une place se compose de ses moyens propres, et de circonstances étrangères indéterminées. Pourtant il a nommé Strasbourg, Lille, Metz, Mantoue, Anvers, Malte, Gibraltar. L'amiral ayant dit qu'en Angleterre on lui avait supposé, pendant quelque temps, le dessein d'attaquer Gibraltar. « Nous nous en serions bien donné de garde, a dit l'Empereur ; cela nous servait trop bien. Cette place ne vous est d'aucune utilité ; elle ne défend, n'intercepte rien ; ce n'est qu'un objet d'amour-propre national qui coûte fort cher à l'Angleterre, et blesse singulièrement la nation espagnole. Nous aurions été bien maladroits de détruire une pareille combinaison. »

Le six j'ai été invité, avec Mme Bertrand et mon fils, à dîner à Briars, où notre ancien hôte avait réuni beaucoup de monde. Nous en sommes revenus fort tard, et non sans quelque danger, par les difficultés de la route et l'obscurité de la nuit, qui nous a forcés de faire une partie du chemin à pied, par égard pour la prudence de Mme Bertrand.

Le 7, l'Empereur a reçu la visite du secrétaire du gouvernement et d'un des membres du conseil de l'île. Il les a beaucoup questionnés, suivant sa coutume, sur la culture, la prospérité et les améliorations susceptibles de leur colonie. Ils répondaient qu'en 1772, on avait adopté le système de fournir, des magasins de la compagnie, de la viande à moitié prix aux habitants ; il en était résulté une grande paresse dans l'industrie, et l'abandon de l'agriculture. Depuis cinq ans on avait changé ce système ; ce qui, joint à d'autres circonstances,

avait ramené l'émulation, et porté l'île à un état supérieur ce qu'elle avait jamais été. Il est à craindre que notre venue ne soit un coup mortel pour cette prospérité croissante.

Sainte-Hélène, de sept à huit lieues de tour, environ la grandeur de Paris, obéit aux lois générales d'Angleterre et à des lois locales de l'île ; ces lois locales se font ici par le conseil, et se sanctionnent en Angleterre par la cour de la compagnie des Indes. Le conseil se compose du gouverneur, de deux membres civils et d'un secrétaire qui tient les registres ; tous sont nommés par la compagnie, et sont révocables à volonté. Les membres du conseil sont législateurs, administrateurs et magistrats ; ils décident sans appel, à l'aide du jury, au civil et au criminel. Il n'y a ni procureur ni avocat dans l'île ; le secrétaire du conseil légitime tous les actes, et se trouve une espèce de notaire unique. La population de l'île est en ce moment de cinq à six mille âmes environ, y compris les noirs et la garnison.

Je me promenais seul un de ces après-midi, dans le jardin avec l'Empereur ; un matelot de vingt-deux à vingt-trois ans, d'une figure franche et ouverte, nous a abordés avec l'émotion de l'empressement et de la joie, et l'inquiétude d'être aperçu du dehors. Il ne parlait qu'anglais, et me disait avec précipitation, avoir bravé deux fois l'obstacle des sentinelles et tous les dangers d'une défense sévère pour voir de près l'Empereur ; qu'il obtenait ce bonheur, disait-il, tout en le considérant, qu'il mourrait content ; qu'il faisait des vœux au Ciel pour que Napoléon se portât bien, et qu'il fût un jour plus heureux. Je l'ai congédié, et en nous abandonnant, il se cachait encore derrière les arbres, les haies, afin de nous apercevoir plus longtemps. Nous recevions souvent ainsi des preuves non équivoques du sentiment bienveillant de ces marins. Ceux du *Northumberland* surtout se croyaient désormais des rapports établis avec l'Empereur : lors de notre séjour à

Briars, où notre réclusion était moins complète, ils venaient souvent rôder le dimanche autour de nous, disant qu'ils venaient revoir leur compagnon de vaisseau (*ship's mate*). Le jour où nous quittâmes cet endroit, étant seul avec l'Empereur dans le jardin, il s'en était présenté un à la porte, me demandant s'il pouvait y faire un pas sans offenser. Je lui demandai son pays et sa religion ; sa réponse fut plusieurs signes de croix rapides en signe d'intelligence et de fraternité ; puis fixant l'Empereur, devant lequel il se trouvait, et levant les yeux au Ciel, il commença, avec lui-même, une conversation de gestes, que sa grosse figure réjouie rendait partie grotesque, partie sentimentale. Cependant il était difficile d'exprimer avec plus de vérité l'admiration, le respect, les vœux et la sympathie ; de grosses larmes commençaient à rouler dans ses yeux. « Dites à ce cher homme que je ne lui veux pas de mal, me disait-il, que je lui souhaite bien du bonheur. Nous sommes beaucoup comme cela : il faut qu'il se porte bien et longtemps. » Il avait à la main un bouquet de fleurs champêtres ; il indiquait la pensée de vouloir les offrir ; mais distrait ou retenu par ce qu'il voyait ou ce qu'il éprouvait, chancelant et comme combattu en lui-même, il nous fit subitement un salut brusque et disparut.

L'Empereur ne put s'empêcher de se montrer sensible à ces deux circonstances, tant la figure, l'accent, le geste de ces hommes portaient le caractère de la vérité. Il disait alors : « Ce que c'est pourtant que le pouvoir de l'imagination ! tout ce qu'elle peut sur les hommes ! Voilà des gens qui ne me connaissaient point, qui ne m'avaient jamais vu, seulement ils avaient entendu parler de moi ; et que ne sentent-ils pas, que ne feraient-ils pas en ma faveur ! Et la même bizarrerie se renouvelle dans tous les pays, dans tous les âges, dans tous les sexes ! Voilà le fanatisme ! Oui, l'imagination gouverne le monde ! »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 9 janvier 1816.

L'Empereur vivement contrarié. — Nouvelles brouilleries avec l'amiral.

L'enceinte tracée autour de Longwood, où nous avons la liberté de nous promener, ne permet guère qu'une demi-heure de course à cheval ; ce qui a porté l'Empereur, pour agrandir l'espace ou gagner du temps, à descendre dans le fond des ravins par des chemins très mauvais et parfois dangereux.

L'île n'ayant pas trente milles de tour ; il eut été désirable que l'enceinte eût été portée à un mille des bords de la mer ; alors on eût pu se promener et varier même ses courses sur des espaces de quinze à dix-huit milles ; la surveillance n'eût été ni plus pénible ni moins effective en la plaçant sur les rives de la mer et les débouchés des vallées ; en traçant même par des signaux tous les pas de l'Empereur. On nous avait fait observer, il est vrai, que l'Empereur était le maître de parcourir toute l'île sous l'escorte d'un officier anglais ; mais l'Empereur était décidé à ne sortir jamais, s'il devait se priver, durant sa promenade, d'être absolument à lui-même ou à l'intimité des siens. L'amiral, dans sa dernière entrevue avec l'Empereur, avait très délicatement arrêté et promis que lorsque l'Empereur voudrait sortir des limites, il en ferait prévenir le capitaine anglais de service à Longwood ; que celui-ci se rendrait au poste pour ouvrir le passage à l'Empereur, et qu'ensuite la surveillance serait faite, s'il en existait, de manière que l'Empereur, durant le reste de sa promenade, soit qu'il entrât dans quelques maisons ou profitât de quelque beau site pour travailler, n'aperçût rien qui pût le distraire d'un moment de rêverie.

D'après cela, l'Empereur se proposait ce matin, de monter à cheval à sept heures ; il avait fait préparer un petit déjeuner, et comptait aller dans la direction de Sandy-bay, chercher une source d'eau, et profiter

de quelques belles végétations, dont on est privé à Longwood, pour y passer la matinée et y travailler quelques heures.

Nos chevaux étaient prêts ; au moment de monter j'ai été prévenir le capitaine anglais, qui, à mon grand étonnement, a déclaré que son projet était de se mêler avec nous ; que l'Empereur ne pouvait trouver mauvais, après tout, qu'un officier ne jouât pas le rôle d'un domestique, en restant seul de l'arrière. J'ai répondu que l'Empereur approuverait sans doute ce sentiment ; mais qu'il renoncerait dès l'instant à sa partie. « Vous devez trouver simple et sans vous en croire offensé, lui ai-je dit, qu'il répugne à la présence de celui qui le garde. » L'officier se montrait fort peiné, et me disait que sa situation était des plus embarrassantes. « Nullement, lui ai-je observé, si vous n'exécutez que vos ordres. Nous ne vous demandons rien, vous n'avez à vous justifier de rien ; il doit vous être aussi désirable qu'à nous de voir les limites poussées vers les bords de la mer ; vous seriez délivré d'un service pénible et peu digne ; le but qu'on se propose n'en serait pas moins bien rempli ; j'oserais vous dire qu'il le serait davantage : quand on veut garder quelqu'un, il faut garder la porte de sa chambre ou celles de son enceinte ; les portes intermédiaires ne sont plus que des peines sans efficacité : vous perdez de vue l'Empereur, tous les jours, quand il descend dans les ravins de l'enceinte, vous ne connaissez son existence que par son retour ; eh bien, faites-vous un mérite de cette concession qu'amène la force des choses, étendez-la jusqu'à un mille du rivage ; aussi bien vous pouvez le tracer sans cesse à l'aide de vos signaux, du haut de vos sommités. »

Mais l'officier en revenait toujours à dire qu'il ne demandait ni regard ni parole de l'Empereur, qu'il serait avec nous comme s'il n'y était pas. Il ne pouvait comprendre, et ne comprenait pas en effet que sa vue seule pût faire du mal à l'Empereur. Je lui ai dit qu'il était une

échelle pour la manière de sentir, et que la même mesure n'était pas celle de tout le monde. Il semblait croire que nous interprétions les sentiments de l'Empereur, et que si les raisons qu'il me donnait lui étaient expliquées, il s'y rendrait ; il était tenté de lui écrire. Je l'assurai que pour ce qui lui était personnel, il n'en dirait jamais autant à l'Empereur que j'en pourrais dire moi-même ; que du reste, j'allais de ce pas lui rendre mot à mot notre conversation. Je suis revenu bientôt lui confirmer ce que je lui avais dit d'avance : l'Empereur avait dès l'instant renoncé à sa partie.

Voulant toutefois, pour mon compte, éviter tout malentendu qui aurait pu accroître les discussions toujours fâcheuses, je lui ai demandé s'il aurait aucune objection à me montrer le compte qu'il rendait à l'amiral. Il m'a dit qu'il n'en aurait aucune ; mais qu'il ne le lui rendrait que de vive voix. Résumant alors notre longue conversation en deux mots, je l'ai réduite à deux points biens positifs : lui, à m'avoir dit vouloir se joindre au groupe de l'Empereur ; moi, à lui avoir répondu que l'Empereur dès lors renonçait à sa partie, et ne sortirait pas des limites ; ce qui a été parfaitement agréé de nous deux.

L'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre ; dévorant en silence le contretemps qu'il venait d'éprouver, il se trouvait déjà déshabillé et en robe de chambre. Il m'a retenu à déjeuner, et a fait observer que le temps tournait à la pluie, que nous aurions eu un mauvais jour pour notre excursion ; mais c'était un faible adoucissement à la contrainte aiguë qui venait de troubler un plaisir innocent.

Le fait est que l'officier avait reçu de nouveaux ordres ; mais l'Empereur n'avait eu l'idée de sa petite excursion que sur les promesses antérieures de l'amiral ; promesses pour lesquelles l'Empereur s'était plu à lui témoigner de la satisfaction. Ce changement actuel, sans en faire

rien dire à l'Empereur, devait nécessairement lui être très sensible : on lui manquait de parole ou l'on avait voulu le rendre dupe. Ce tort de l'amiral est un de ceux qui ont le plus pesé sur le cœur de l'Empereur.

L'Empereur a pris un bain et n'a point dîné avec nous. À neuf heures il m'a fait appeler dans sa chambre ; il lisait *Don Quichotte*, ce qui nous a menés à causer de la littérature espagnole, des traductions de Lesage²⁶, etc., etc. Il était fort triste et causait peu ; il m'a renvoyé au bout de trois quarts d'heure.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 10 janvier 1816.

Chambre de Marchand. – Linge, vêtements de l'Empereur, manteau de Marengo.
– Éperons de Champaubert, etc., etc.

Vers les quatre heures, l'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre : il était habillé et en bottes ; il comptait monter à cheval ou se promener dans le jardin ; mais il pleuvait un peu.

Nous avons marché et causé en attendant que le temps s'éclaircît. Il a ouvert la porte de sa chambre sur le cabinet topographique, afin d'allonger sa promenade de toute l'étendue de ce cabinet. En approchant du lit qui s'y trouve, il m'a demandé si j'y couchais toujours ; je lui ai répondu que j'avais cessé dès l'instant où j'avais su qu'il voulait sortir de bon matin. « Qu'importe, m'a-t-il dit, revenez-y ; je sortirai au besoin par ma porte de derrière. » Le salon s'est entr'ouvert, il y est entré ; messieurs de Montholon et Gourgaud s'y trouvaient. On

26. Alain-René Lesage, auteur du roman *Histoire de Gil Blas de Santillane*, paru de 1715 à 1735. (JMS)

travaillait à établir un petit lustre assez joli et une petite glace sur la cheminée ; l'Empereur a fait redresser cette dernière qui penchait de quelques lignes sur un côté. Il s'est réjoui de cette amélioration dans l'ameublement du salon ; ce qui prouve combien tout est relatif ! Qu'eussent été ces objets à ses yeux, il y a si peu de temps encore, lui qui avait pour quarante millions de mobilier dans ses palais !

Nous sommes rentrés dans le cabinet topographique, et la pluie continuant, il a renoncé à la promenade ; mais il regrettait que le grand-maréchal ne fût pas arrivé ; il se sentait aujourd'hui disposé au travail ; depuis quinze jours il l'avait interrompu. En attendant Bertrand, il cherchait à tuer le temps. « Allons chez Mme de Montholon, m'a-t-il dit. » Je l'y ai annoncé ; il s'est assis, m'a fait asseoir et nous avons causé d'ameublement et de ménage. Il s'est mis alors à faire l'inventaire de l'appartement pièce à pièce, et l'on est demeuré d'accord que le mobilier ne s'élevait guère au-delà de trente napoléons. Sortant de chez Mme de Montholon, il a couru de chambre en chambre, et s'est arrêté devant l'escalier qui, dans le corridor, conduit en haut chez les gens : c'est une espèce d'échelle de vaisseau fort rapide. « Voyons, dit-il, l'appartement de Marchand²⁷ : on dit qu'il y est comme une petite maîtresse. » Nous avons grimpé ; Marchand s'y trouvait ; sa petite chambre est propre, il y a collé du papier qu'il a peint lui-même. Son lit n'était point garni ; Marchand ne couche point si loin de la porte de son maître ; à Briars, lui et les deux autres valets de Chambre ont constamment couché par terre en travers de la porte de l'Empereur ; si bien que, quand j'en sortais tard, il me fallait leur marcher sur le corps. L'Empereur s'est fait ouvrir les armoires, elles n'ont présenté que son linge et ses habits ; le tout était fort peu considérable, et pourtant il s'étonnait encore d'être si riche.

27. Louis Joseph Marchand (1791-1876), premier valet de chambre de l'Empereur, et son exécuteur testamentaire. (*JMS*)



 Bonaparte en habit de Premier consul.

On y voyait son habit de Premier Consul, en velours rouge, brodé soie et or ; il lui avait été présenté par la ville de Lyon ; circonstance qui faisait sans doute qu'il se trouvait ici, son valet de chambre sachant qu'il l'affectionnait beaucoup, parce qu'il lui venait, disait-il, de sa chère ville de Lyon.

On y voyait aussi le manteau de Marengo, manteau glorieux sur lequel ont été plus tard exposés religieusement les restes mortels de l'immortel vainqueur ; manteau qui figure aujourd'hui dans les objets spécialement légués par Napoléon à son fils²⁸.

Après un léger inventaire, qui n'était pas sans prix pour moi : « Combien ai-je d'éperons, a-t-il dit, en se saisissant d'une paire ? – Quatre paires, a répondu Marchand. – Y en a-t-il de plus distingués les uns que les autres ? – Non, Sire. – Eh bien j'en veux donner une à Las Cases. Ceux-ci sont-ils vieux ? – Oui, Sire, ils sont presque usés, ils ont servi à Votre Majesté dans la campagne de Dresde et dans celle de Paris. – Tenez, mon cher, m'a-t-il dit en me les donnant, voilà pour vous. » J'aurais voulu qu'il me fût permis de les recevoir à genoux.

28. Ô bizarre succession des événements, des personnes et des choses ! ainsi donc ce manteau de Marengo se verra dans les palais autrichiens, au sein des princes d'Autriche et précisément comme monument de famille, tandis que l'événement qui le rendit si célèbre avait semblé dans le temps les menacer de la destruction, eux et leur monarchie. (LC)

Je recevais là quelque chose qui tenait réellement aux belles journées de Champaubert, Montmirail, Nangis, Montereau ! Au temps des Amadis, fut-il jamais de plus digne monument de chevalerie ! « Votre Majesté me fait chevalier, lui ai-je dit ; mais comment gagner ces éperons ? Je ne puis plus prétendre à aucun fait d'armes ; et quant à l'amour, au dévouement, depuis longtemps, Sire, je n'ai plus rien à donner. »

Cependant, le grand-maréchal ne venait pas, et l'Empereur voulait travailler. « Vous ne pouvez donc plus écrire, m'a-t-il dit, vos yeux sont tout à fait perdus ? » Depuis que nous étions ici, j'avais interrompu tout travail, ma vue disparaissait, et j'en éprouvais une tristesse mortelle. « Oui, Sire, lui ai-je répondu, ils le sont tout à fait, et ma douleur est de les avoir perdus sur la campagne d'Italie, sans avoir eu le bonheur et la gloire de l'avoir faite. » Il a cherché à me consoler en me disant qu'avec du repos ma vue se réparerait sans doute, ajoutant : « Ah ! que ne nous ont-ils laissé Planat ; ce bon jeune homme me serait aujourd'hui d'un grand service. » Et il a fait venir le général Gourgaud pour lui dicter.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 11 janvier 1816.

Amiral Taylor, etc.

Après le déjeuner, vers midi et demi, me promenant devant la porte, j'ai vu arriver une nombreuse cavalcade, précédée du général colonel du 53^e : c'était l'amiral Taylor, arrivé la veille du Cap avec son escadre, et repartant le surlendemain pour l'Europe. Parmi ses capitaines était son fils, ayant un bras de moins ; il l'avait perdu à Trafalgar, où son père commandait le *Tonnant*.

L'amiral Taylor était venu payer ses respects, me dit-il, à l'Empereur ; mais on venait de lui répondre qu'il était malade, et il en était cruellement désappointé. Je lui fis observer que le climat de Longwood était très défavorable à Napoléon. Je choisisais mal mon temps ; le ciel était très beau et le lieu déployait en ce moment toute l'illusion dont il pouvait être susceptible ; aussi l'amiral remarqua-t-il que le site était charmant ; mais à peine lui eus-je répondu d'un air triste et vrai : « Oui, M. l'amiral, aujourd'hui, et pour vous qui n'y resterez qu'un quart d'heure, » qu'il se confondit en excuses, me priant de lui pardonner son impatiente expression, disait-il. Je dois cette justice à toute la grâce qu'il témoigna en cet instant.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 12 au dimanche 14 janvier 1816.

L'Empereur couché en joue. – Nos passe-temps du soir. – Romans. –
Sortie politique.

L'Empereur depuis plusieurs jours, avait entièrement interrompu ses promenades à cheval. La reprise qu'il voulut en faire le 12, ne

fut pas propre à lui en redonner le goût ni l'habitude : nous avions franchi notre vallée ordinaire, nous la remontions sur le revers opposé à Longwood, lorsque d'une des arêtes où jusque-là il n'y avait eu aucun poste, un soldat nous fit beaucoup de cris et de gestes. Comme nous étions dans le bassin de notre enceinte, nous n'en tînmes aucun compte ; alors cet homme descendit hors d'haleine, chargeant son arme en courant. Le général Gourgaud resta de l'arrière pour voir ce qu'il voulait, tandis que nous continuâmes notre route. Je pus le voir, à l'aide de plusieurs tournons, colleter le soldat et le contenir ; puis le fit suivre de force jusqu'au poste voisin du grand-maréchal, où le général Gourgaud voulait le faire entrer ; mais il lui échappa. Il se trouva que c'était un caporal ivre qui avait mal entendu sa consigne ; il nous avait plusieurs fois couchés en joue. Cette circonstance, qui pouvait se répéter si facilement, nous fit frémir pour l'existence de l'Empereur ; lui n'y vit qu'un affront moral, un nouvel obstacle à son exercice du cheval.

L'Empereur avait interrompu ses invitations à dîner ; l'heure, la distance, la toilette étaient pénibles pour les convives ; quant à nous, nous en éprouvions de la gêne dans nos habitudes, sans en recueillir aucun agrément. L'Empereur était moins avec nous, sa conversation n'avait plus le même abandon.

L'Empereur avait insensiblement repris son travail régulier : il dictait journellement au grand-maréchal sur l'expédition d'Égypte ; quelque temps avant de dîner, il me faisait venir avec mon fils, pour relire et couper en paragraphes les divers chapitres des campagnes d'Italie. Le reversi était tout à fait passé de mode, l'Empereur y avait renoncé ; l'après-dînée était désormais consacrée à la lecture de quelqu'ouvrage ; l'Empereur lisait lui-même tout haut ; quand il était fatigué il passait le livre à quelqu'un ; mais alors il n'en

supportait jamais la lecture plus d'un quart d'heure, il s'endormait. Nous en étions en ce moment à des romans ; nous en entamions beaucoup que nous ne finissions pas. C'était *Manon l'Escaut*²⁹, que nous rejetâmes bientôt comme roman d'antichambre ; les *Mémoires de Grammont*³⁰, si pleins d'esprit, mais qui ne font point d'honneur aux hautes mœurs du temps ; *le Chevalier de Faublas*³¹, qui n'est supportable qu'à vingt ans, etc., etc.

Quand ces lectures pouvaient nous conduire jusqu'à onze heures ou minuit, l'Empereur en témoignait une véritable joie : il appelait cela des conquêtes sur le Temps, et il trouvait qu'elles n'étaient pas les plus faciles.

La politique aussi avait son tour. Environ toutes les trois ou quatre semaines, nous recevions un gros paquet de journaux d'Europe : c'était un coup de fouet qui nous ravivait et nous agitait fort durant quelques jours, pendant lesquels nous discussions, classions et résumions les nouvelles ; après quoi nous retombions insensiblement dans le marasme. Les derniers journaux nous avaient été apportés par la corvette *la Levrette*, arrivée depuis quelques jours ; ils remplirent une de nos soirées, et firent éclater dans l'Empereur un de ces moments de chaleur et de verve dont j'ai été parfois le témoin au Conseil d'État, et qui lui échappent de temps à autre ici.

Il marchait à grands pas au milieu de nous, s'animant par degré et ne s'interrompant que par quelques instants de méditation.

29. *Manon Lescaut*, roman de l'abbé Prévost. (JMS)

30. *Mémoires du comte de Gramont*, d'Antoine Hamilton, publié en 1713. C'est, au travers de la vie romancée de Philibert de Gramont, une description des mœurs à la cour du roi Charles II d'Angleterre. (JMS)

31. *Les amours du chevalier de Faublas*, de Louvet de Couvray, publié en trois parties, en 1787-1790. (JMS)

« Pauvre France, disait-il, quelles seront tes destinées ! Surtout qu'est devenue ta gloire !..... »

Je supprime le reste, d'une assez longue étendue : il le faut.

Les papiers donnant à entendre que l'Angleterre avait voulu le démembrement de la France, mais que la Russie s'y était opposée, l'Empereur a dit qu'il le jugeait ainsi ; que c'était le système naturel ; que la Russie devait voir avec peine la dissolution de la France, parce qu'elle devait craindre alors de voir l'Allemagne s'agglomérer infailliblement contre elle ; tandis que, d'un autre côté, l'aristocratie anglaise devait désirer l'affaiblissement extrême de la France et le despotisme sur ses ruines. « Je sais bien que cela n'est pas votre pensée, a-t-il dit en s'adressant à moi, vous êtes Anglais. » J'ai répondu qu'il rendait bien difficile de le combattre ; mais qu'il me semblait que dans cette aristocratie anglaise même, il pouvait, à toute rigueur, se rencontrer peut-être des têtes assez fortes et des cœurs assez droits pour comprendre qu'après avoir abattu ce qui menaçait leur existence, il pouvait devenir avantageux de relever ce qui n'était plus à craindre. Que la circonstance était unique pour fonder un système nouveau, qui unit à jamais les deux peuples dans leurs intérêts les plus chers, les rendit nécessaires l'un à l'autre, au lieu de les maintenir ennemis naturels, etc. L'Empereur a terminé en disant qu'il était bien sinistre sans doute ; mais qu'il avait beau faire, qu'il ne pouvait voir que des catastrophes, des massacres, du sang.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 15 janvier 1816.

Sur l'*Histoire secrète du cabinet de Bonaparte*, par Goldsmith. – Détails, etc.

J'avais entendu parler, à bord du vaisseau, de l'*Histoire secrète du cabinet de Bonaparte*, par Goldsmith³², et au premier moment de loisir ici, j'avais eu la fantaisie de le parcourir ; mais j'ai eu beaucoup de peine à me le procurer, les Anglais s'en défendirent longtemps ; ils disaient que c'était un si abominable libelle, qu'ils n'osaient me le mettre dans les mains : ils en avaient honte eux-mêmes, disaient-ils. Il me fallut insister longtemps ; leur répéter maintes fois que nous étions tout cuirassés sur de pareilles gentilleses ; que celui-là même qui en était l'objet ne faisait qu'en rire quand le hasard les lui plaçait sous la main ; et puis si cet ouvrage était si mauvais qu'on le disait, il manquait son but, il cessait de l'être. Je demandai ce qu'était Goldsmith, son auteur. C'était un Anglais, me disait-on, qui avait longtemps desservi son pays à Paris pour de l'argent, et qui, de retour en Angleterre, cherchait à échapper au châtement et à gagner encore quelque argent, en accablant d'injures et d'imprécations l'idole qu'il avait longtemps encensée. J'obtins enfin cet ouvrage. Il faut en convenir, il est difficile d'amasser de plus horribles et de plus ridicules vilénies que n'en présentent ses premières pages : le viol, l'empoisonnement, l'inceste, l'assassinat et tout ce qui s'en suit, sont accumulés par l'auteur sur son héros, et cela dès la plus tendre enfance. Il est vrai qu'il importe peu à l'auteur, à ce qu'il semble, de les rendre croyables, et qu'il les démontre lui-même impossibles, ou bien les détruit par les anachronismes, les alibis, les contradictions de toute espèce ; les méprises des noms, des personnes, des faits les plus authentiques, etc. Ainsi, lorsque Napoléon n'avait encore que dix à douze ans, et se trouvait sans les barreaux de son école militaire, il lui fait commettre

32. Lewis Goldsmith (1763-1846), espion (agent double ?), avocat, écrivain, publie notamment *A secret history of the Cabinet of Bonaparte*, paru en 1811. (JMS)

des attentats qui demanderaient du moins l'âge viril et une certaine liberté, etc., etc. L'auteur lui fait entreprendre ce qu'il appelle ses brigandages d'Italie à la tête de huit mille galériens échappés des bagnes de Toulon. Plus tard ; il fait abandonner les rangs autrichiens à vingt mille Polonais, qui passent sous les drapeaux du général français, etc., etc. Le même auteur fait venir Napoléon en fructidor à Paris, quand tout le monde sait qu'il ne quitta jamais son armée. Il le fait traiter avec le prince de Condé, et demander Madame Royale en mariage, pour prix de sa trahison. Je passe une foule de choses d'une aussi absurde impudence. Il est évident que pour la partie surtout des anecdotes sales ou ridicules, il n'a fait qu'entasser tout ce qu'il a entendu ; mais encore, à quelle source a-t-il été puiser ? La plupart de ces traits ont pris certainement naissance dans certains cercles fort malveillants de Paris ; mais encore sur ce terrain, avaient-ils un certain esprit, du sel, du mordant, certaines couleurs dans l'apparence, certaines grâces dans la diction ; ici ces traits sont déjà descendus des salons dans la rue ; ils n'ont été recueillis qu'après avoir roulé dans le ruisseau. Les Anglais convenaient que c'était si fort, qu'à l'exception des classes les plus vulgaires, cet ouvrage avait été un poison qui portait son antidote avec lui.

À présent on s'étonnera peut-être que, dès les premières pages, je n'aie pas repoussé une pareille production. Mais c'est si grossièrement méchant, que cela ne saurait exciter la colère ; d'un autre côté il n'est point de dégoût que ne fasse surmonter l'oisiveté de Sainte-Hélène ; on est heureux d'y avoir quelque chose à parcourir. *Nous n'avons de trop ici que du temps*, disait très plaisamment l'Empereur il y a peu de jours : j'ai donc continué ; et puis, le dirai-je, ce n'est pas sans quelque plaisir que je lis désormais les contes absurdes, les mensonges, les calomnies qu'un auteur tient toujours, comme de coutume, de la meilleure autorité, sur des objets que je connais aujourd'hui si parfaitement moi-même, qui me sont devenus aussi familiers que les

détails de ma propre vie. Comme aussi je trouve quelque charme à laisser des pages remplies des couleurs les plus fausses, un portrait purement fantastique, pour venir étudier la vérité aux côtés du personnage réel, dans sa propre conversation pleine de choses toujours neuves, toujours grandes.

Ce matin l'Empereur m'ayant fait venir après son déjeuner, je l'ai trouvé en robe de chambre, étendu sur son canapé. La conversation l'a conduit à me demander quelle était ma lecture du moment. J'ai répondu que c'était un des plus fameux, des plus sales libelles publiés contre lui ; et je lui ai cité à l'instant quelques-uns des traits les plus abominables. Il en riait beaucoup, et a voulu voir l'ouvrage ; je l'ai fait venir ; nous l'avons parcouru ensemble. En tombant d'horreurs en horreurs, il s'écriait : *Jésus !... Jésus !...* se signait ; geste que je me suis aperçu lui être familier dans sa petite intimité, lorsqu'il rencontre des assertions monstrueuses, impudentes, cyniques, qui excitent son indignation ou sa surprise, sans le porter à la colère. Chemin faisant l'Empereur analysait certains faits, redressait des points dont l'auteur avait su quelque chose. Parfois il haussait les épaules de pitié, parfois il riait de bon cœur ; jamais il ne montra le moindre signe d'humeur. Quand il lut l'article de ses nombreuses débauches, les violences, les outrages qu'on lui faisait commettre, il observa que l'auteur avait voulu sans doute en faire un héros, sous tous les rapports ; qu'il le livrait du reste à ceux qui voulaient le faire impuissant, que c'était à ces messieurs à s'accorder ensemble, ajoutant gaîment que tout le monde n'était pas aussi malheureux que le plaideur de Toulouse. Toutefois on avait tort, disait-il, de l'attaquer sur ses mœurs, lui que tout le monde savait les avoir singulièrement améliorées, partout où il avait gouverné ; on ne pouvait ignorer que son naturel ne le portait pas à la débauche ; la multitude de ses affaires ne lui en aurait pas d'ailleurs laissé le temps. Arrivé aux pages où sa mère était peinte

à Marseille sous le rôle le plus dégoûtant et le plus abject, il s'est arrêté répétant plusieurs fois avec l'accent de l'indignation, et d'une demi-douleur : « Ah ! Madame !... Pauvre Madame ! Avec toute sa fertilité !... Si elle lisait, ceci !... Grand Dieu !... »

Nous avons passé ainsi plus de deux heures, au bout desquelles il s'est mis à sa toilette ; on a introduit le docteur O'Meara, c'était l'heure à laquelle d'ordinaire il était admis. « *Dottore*, lui dit-il en italien, tout en faisant sa barbe, je viens de lire une de vos belles productions de Londres contre moi. » La figure du docteur demandait ce que c'était ; je lui fis voir le livre de loin ; c'était précisément lui qui me l'avait prêté, il était déconcerté. « On a bien raison de dire, continuait l'Empereur, qu'il n'y a que la vérité qui offense ; je n'ai pas été fâché un instant, mais, j'ai ri souvent. » Le docteur cherchait à répondre et s'entortillait dans de grandes phrases ; c'était un libelle infâme, dégoûtant, tout le monde le savait, personne n'en faisait de cas ; toutefois quelques-uns pouvaient le croire, faute d'y avoir répondu. « Mais que faire à cela ? disait l'Empereur, s'il entrait aujourd'hui dans la tête de quelqu'un d'imprimer qu'il m'est venu du poil, et que je marche ici à quatre pattes, il est des gens qui le croiraient, et diraient que c'est Dieu qui m'a puni comme Nabuchodonosor. Et que pourrais-je faire ? Il n'y a aucun remède à cela. » Le docteur sortit, concevant à peine la gaîté, l'indifférence, le naturel dont il venait d'être témoin ; pour nous, nous y étions désormais accoutumés.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 16 janvier 1816.

L'Empereur se décide à apprendre l'anglais, etc.

Sur les trois heures, l'Empereur m'a fait venir pour causer pendant qu'il faisait sa toilette ; nous avons été ensuite faire quelques tours



⊕ Louis de Fontanes, en Grand-maître de l'Université, par Lefèvre.

dans le jardin. Il a observé, par hasard, qu'il était honteux qu'il ne sût pas encore lire l'anglais. Je l'ai assuré que s'il avait continué, après les deux leçons que je lui avais données aux environs de Madère, il lirait aujourd'hui toute espèce de livres anglais. Il en demeurait convaincu, et m'a commandé alors de le forcer chaque jour à prendre une leçon. De là, la conversation a conduit à faire savoir que je venais de donner à mon fils sa première leçon de mathématiques : c'est une partie que l'Empereur aime beaucoup, dans laquelle il est très fort.

Il s'est étonné que je montrasse à mon fils d'abondance, sans livre et sans cahier ; il ne me savait pas

de cette force, disait-il, et m'a menacé alors de le voir parfois, à l'improviste, examiner le maître et l'écolier. À dîner il a entrepris ce qu'il a appelé M. le professeur de mathématiques, et bien lui en a pris d'être ferré ; une question n'attendait pas l'autre ; souvent elles étaient fort subtiles. Il ne revenait pas, du reste, que dans les lycées on ne montrât pas de très bonne heure les mathématiques ; il disait qu'on avait

gâté toutes ses intentions touchant les universités, se plaignait fort de M. de Fontanes³³, se récriant sur ce que, pendant qu'il était contraint d'aller faire la guerre au loin, on lui *gâchait* tout chez lui, etc., etc. Cela a ramené l'Empereur à ses premières années, au père Patrault, son professeur de mathématiques, dont il nous a fait l'histoire ; je l'ai déjà écrite, on doit l'avoir lue plus haut.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 17 janvier 1816.

Première leçon d'anglais, etc.

Aujourd'hui l'Empereur a pris sa première leçon d'anglais ; et comme mon grand but était de le mettre à même de lire promptement les papiers-nouvelles, cette première leçon n'a consisté qu'à faire connaissance avec une gazette anglaise, à en étudier les formes et le plan, à connaître le placement toujours uniforme des divers objets qu'elle renferme, à séparer les annonces et les commérages de ville d'avec la politique, et dans celle-ci apprendre à discerner ce qui est authentique d'avec ce qui n'est qu'un bruit hasardé.

Je me suis engagé, si l'Empereur avait la constance de s'ennuyer tous les jours de pareilles leçons, à ce que dans un mois il pût lire les journaux sans le secours d'aucun de nous. L'Empereur ensuite a voulu faire quelques thèmes : il écrivait des phrases dictées, et les traduisait en anglais, à l'aide d'un petit tableau que je lui ai fait pour les verbes auxiliaires et les articles et à l'aide du dictionnaire pour les autres mots, que je lui faisais chercher lui-même. Je lui expliquais les règles

33. Louis de Fontanes (1757-1821), membre de l'Académie, nommé par Napoléon Grand-maître de l'Université en 1808. (*JMS*)

de la syntaxe et de la grammaire, à mesure qu'elles se présentaient : il a fait de la sorte quelques phrases qui l'ont plus amusé que les versions que nous avons essayées aussi. Après la leçon, sur les deux heures, nous sommes passés dans le jardin ; on a tiré plusieurs coups de fusil ; ils étaient si près, qu'il semblait que ce fût dans le jardin même. L'Empereur a observé que mon fils (nous croyions que c'était lui) semblait faire une bonne chasse ; j'ai ajouté que ce serait la dernière fois qu'il la ferait aussi près de l'Empereur. « Effectivement, a-t-il repris, allez dire qu'il ne nous approche qu'à la portée du canon. » J'y ai couru ; nous l'accusons à tort ; tout ce bruit se faisait pour les chevaux de l'Empereur, que l'on s'occupait à dresser.

Après le dîner, pendant le café ; l'Empereur m'acculant à la cheminée, m'appuyait la main sur la tête comme pour me mesurer la taille, et me disait : « Je suis un géant pour vous. – Votre Majesté l'est pour tant d'autres, ai-je observé, que cela ne saurait m'affecter. » Il a parlé aussitôt d'autre chose, car il ne s'arrête pas volontiers sur les phrases de cette nature.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

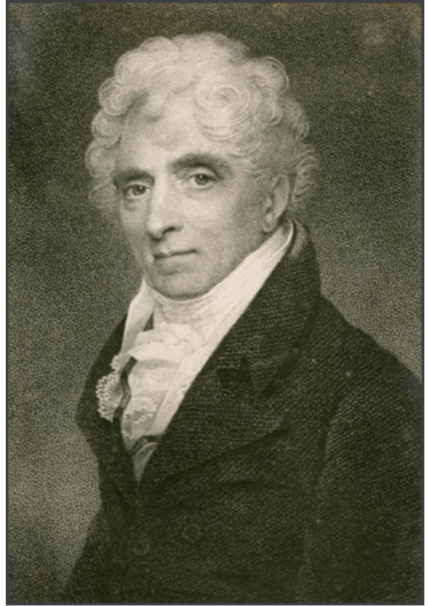
Jeudi 18 au samedi 20 janvier 1816.

Nos habitudes journalières. – Conversation avec le gouverneur Wilks. – Armées.
– Chimie. – Politique. – Détails sur l'Inde. – *Delphine* de Mme de Staël. –
MM. Necker, Calonne.

Notre vie se passait dans une grande uniformité. L'Empereur ne sortait pas du tout le matin ; vers les deux heures, la leçon d'anglais était devenue très régulière ; venait ensuite la promenade du jardin ou quelques présentations qui étaient fort rares ; puis une petite course

en calèche, car les chevaux étaient enfin arrivés ; avant le dîner, la révision des campagnes d'Italie ou d'Égypte ; après le dîner, la lecture de nos romans.

Le 20, l'Empereur reçut le gouverneur Wilks, avec lequel il eut une conversation à fond sur l'armée, les sciences, l'administration et les Indes. Parlant de l'organisation de l'armée anglaise, il s'est arrêté sur son mode d'avancement, *s'étonnant* que chez un peuple où existait l'égalité des droits, les soldats devinssent si rarement officiers. Le colonel Wilks avouait que leurs soldats n'étaient pas faits pour le devenir, et que les Anglais s'étonnaient à leur tour de l'immense différence, à cet égard, qu'ils avaient remarquée dans l'armée française, où presque chaque soldat leur avait montré les germes d'un officier.



Le colonel Mark Wilks.

« C'est une des grandes conséquences de la conscription, observait l'Empereur : elle avait rendu l'armée française la mieux composée qui fut jamais. C'était, continuait-il, une institution éminemment nationale et déjà fort avancée dans nos mœurs : il n'y avait plus que les mères qui s'en affligeassent encore ; et le temps serait venu où une fille n'eût pas voulu d'un garçon qui n'aurait pas acquitté sa dette envers la patrie. Et c'est dans cet état seulement, ajoutait-il, que la conscription aurait acquis la dernière mesure de ses avantages : quand elle ne se présente plus comme

un supplice ou comme une corvée ; mais qu'elle est devenue un point d'honneur dont chacun demeure jaloux, alors seulement la nation est grande, glorieuse, forte ; c'est alors que son existence peut défier les revers, les invasions, les siècles.

« Du reste, continuait-il, il dit vrai de dire encore qu'il n'est rien qu'on n'obtienne des Français par l'appât du danger ; il semble leur donner de l'esprit ; c'est leur héritage gaulois... La vaillance, l'amour de la gloire, sont chez les Français un instinct, une espèce de sixième sens. Combien de fois, dans la chaleur des batailles, je me suis arrêté à contempler mes jeunes conscrits se jetant dans la mêlée pour la première fois : *l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores !* »

De là, l'Empereur sachant que le gouverneur Wilks était très fort sur la chimie, l'a attaqué sur cet objet. Il lui a parlé des immenses progrès que cette science avait fait faire à toutes nos manufactures. Il lui a dit que l'Angleterre et la France avaient sans doute également de grands chimistes ; mais que la chimie était bien plus généralement répandue en France, et surtout beaucoup plus dirigée vers des résultats utiles ; qu'en Angleterre elle demeurait une science, qu'en France elle commençait à n'être plus qu'une pratique. Le gouverneur convenait de la vérité littérale de ces assertions, et ajoutait, avec grâce de son côté, que c'était à lui, Empereur, que ces avantages étaient dus, et que toutes les fois que la science serait conduite par la main du pouvoir, elle aurait de grands et d'heureux résultats pour le bien-être de la société. L'Empereur disait que dans les derniers temps la France avait conquis le sucre de betterave, de même qualité et de même prix que le sucre de canne. Le gouverneur en a été fort étonné ; il ne le soupçonnait pas. L'Empereur lui a affirmé que c'était un fait des plus avérés, bien qu'en opposition directe aux préjugés encore existants de l'Europe, et même de la France. Il a ajouté de plus qu'il en était de

même du pastel, substitut de l'indigo, et ainsi que de presque tous les objets coloniaux, à l'exception du bois de teinture. Ce qui le portait à conclure que si la découverte de la boussole avait produit une révolution dans le commerce, les progrès de la chimie étaient appelés à en produire la contre-révolution.

On a parlé ensuite des émigrations nombreuses actuelles des ouvriers de France et d'Angleterre en Amérique. L'Empereur observait que ce pays privilégié s'enrichissait de nos folies. Le gouverneur a souri, disant que celles de l'Angleterre se trouvaient en tête du catalogue, par les nombreuses fautes ministérielles qui avaient amené la révolte de ces colonies et leur émancipation. À cela, l'Empereur observait qu'elle avait dû être inévitable ; que quand les enfants sont devenus aussi grands que leurs pères, il est difficile qu'ils obéissent longtemps.

Alors la conversation a conduit naturellement, aux Indes ; le gouverneur y a demeuré nombre d'années, il y occupait de hauts emplois, il y a fait de grandes recherches, il a pu répondre à une foule de questions de l'Empereur sur les lois, les mœurs, les usages des Indous, l'administration des Anglais, la nature et la confection des lois actuelles, etc., etc.

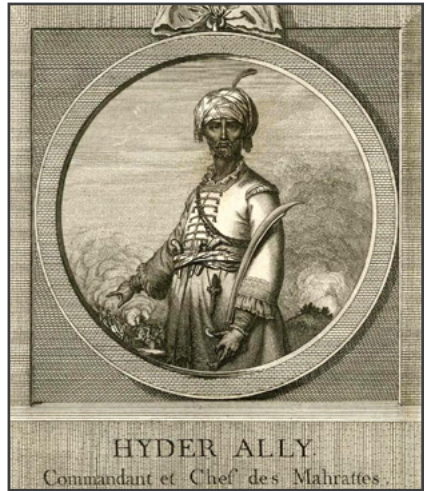
Les Anglais, aux Indes, sont régis par les lois d'Angleterre ; les indigènes, par les lois locales faites par les divers conseils, agents de la compagnie, qui ont pour règle fondamentale de se rapprocher le plus possible des lois mêmes de ces peuples.

Hyder Aly³⁴ était un homme de génie ; Tippoo³⁵, son fils, n'était qu'un présomptueux, fort ignorant et très inconsideré. Hyder Aly

34. Hayder Ali, de son vrai nom Haidar Ali Khan, sultan du royaume de Mysore, Inde. (*JMS*)

35. Tipu Sahib. (*JMS*)

avait jusqu'au-delà de cent mille hommes ; Tippoo n'en avait guère jamais eu que cinquante mille. Ces peuples ne manquent pas de courage ; mais ils n'ont pas nos forces physiques ; ils sont sans discipline et sans tactique. Dix-sept mille hommes de troupes anglaises, dont quatre mille Européens seulement, avaient suffi pour détruire cet empire de Misoor³⁶. Cependant il était à croire que tôt ou tard l'esprit national affranchirait ces



Hyder Ali, chef des mahrattes.

contrées du joug européen : le mélange du sang européen avec celui des indigènes, créait une race mixte, dont le nombre et la nature préparaient certainement de loin une grande révolution. Toutefois aujourd'hui ces peuples étaient certainement plus heureux qu'avant la domination anglaise : l'administration d'une exacte justice et la douceur du gouvernement étaient, quant à présent, les plus fortes garanties de la métropole. Un avait cru devoir y joindre aussi la défense aux Anglais et aux Européens d'y acheter des terres ou d'y former des établissements héréditaires, etc., etc. Voilà ce que j'ai recueilli de plus marquant dans l'intéressante conversation de M. Wilks.

Delphine de Mme de Staël occupait en ce moment nos soirées. L'Empereur l'analysait : peu de choses trouvaient grâce devant lui. Le désordre d'esprit et d'imagination qui y règne animait sa critique :

36. Mysore (Inde du Sud). (JMS)

c'était toujours, disait-il, les mêmes défauts qui l'avaient jadis éloigné de son auteur, en dépit des avances les plus vives et des cajoleries les plus actives de celle-ci.



 Madame de Staël en Corinne,
par Firmin Massot.

Dès que la victoire eut consacré le jeune général de l'armée d'Italie, Mme de Staël³⁷, sans le connaître, et par la seule sympathie de la gloire, professa dès cet instant pour lui des sentiments d'enthousiasme dignes de sa *Corinne* ; elle lui écrivait, disait Napoléon, de longues et nombreuses épîtres pleines d'esprit, de feu, de métaphysique : c'était une erreur des institutions humaines, lui mandait-elle, qui avait pu lui donner pour femme la douce et tranquille Mme Bonaparte ; c'était une âme de feu, comme la sienne, que la nature avait sans doute destinée à celle d'un héros tel que lui, etc.

Je renvoie aux campagnes d'Italie pour faire voir que l'ardeur de Mme de Staël ne s'était pas ralentie pour n'avoir pas été partagée. Opiniâtre à ne pas se décourager, elle était parvenue plus tard à lier connaissance, même à se faire admettre ; et elle usait de ce privilège, disait l'Empereur, jusqu'à l'importunité. Il est très vrai, ainsi qu'on l'a dit dans le monde, que le général voulant le lui faire sentir, s'excusait

37. Germaine de Staël, romancière, fait paraître *Delphine* en 1802, et *Corinne ou l'Italie* en 1807. (JMS)

un jour d'être à peine vêtu, et qu'elle avait répondu, avec sentiment et vivacité, que cela importait peu, que le génie n'avait point de sexe.

Mme de Staël nous a transportés naturellement à son père, M. Necker. L'Empereur racontait qu'en allant à Marengo, il avait reçu sa visite à Genève ; que là il avait assez lourdement montré le désir de rentrer au ministère, désir du reste que M. de Calonne, son rival, vint aussi témoigner plus tard à Paris, avec une inconcevable légèreté. M. Necker avait ensuite écrit un ouvrage dangereux sur la politique de la France, pays qu'il essayait de prouver ne pouvoir plus être ni monarchie ni république, et dans lequel il appelait le Premier Consul *l'homme nécessaire*.

Le Premier Consul proscrivit l'ouvrage, qui dans ce moment pouvait lui être fort nuisible ; il en livra la réfutation au consul Lebrun, qui, avec sa belle prose, disait l'Empereur, en fit pleine et prompte justice. La coterie Necker s'en aigrit, Mme de Staël intrigua, et reçut l'ordre de sortir de France ; depuis elle demeura toujours une ardente et fort active ennemie. Toutefois, au retour de l'île d'Elbe, Mme de Staël écrivit ou fit dire à l'Empereur, lui exprimant, à sa manière, tout l'enthousiasme que venait de lui causer ce merveilleux événement ; qu'elle était vaincue, que ce dernier acte n'était pas d'un homme, qu'il plaçait dès cet instant son auteur dans le Ciel. Puis, en se résumant, elle finissait par insinuer que, si l'Empereur daignait laisser payer les deux millions déjà ordonnancés par le Roi en sa faveur, elle lui consacrerait à jamais sa plume et ses principes. L'Empereur lui fit répondre que rien ne le flatterait plus que son suffrage ; car il appréciait tout son talent ; mais qu'en vérité, il n'était pas assez riche pour le payer tout ce prix.

Dimanche 21 janvier 1816.

Mon nouveau logement, etc. – Description. – Visite matinale, etc.

J'étais enfin venu dans le logement qu'on avait bâti pour me tirer de mon étuve. Sur un terrain constamment humide on avait posé un plancher de dix-huit pieds de long sur onze de large ; on l'avait environné d'un mur d'un pied d'épaisseur, formé d'une espèce de pisé ou de torchis qu'on eût pu abattre d'un coup de pied ; à la hauteur de sept pieds, on l'avait abrité d'une toiture en planches recouvertes de papier goudronné : tel était l'ensemble et le contour de mon nouveau palais, partagé en deux pièces, dont l'une renfermait juste deux lits séparés par une commode, et ne pouvait admettre qu'un seul siège ; l'autre, tout à la fois mon salon et mon cabinet, avait une seule fenêtre scellée à demeure, à cause de la violence des vents et de la pluie ; à droite et à gauche d'elle deux tables à écrire pour moi et mon fils, un canapé en face et deux sièges voilà tout l'emménagement et le mobilier. Qu'on ajoute que l'exposition des deux fenêtres était tournée vers un vent constamment de la même direction, et la plupart du temps au degré de tempête et vers des pluies très communes et fort souvent battantes, qui pénétraient déjà par les ouvertures, ou filtraient par le toit et les murs avant que nous fussions venus nous y établir, et l'on aura la description complète de ma demeure.

Je venais de passer ma première nuit dans ce lieu nouveau ; je ne me portais pas bien, et le changement de lit m'avait privé de tout sommeil ; on vint me prévenir, sur les sept heures, que l'Empereur allait monter à cheval ; je répondis que, me sentant incommodé, j'allais essayer de reposer ; mais peu de minutes s'étaient écoulées que quelqu'un entrant brusquement dans ma chambre, vint ouvrir mes rideaux avec autorité, trouva mauvais que je fusse aussi paresseux, décida qu'on devait secouer ses incommodités ; puis, frappé de

l'odeur de la peinture, de l'extrême petitesse du lieu, du voisinage des deux lits, prononça qu'il ne pouvait être toléré de dormir ainsi l'un sur l'autre, que cela devait être trop malsain, que je devais retourner au lit du cabinet topographique, qu'une fausse délicatesse ne devait pas me le faire abandonner, que si j'y gênais on saurait bien me le dire. Ce quelqu'un, on l'a deviné, c'était l'Empereur.

Je fus bientôt, comme on le juge, en bas de mon lit, réveillé, guéri et vêtu. Toutefois il était déjà bien loin, et il me fallut le chercher dans la campagne. Après l'avoir rejoint, la conversation tomba sur la longue audience accordée la veille au gouverneur Wilks. Il s'arrêta avec beaucoup de gaîté sur la grande importance que mon ouvrage semblait m'avoir donnée à ses yeux ; l'extrême bienveillance qu'il semblait lui avoir inspirée. « Du reste, continuait l'Empereur, à charge de revanche sans doute ; tendresse et fraternité usuelle d'auteurs, tant qu'ils ne se critiquent pas. Et sait-il votre parenté avec le vénérable Las Cases ? » J'ai répondu que je n'en savais rien, mais le général Gourgaud, qui se trouvait à l'autre côté de l'Empereur, lui a dit que oui. « Et comment le savez-vous vous-même ? me dit alors l'Empereur. Ne nous faites-vous pas une histoire ? – Sire, voici mes preuves : Il y avait plus de deux cents ans que nous étions déjà en France, quand Barthélemy de Las Casas fleurissait en Espagne ; mais les historiens espagnols le disent tous de la ville dont nous sortons nous-mêmes, de Séville ; tous se réunissent à lui donner une ancienne naissance d'origine française, et font venir les siens en Espagne, précisément au moment où nous y avons été nous-mêmes. – Quoi donc, vous n'êtes pas Espagnol ? Vous et lui vous étiez Français ? – Oui, Sire. – Racontez-nous donc cela ; allons, M. le donjonnier, M. le détrousseur, M. le paladin ; allons, rendez-vous heureux, déroulez-nous vos vieux parchemins ; jouissez un peu. – Sire, un des miens suivait Henri, comte de Bourgogne, qui, à la tête de quelques croisés, alla faire la conquête du Portugal, vers

l'an 1100... Il en était porte-guidon à la fameuse bataille d'*Ourique*, qui fonda la monarchie portugaise. Depuis, nous sommes revenus en France avec la reine Blanche, lorsqu'elle vint épouser le père de Saint Louis. Sire, voilà tout, etc., etc. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 22 au vendredi 26 janvier 1816.

Lettres de l'Empereur. – Mme de Sévigné. – Charles XII. – *Paul et Virginie*. – Vertot. – Rollin. – Velly. – Garnier.

Tous ces jours ont été gâtés par des pluies presque continuelles. L'Empereur n'a pu monter à cheval qu'une fois le matin dans le parc et tenter une seule fois après midi de franchir notre vallée accoutumée, que le temps avait rendue presque impraticable. Il n'a pas été plus possible de faire usage de la calèche ; il a donc fallu se réduire à quelques tours de jardin, et partager la tristesse du temps. Nous en avons travaillé davantage ; l'Empereur a pris régulièrement d'excellentes et fortes leçons d'anglais. Il passe de coutume toute la matinée à lire ; il lit de suite des ouvrages entiers fort considérables, sans s'en trouver nullement fatigué ; il m'en lisait toujours quelque peu avant que de se mettre à l'anglais.

C'étaient les *Lettres de Mme de Sévigné*, dont le style est si coulant, et peint si bien les mœurs du moment. Lisant la mort de Turenne et le procès de Fouquet, il observait, pour celui-ci, que l'intérêt de Mme de Sévigné était bien chaud, bien vif, bien tendre pour de la simple amitié.

C'était *Charles XII*, dont il lisait la défense contre les Turcs, dans sa maison de Bender ; il ne pouvait s'empêcher de rire et de répéter avec eux : *Tête de fer ! tête de fer !* Il me demandait si on était bien d'accord sur la nature de sa mort. Je lui disais tenir de la propre bouche de Gustave III³⁸, qu'il avait été assassiné par les siens : Gustave l'avait visité dans son caveau ; la balle était d'un pistolet, elle avait été tirée de près et par-derrière, etc., etc. Au commencement de la révolution, j'avais connu beaucoup Gustave III aux eaux d'Aix-la-Chapelle, et quoique je fusse bien jeune alors, j'avais eu plus d'une fois l'honneur de sa conversation ; il m'avait même promis de me placer dans sa marine, si nos affaires de France tournaient mal.

Un autre jour, c'était *Paul et Virginie*³⁹ que lisait l'Empereur ; il en faisait ressortir les endroits touchants, ceux-là étaient toujours simples et naturels ; ceux où abondaient le pathos, les idées abstraites et fausses, tant à la mode lorsque l'ouvrage fut publié, étaient tous froids mauvais, manqués. L'Empereur disait avoir été fort engoué de cet ouvrage dans sa jeunesse ; mais il ne pardonnait pas à son auteur d'avoir mystifié sa générosité. « À mon retour de l'armée d'Italie, disait-il. Bernardin de Saint-Pierre vint me trouver et me parla presque aussitôt de ses misères ; moi qui dans mes premières années, n'avait rêvé que *Paul et Virginie*, flatté d'ailleurs d'une confiance que je croyais exclusive et que j'attribuais à ma grande célébrité, je m'empressai de lui rendre sa visite, et laissai sur un coin de sa cheminée, sans qu'on eût pu s'en apercevoir, un petit rouleau de vingt-cinq louis. Mais quelle fut ma honte, quand je vis chacun rire de la tournure délicate que j'avais cru nécessaire d'employer. Je lui en ai toujours conservé un peu de rancune. Il n'en avait pas été de même de ma famille ; Joseph lui faisait une forte pension, et Louis lui donnait sans cesse. »

38. Gustave III (1746-1792), roi de Suède. (JMS)

39. Roman de Bernardin de Saint-Pierre, publié en 1788. (JMS)

Mais si l'Empereur aimait *Paul et Virginie*, il riait de pitié, disait-il, des *Études de la Nature*, du même auteur. Bernardin, observait-il, bon



Le naufrage de Virginie, dans *Paul et Virginie*, dessin de Prudhon.

littérateur, était à peine géomètre ; ce dernier ouvrage était si mauvais, que les gens de l'art dédaignaient d'y répondre ; Bernardin en jetait les hauts cris. Le célèbre mathématicien Lagrange répondait toujours à ce sujet, en parlant de l'Institut : « Si Bernardin était de notre classe, s'il parlait notre langue, nous le rappellerions à l'ordre ; mais il est de l'Académie, et son style n'est pas de notre ressort. Bernardin se plaignant un jour, comme de coutume, au premier Consul, du silence des savants à

son égard, celui-ci lui dit : « Savez-vous le calcul différentiel, M. Bernardin ? – Non. – Eh bien, allez l'apprendre, et vous vous répondrez à vous-même. » Plus tard, étant Empereur, toutes les fois qu'il l'apercevait, il avait coutume de lui dire : « M. Bernardin, quand nous donnerez-vous des *Paul et Virginie* ou des *Chaumière Indienne* ? Vous devriez nous en fournir tous les six mois. »

En lisant les *Révolutions romaines* de Vertot, que l'Empereur estime fort d'ailleurs, il en trouvait les harangues délayées. C'est la plainte constante de l'Empereur contre tous les ouvrages qu'il rencontre ; cela avait été aussi, disait-il, son défaut à lui-même dans sa jeunesse ; assurément il s'en est bien corrigé depuis. L'Empereur s'est amusé à rayer au crayon les phrases parasites qu'il condamnait dans Vertot :

il est sûr qu'avec ces suppressions, l'ouvrage présentait en effet bien autrement de la force, de l'énergie et de la chaleur. « Ce serait un travail bien précieux et bien goûté sans doute, disait-il, que de se dévouer à réduire ainsi, avec goût et discernement, les principaux ouvrages de notre langue. Je ne connais guère que Montesquieu, observait-il, qui pût échapper à ces réductions. » Il parcourait souvent *Rollin*, et le trouvait diffus et trop bonhomme. *Crévier*, son continuateur, lui semblait détestable. Il se plaignait de nos matériaux classiques et du temps que de si mauvais livres faisaient perdre à la jeunesse. C'est qu'ils étaient composés par des rhéteurs, de simples professeurs, et que ces sujets immortels, la base de nos connaissances dans la vie, eussent dû être, disait-il, présentés, écrits et rédigés par des hommes d'État et des hommes du monde. L'Empereur avait, à ce sujet, des idées très heureuses ; le temps seul lui avait manqué pour les faire exécuter.

L'Empereur était encore moins satisfait de nos histoires de France ; il n'en pouvait lire aucune : *Velly* était plein de mots, et vide de choses ; ses continuateurs étaient encore pires. « Notre histoire, disait-il, devrait être en quatre ou cinq volumes ou en cent. » Il avait connu *Garnier*, le continuateur de *Velly* et de *Villaret* ; il demeurait tout près de la Malmaison. C'était un bon vieillard octogénaire qui occupait un entresol sur le chemin, avec une petite galerie. Frappé de l'empressement affectueux que témoignait ce bon vieillard toutes les fois que passait le Premier Consul, celui-ci s'informa qui ce pouvait être. Apprenant que c'était *Garnier*, il expliqua son empressement. « Il pensait, sans doute, disait gaîment l'Empereur, qu'à titre d'historien, le Premier Consul était de son domaine ; seulement il devait s'étonner de retrouver des Consuls où il était habitué à voir des Rois. » Et c'est ce que lui dit en riant le Premier Consul, qui le fit appeler un jour, et lui donna une forte pension. « Le bonhomme, disait l'Empereur,

dans sa reconnaissance, eût écrit depuis cet instant volontiers et du fond de son cœur tout ce qu'on eût voulu. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Samedi 27 janvier 1816.

Difficulté vaincue. – Dangers personnels de l'Empereur à Eylau, à Iéna, etc.
– Troupes russes, autrichiennes, prussiennes. – Jeune Guibert. – Corbineau. –
Maréchal Lannes. – Bessières. – Duroc.

Sur les cinq heures, l'Empereur est sorti en calèche ; la soirée était fort belle, nous allions fort vite et l'espace à parcourir est fort court. L'Empereur a fait ralentir dans l'intention de l'allonger. Comme nous rentrions, jetant les yeux sur le camp, dont nous n'étions séparés que par le ravin, il a demandé pourquoi on ne franchissait pas cet espace, qui doublerait notre promenade. On a répondu que c'était impossible, et nous continuions de rentrer ; mais comme réveillé tout à coup par ce mot impossible, qu'il a si souvent dit n'être pas français, il a ordonné d'aller reconnaître le terrain ; nous avons tous mis pied à terre ; la calèche seule a continué vers le point difficile ; nous l'avons vu franchir les obstacles et nous sommes rentrés triomphants, comme si nous venions de doubler nos possessions.

Pendant le dîner et après, on a parlé de divers faits d'armes. Le grand-maréchal disait que ce qui l'avait le plus frappé dans la vie de l'Empereur, était le moment, à Eylau, où, seul avec quelques officiers de son État-Major, il se trouva presque heurté par une colonne de quatre à cinq mille Russes : l'Empereur était à pied, le prince de Neufchâtel fit aussitôt avancer les chevaux ; l'Empereur lui lance un regard de reproche, donne l'ordre de faire avancer un bataillon de sa

garde, qui était assez loin en arrière, et demeure immobile, répétant plusieurs fois, à mesure que les Russes approchaient : « *Quelle audace ! Quelle audace !* » À la vue des grenadiers de la garde, les Russes s'arrêtèrent net. « Il était plus que temps, disait Bertrand ; l'Empereur n'avait pas bougé ; tout ce qui l'entourait avait frémi. »



Napoléon à la bataille d'Eylau, par Gros.

L'Empereur avait écouté ce récit sans aucune observation ; mais il a ensuite ajouté qu'une des plus belles manœuvres qu'il se rappelait, était celle qu'il avait exécutée à Eckmühl. Malheureusement il n'en a point dit davantage, et n'a rien détaillé. « Le succès à la guerre, a-t-il continué, tient tellement au coup d'œil et au moment, que la bataille d'Austerlitz, gagnée si complètement, eût été perdue si j'eusse attaqué six heures plus tôt. Les Russes s'y montrèrent des troupes excellentes qu'on n'a jamais retrouvées depuis : l'armée russe d'Austerlitz n'aurait pas perdu la bataille de la Moscowa.

« Marengo, continuait l'Empereur, était la bataille où les Autrichiens s'étaient le mieux battus ; leurs troupes s'y étaient montrées admirables ; mais leur valeur s'y enterra : on ne les a plus retrouvés depuis.

« Les Prussiens n'ont pas fait à Iéna la résistance qu'on attendait de leur réputation. Du reste les multitudes de 1814 et de 1815 n'étaient que de la canaille auprès des vrais soldats de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. »

La veille d'Iéna, l'Empereur disait avoir couru le plus grand danger ; il eût pu disparaître pour ainsi dire sans qu'on connût bien sa destinée : il s'était approché, durant l'obscurité, des bivouacs ennemis pour les reconnaître ; il n'avait avec lui que quelques officiers. L'idée qu'on se faisait de l'armée prussienne tenait tout le monde en alerte ; on croyait les Prussiens disposés surtout aux attaques de nuit. L'Empereur en revenant, reçut le coup de fusil de la première sentinelle de son camp ; ce fut un signal pour toute la ligne ; il n'eut d'autre ressource que de se jeter à plat ventre, jusqu'à ce que la méprise fût reconnue ; encore toute sa crainte était-elle que la ligne prussienne, dont il était fort près, n'en fit alors autant.

À Marengo, les soldats autrichiens avaient bien conservé le souvenir du vainqueur de Castiglione, d'Arcole et de Rivoli ; son nom était bien quelque chose sur leur esprit ; mais ils étaient loin de le croire présent ; ils le croyaient mort ; on avait pris soin de leur persuader qu'il avait péri en Égypte ; que ce Premier Consul dont on leur parlait, n'était que son frère. Ce bruit s'était tellement accrédité partout, que Napoléon fut dans l'obligation de se montrer publiquement à Milan pour le détruire.

L'Empereur, passant ensuite à un grand nombre d'officiers et de ses aides-de-camp, leur distribuait couramment le blâme et la louange ; il les connaissait tous à fond. Deux des circonstances, disait-il, qui l'avaient le plus affecté sur les champs de bataille, avaient été la mort du jeune *Guibert* et celle du général *Corbineau* : un boulet, à Aboukir, avait percé la poitrine du premier, de part en part, sans l'achever ; l'Empereur, après lui avoir adressé quelques paroles, s'était vu contraint, par la force de ses propres sensations, de s'éloigner. L'autre avait été enlevé, roulé, réduit à rien par un boulet, à Eylau, sous les yeux de l'Empereur, comme il achevait de lui donner des ordres, etc., etc.



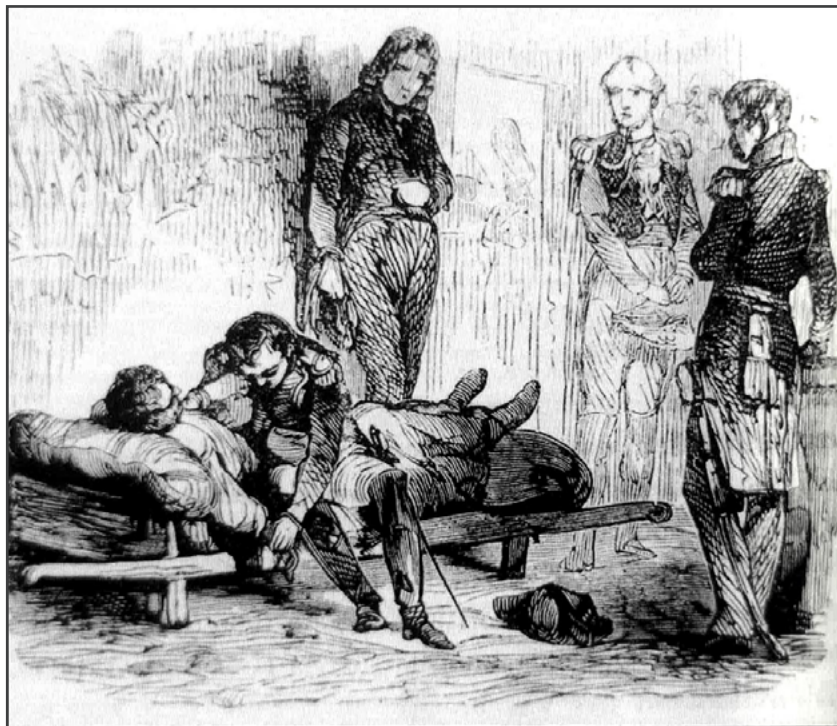
Lannes mortellement blessé à Essling.

L'Empereur citait aussi les derniers moments du maréchal *Lannes*, ce valeureux duc de Montebello, si justement appelé le *Roland de l'armée*, qui, visité par l'Empereur, sur son lit de mort, semblait oublier sa situation pour ne s'occuper que de celui qu'il aimait par-dessus tout. L'Empereur en faisait le plus grand cas. « Il n'avait été longtemps qu'un sabreur, disait-il ; mais il était devenu du premier talent. » Quelqu'un a dit alors qu'il serait curieux de connaître quelle conduite il eût tenue dans ces derniers temps. « Nous avons appris à ne jurer de rien, disait l'Empereur. Toutefois je ne pense pas qu'il eût été possible de le voir manquer à l'honneur et au devoir. D'ailleurs il est à croire qu'il n'aurait pas existé ; brave comme il l'était, il est indubitable qu'il se fût fait tuer dans les derniers temps, ou du moins qu'il eût été assez blessé pour se trouver à l'écart, hors du centre et de l'influence des affaires. Enfin, s'il eût été disponible, il était de ces hommes à changer la face des affaires par son propre poids et sa propre influence. »

L'Empereur vint ensuite à *Duroc*, sur le caractère et la vie privée duquel il s'arrêta longtemps. « *Duroc*, concluait-il, avait des passions vives, tendres et secrètes qui répondaient peu à sa froideur extérieure. J'ai été longtemps avant de le savoir, tant son service était exact et régulier ; ce n'était que quand ma journée était entièrement close et finie, quand je reposais déjà, que la sienne commençait. Le hasard seul ou quelque accident ont pu me le faire connaître. *Duroc* était pur et moral, tout à fait désintéressé pour recevoir, extrêmement généreux pour donner. »

L'Empereur disait qu'en ouvrant la campagne de Dresde, il avait perdu deux hommes bien précieux, et cela, observait-il, le plus bêtement du monde : c'étaient *Bessières* et *Duroc*. Il affectait en ce moment d'en parler avec un stoïcisme qu'on s'apercevait bien n'être pas naturel. Quand il alla voir *Duroc*, après son coup mortel, il essaya

de lui donner quelques espérances ; mais Duroc, qui ne s'abusait pas, ne lui répondit qu'en le suppliant de lui faire donner de l'opium. L'Empereur, trop affecté, ne put prendre sur lui de rester longtemps, et se déroba à ce déchirant spectacle. Alors l'un de nous lui a rappelé que revenu d'auprès de Duroc, il se mit à se promener seul devant sa tente ; personne n'osait l'aborder. Cependant on avait les mesures essentielles à prendre pour le lendemain ; on se hasarda donc à venir lui demander où il fallait placer la batterie de la garde. À *demain tout*, fut la réponse de l'Empereur. À ce ressouvenir l'Empereur avec affectation a parlé brusquement d'autre chose.



Mort de Duroc.

Duroc fut une de ces personnes dont on ne connaît le prix qu'après l'avoir perdue : telle a été, après sa mort, la phrase de la cour et de la ville, le sentiment unanime partout.

Duroc était natif de Nancy, département de la Meurthe. On doit avoir lu plus haut l'origine de sa fortune : Napoléon l'avait trouvé au siège de Toulon, et s'y intéressa tout d'abord. Depuis il s'y était attaché chaque jour davantage, et l'on pourrait même dire qu'ils ne s'étaient plus quittés. J'ai dit ailleurs avoir entendu de l'Empereur que, dans toute sa carrière, Duroc seul avait possédé sa confiance aveugle et reçu tous ses épanchements. Duroc n'était pas brillant ; mais il avait un excellent jugement, et rendait des services essentiels que sa modestie et leur nature laissaient peu connaître.

Duroc aimait l'Empereur pour lui-même ; c'était à l'homme privé surtout qu'il portait son dévouement, bien plus qu'au monarque. En recevant et accueillant les sensations intimes du prince, il avait acquis le secret, peut-être le droit de les adoucir et de les diriger : combien de fois n'a-t-il pas dit à l'oreille de gens consternés par la colère de l'Empereur ! « Laissez-le aller : il dit ce qu'il sent, non ce qu'il pense, ni ce qu'il fera demain. » Quel serviteur ! quel ami ! quel trésor que celui-là ! Que d'éclats il a arrêtés ! que d'ordres reçus dans le premier mouvement, qu'il n'a pas exécutés, sachant qu'on lui en saurait gré le lendemain ! L'Empereur s'était fait à cette espèce d'arrangement tacite, et ne s'en abandonnait que davantage à cette explosion qu'arrache parfois la nature, et qui soulage par son épanchement.

Duroc périt de la manière la plus malheureuse, dans un moment bien critique, et sa mort fut encore une des fatalités de la carrière de Napoléon.

Le lendemain de la bataille de Wurchen, sur le soir, le léger combat de Reichenbarh venait de finir ; tous les coups avaient cessé. Duroc, du haut d'une éminence, et causant avec le général Kirchner, observait à l'écart la retraite des derniers rangs ennemis. Une pièce fut ajustée sur ce groupe doré, et le fatal boulet fit périr les deux généraux⁴⁰.

Duroc influait plus qu'on ne pense sur les déterminations de l'Empereur ; sa mort a peut-être été, sous ce rapport, une calamité nationale. On a des raisons de croire que s'il eût vécu, l'armistice de Dresde, qui nous a perdus, n'aurait pas eu lieu ; on eût poussé jusqu'à l'Oder et au-delà ; alors les ennemis eussent accédé dès cet instant à la paix, et nous eussions échappé à leurs machinations, à leurs intrigues et surtout à la longue, basse et atroce perfidie du cabinet autrichien qui nous a perdus.

Plus tard, Duroc eût encore influé sur d'autres grands événements, et fait prendre sans doute une autre face aux affaires. Enfin, plus tard encore, lors de la chute de Napoléon, Duroc n'eût certainement pas séparé ses destinées de celles de l'Empereur. Duroc se fût trouvé avec nous à Sainte-Hélène ; et ce seul secours eût suffi peut-être pour contrebalancer en Napoléon tous les horribles tourments dont on prétendit l'abreuver.

Bessières, du département du Lot, fut jeté par la révolution dans la carrière des armes : il débuta par être simple soldat dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Devenu plus tard officier de chasseurs, des actes d'une bravoure personnelle, extraordinaire, attirèrent l'attention du général en chef de l'armée d'Italie, qui, lorsqu'il créa ses Guides, choisit Bessières pour les commander. Voilà les commencements de

40. Le général Kirchner était officier du génie, très distingué, beau-frère du maréchal Lannes, qui l'avait choisi sur son courage et sa capacité. (LC)

Bessières et l'origine de sa fortune. À compter de cet instant, on le retrouve toujours, à la tête de la garde du Consul ou de la garde impériale, dans des charges de réserve décidant la victoire ou recueillant ses fruits. Son nom se rattache noblement à toutes nos belles batailles.

Bessières grandit avec l'homme qui l'avait distingué, et reçut une part abondante des faveurs que répandit l'Empereur : il fut fait Maréchal d'Empire, duc d'Istrie, colonel de la cavalerie de la garde, etc., etc., etc.

Ses qualités se développant avec les circonstances, le montrèrent toujours à la hauteur de sa fortune : on vit Bessières constamment bon, humain, généreux ; d'une loyauté, d'une droiture antiques ; soldat, homme de bien et citoyen honnête homme. Il employa souvent sa haute faveur à des services et à des obligeances spéciales, même en dépit d'opinions contraires. Je connais des gens qui, s'ils veulent être reconnaissants, le répéteront avec moi, et pourront certifier en lui des sentiments bien noblement hauts...

Bessières était adoré de la garde, au milieu de laquelle il passait sa vie. À la bataille de Wagram, un boulet le renversa de son cheval, sans lui causer d'autre dommage. Ce fut un cri de douleur dans toute la garde ; aussi Napoléon lui dit-il en le retrouvant : « Bessières, le boulet qui vous a frappé a fait pleurer toute ma garde ; remerciez-le, il doit vous être bien cher. »

Moins heureux à l'ouverture de la campagne de Saxe, la veille même de la bataille de Lutzen, dans une circonstance assez insignifiante, s'étant porté en avant, au milieu des tirailleurs, il y fut frappé dans la poitrine d'un boulet qui le renversa mort. Il avait vécu comme Bayard, il mourut comme Turenne.

J'avais conversé avec lui bien peu de temps avant ce funeste événement. Le hasard nous avait réunis tête à tête en loge particulière au théâtre, où, après avoir causé des affaires qui l'affectaient fort, car il idolâtrait la patrie, son dernier mot, en me quittant, fut qu'il partait



⊕ Bessière, chargeant à la tête de ses hommes.

pour l'armée dans la nuit, et qu'il désirait que nous pussions nous revoir. « Car, ajoutait-il, dans la crise des circonstances, et avec nos jeunes soldats, c'est à nous autres chefs à ne pas nous épargner. » Hélas ! il ne devait plus revenir !

Bessières aimait sincèrement l'Empereur, et lui portait une espèce de culte ; il n'eût certainement pas, plus que Duroc, abandonné ni sa personne, ni ses destinées. Et il semble que le sort, si décidément prononcé contre Napoléon, dans

ses derniers moments, en lui enlevant deux amis aussi vrais, se soit plu à lui ôter la plus douce jouissance, et à priver deux de ses plus fidèles serviteurs de leur plus beau titre de gloire : celui de la reconnaissance envers le malheur.

L'Empereur avait fait transporter aux Invalides, à Paris, les restes de deux hommes qu'il aimait et dont il se savait tant aimé. Il leur réservait des honneurs extraordinaires ; les événements qui ont suivi les en ont privés ; mais l'histoire, dont les pages sont plus impérissables

encore que le marbre et le bronze, les a consacrés à jamais, et les sauve pour toujours de l'oubli des hommes⁴¹.

Fin du tome III.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

41. Voici ce que l'on trouve dans la Campagne de Saxe de 1813, par le baron d'Odeleben, témoin oculaire, sous la date du dix août, au moment de la reprise d'armes, deux ou trois mois après la mort de Duroc. « Pendant la marche de Reichenbach à Gorlitz, Napoléon s'arrêta à Makersdorf, et montra au Roi de Naples l'endroit où Duroc était tombé ; il manda le propriétaire de la petite ferme où le grand-maréchal était mort, et lui assigna la somme de vingt mille francs, dont quatre mille francs pour un monument en l'honneur de Duroc, et seize mille francs pour les propriétaires de la maison mari et femme. La donation fut accomplie dans la soirée, en présence du curé et du juge de Makersdorf, l'argent fut compté devant eux, et ils furent chargés de faire ériger ce monument. » (LC)

Cet ouvrage est composé par

Leo'n Co

pour

herodote.net